UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01444212 3

689

(62)

PRÈS DES GRANDS LACS

LYON. — IMPRIMERIE CATHOLIQUE, E. PARIS, PHILIPONA ET Cie.

Son Eminence le cardinal Lavigerie
Archevêque de Carthage et d'Alger.

PRÈS

DES

GRANDS LACS

PAR LES

Missionnaires de S. Ém. le Cardinal Lavigerie

Extrait des *Missions Catholiques*

LYON
Bureau des *Missions Catholiques*
Rue d'Auvergne, 6

PARIS
Chez le R. P. CHARMETANT
Rue du Regard, 12

1886

LIBRARY
APR 30 1975
UNIVERSITY OF TORONTO

BV
3520
P74

42/2481

PRÈS DES GRANDS LACS

Première Partie

LE NYANZA

Lettre de Mgr LIVINHAC, évêque de Pacando, vicaire apostolique du Nyanza.

I

L'Ounyanyembé. — Les négrillons. — Premiers baptêmes. — Prudence nécessaire dans l'apostolat. — Superstition.

Notre station la plus rapprochée de la côte du Zanguebar est celle de l'Ounyaniembé. Les caravanes parties de Zanzibar mettent environ deux mois et demi pour atteindre Tabora, centre commercial de cette tribu.

Les *Annales de la Propagation de la Foi* ont parlé, au mois de janvier 1883, de l'orphelinat

fondé par le P. Guillet dans cette capitale, dès l'année 1881. Depuis cette époque, les enfants arrachés à l'esclavage devenant plus nombreux de jour en jour, et la maison de Tabora trop étroite, le P. Hauttecœur dut chercher un endroit plus convenable. Après plusieurs excursions dans le voisinage, il choisit un terrain situé sur un plateau boisé, à deux heures de marche S.-E. de Tabora, et à vingt minutes de Kouikourou, résidence de Siké, roitelet de l'Ounyaniembé. Un cadeau, accompagnement indispensable de toute demande à un roi nègre, fut offert à Siké, et le terrain demandé fut concédé, ou plutôt prêté, car, dans ce pays, les chefs n'entendent généralement pas renoncer à leur droit de propriété.

En quelques mois, une maison provisoire fut construite. C'était une habitation à la mode du pays : deux longues rangées de pieux, crépis de terre et surmontés d'un toit de branchage et de terre battue. L'orphelinat y fut transféré et consacré au saint nourricier de la Sainte Famille. C'est saint Joseph de Kipalapala, nom indigène de l'endroit.

Autour de la maison s'étendent des terres fertiles que nos jeunes nègres sont en train de défricher sous la direction des missionnaires, en même temps qu'ils construisent une maison plus convenable pouvant abriter une centaine d'orphelins. Jusqu'ici les missionnaires se sont appliqués à instruire les jeunes nègres libérés, et à les former à divers

travaux manuels. Ils ont cependant commencé à les exercer à la lecture et à l'écriture.

Le Père Faure écrivait dernièrement :

« Nos enfants rachetés apprennent bien le catéchisme en kiswahili; ils commencent à lire en cette langue; malheureusement nous n'avons pas de livres élémentaires convenables. Je viens d'établir une classe d'écriture pour les plus avancés; mais, sous ce rapport, nous manquons encore du matériel classique... Le P. Hauttecœur, qui a demandé des modèles depuis plus d'une année, a fini par en recevoir quelques-uns; mais les premières séries, les plus utiles pour le moment, sont restées en route. Peut-être finiront-elles par nous parvenir. Mes négrillons se montrent très attentifs à mes leçons, et bon nombre sont très intelligents. Ce n'est pas à dire qu'ils soient tous de petits anges... C'est l'âge des espiègleries. Tout en les excusant dans mon cœur, je dois cependant mettre en pratique la maxime : *qui amat, castigat.* Une des punitions qui font ici le plus d'impression, c'est la privation du dessert qui vient, le dimanche, relever le repas frugal de mes enfants; il consiste, tantôt en une pincée de sel, tantôt en deux ou trois épis de maïs. »

Nous avons pris pour règle de donner à ces enfants un grand désir du saint Baptême, mais de ne les admettre à le recevoir qu'après quatre années d'épreuve, afin de leur inculquer par là une haute

idée de la dignité du chrétien, et les exciter à faire tous leurs efforts, pour les préparer à le recevoir dans de saintes dispositions.

Les premiers baptêmes solennels n'ont donc pu avoir lieu dans l'orphelinat que dans le cours de l'année 1884.

« Le samedi saint, m'écrit le P. Hauttecœur, j'ai baptisé François, Timothée, Charles, Auguste et Michel, tous venus de l'Ouganda. Le plus heureux changement s'est opéré en ces chers enfants. Ce changement m'a surtout frappé en Timothée, qui, de fort sournois, est devenu on ne peut plus aimable et pour les missionnaires et pour ses camarades. Je leur ai fait faire la première communion le jour de leur baptême, et je vois avec bonheur qu'ils ont compris que c'est à la réception fréquente du pain descendu du ciel, qu'est surtout attachée leur persévérance; car ils viennent, sans y être poussés, me demander la permission de s'approcher de la table sainte... Tout me fait espérer que ces pauvres enfants seront de bons chrétiens... Bientôt je confèrerai encore le saint baptême à quelques autres, de sorte que, quand vous reviendrez, vous aurez à donner la confirmation à plus de vingt néophytes. »

Dans une lettre plus récente, le P. Hauttecœur me dit sur le même sujet :

« Nos enfants vont bien. Le changement qui s'est opéré dans les nouveaux baptisés est évident. Sans doute ils ne sont pas parfaits; mais les arbres

n'arrivent pas à toute leur croissance dès leur première année... Sachons attendre et ne soyons pas plus pressés que le bon Dieu... J'ai pu, dans ces derniers temps, libérer quatorze jeunes esclaves. Je pourrais en racheter plusieurs autres, mais je crains de ne pouvoir les nourrir. »

Le P. Faure, parlant d'un des derniers rachetés :

« L'un d'eux, me dit-il, ne sait pas encore parler, et nous appelle tous du doux nom de *Mama*, le P. Hauttecœur, le Frère et moi... Nous ne négligerons rien pour remplacer, près de lui, la pauvre mère à laquelle les barbares l'ont arraché, et qui doit le pleurer. Il ne fait encore que bégayer, mais je crois que, quand vous viendrez, il parlera fort bien, car il a l'air d'avoir la langue très déliée. Voyant qu'il ne pouvait comprendre la règle du silence et que, par son babil, il provoquait des explosions de rire parmi mes négrillons, je n'ai pu le garder dans le dortoir et l'ai confié au Frère Marie. »

A côté de l'orphelinat Saint-Joseph, nous fonderons, dès que nous le pourrons, un collége pour compléter l'éducation de nos enfants plus intelligents, de ceux surtout qui paraîtraient avoir les aptitudes convenables pour devenir catéchistes. Mais jusqu'ici nous avons manqué et de ressources et de missionnaires pour cette importante fondation. C'est la même pénurie qui empêche les missionnaires de Kipalapala de faire des excursions apostoliques dans les nombreux villages de l'Ounyaniembé. Ils doivent se contenter de gagner

l'affection des indigènes en soignant les malades qui viennent leur demander des remèdes.

« Nos malades, écrit le P. Hauttecœur, sont toujours assidus à recevoir nos soins. Ils nous écoutent volontiers quand nous parlons du bon Dieu. L'un d'eux, qui s'était logé dans le bras un morceau de fusil, long de cinq centimètres, ne veut plus s'en retourner chez lui. A force de soins, le P. Faure est parvenu à le guérir; et maintenant, le brave *Mniamouézi*, qui cependant est un homme de condition, désire vivre en paix à l'ombre de notre maison... Il m'a demandé de lui désigner un endroit pour bâtir sa case. Sa blessure, qu'il regarde comme l'effet d'un sortilége, lui ouvrira les yeux, je l'espère, et sera la cause de sa conversion. Que ne sommes-nous assez nombreux pour commencer la mission dans l'Ounyaniembé, et aller à la recherche des brebis égarées! Deux prêtres et un Frère suffisent à peine pour un grand orphelinat; nous ne pouvons guère que prier pour les âmes qui nous entourent, et attendre qu'elles viennent nous chercher. »

« Nous sommes bien vus des populations, écrit le P. Faure. Le soin des malades fait bonne impression. Ils arrivent de tous les côtés, et, pour les loger, nous avons dû bâtir des huttes non loin de notre maison. Je vais les soigner tous les matins. Plusieurs sont gravement atteints : blessures de lances, de flèches, d'armes à feu, plaies anciennes, rhumatismes, rien ne manque, si ce n'est un peu

plus d'habileté de la part du médecin. Quand le bon Dieu nous fait la grâce de les soulager, surtout de les guérir, leur affection nous est gagnée. Je profite de toutes les occasions pour leur parler de Dieu et des grandes vérités de notre foi. A tous ceux qui viennent dans ma chambre, je montre une image du jugement dernier, leur expliquant le sens de cette scène, si terrible pour les méchants, si consolante pour les bons. J'ai remarqué que cette manière d'instruire fait le plus souvent une vive impression. Mais ces pauvres gens sont plongés dans des ténèbres si épaisses, que le jour ne se fera que peu à peu dans leurs âmes.

« Comme tous les nègres, ils sont esclaves de mille superstitions. Ces jours derniers, le Mtémi nous en a donné une nouvelle preuve : une main inconnue avait planté un petit bonhomme de terre devant la résidence royale. A sa vue le Mtémi est saisi de crainte et croit que quelque malheur va fondre sur lui. Il appelle les sorciers, les consulte, fait immoler des poules, imagine des expédients. Les uns opinent pour qu'on brûle le malencontreux petit bonhomme; d'autres veulent que les plus braves guerriers se précipitent sur lui et le frappent tous à la fois. Ce dernier parti est adopté et en un instant le terrible ennemi s'émiette sans dire mot. Nous aurions bien désiré, le P. Hauttecœur et moi, aller l'abattre, non pas à coups de bâton, mais à coups de pieds. Mais le maléfice était, dit-on, l'œuvre d'un grand qui aspire à régner; détruire

son œuvre, c'était nous exposer à nous en faire un ennemi d'autant plus dangereux que nous ne le connaîtrions pas.

« Bien souvent les craintes superstitieuses de nos Noirs n'ont pas un dénouement aussi innocent. Le Mtémi, qui, à tort ou à raison, croit toujours que ses sujets en veulent à sa royale personne, ne cesse de faire des sortiléges, pour découvrir les auteurs des complots tramés contre lui. Malheur à celui que les entrailles des poules ou la voix du devin signalent comme coupable de haute trahison! Il est invité par le Mtémi à boire le pombé; à un signal donné, au milieu des libations, il est saisi, garrotté, mis à mort sur place.

« Plusieurs, se doutant du coup, déclinent l'invitation, et se tiennent prudemment éloignés de la capitale. Le roi a alors recours à d'autres expédients... Dernièrement il a même essayé de mettre à contribution notre science médicale. Il voulait se débarrasser de son général, d'une ancienne femme de son père et de son troisième frère, fils de cette femme, lesquels, disait-il, complotaient contre lui. Mais le général était puissant. Le Mtémi voulut donc, pour ce cas difficile, essayer d'un moyen nouveau qui lui parut fort simple :

« Je te les enverrai, dit-il au P. Hauttecœur, — « et tu leur donneras un remède qui les dispense « de revenir. »

« Le P. Hauttecœur s'efforça de lui faire comprendre combien une pareille proposition était hor-

rible. Il profita de la circonstance pour lui parler de la justice de Dieu, qui connaît tout, et qui, en ce monde ou en l'autre, punit tous les crimes. Le Mtémi aura-t-il été touché? Je le désire, mais je crains bien qu'un beau matin on n'entende circuler cette nouvelle : « Mouana Katoué (c'est le nom du « général) est mort, c'était un *mlozi* (faiseur de « maléfices). »

« La religion seule pourra détruire ces coutumes barbares. »

II

Mirambo. — Une audience royale. — Le fils de Mirambo. — Valeur et férocité. — Croyances religieuses de ces peuplades. — Travaux d'installation. — Espérances.

En partant de Kipalapala dans la direction nord-ouest, vers l'Ourambo, on traverse, durant les quatre premiers jours, des plaines assez bien cultivées; la dernière étape se fait à travers une vaste forêt. Le terrain va toujours s'élevant, et si l'on regarde derrière soi, l'Ounyaniembé, qui a cependant une altitude d'environ mille mètres, paraît se perdre dans le fond d'une immense vallée brumeuse.

Ceux qui ont lu les récits des explorateurs de l'Afrique équatoriale, connaissent le nom de Mirambo. Ils savent que ce chef, par sa bravoure et son génie militaire, est parvenu à se faire un royaume considérable dans le vaste pays désigné dans les cartes sous le nom d'Ounyamouezi, et à se rendre redoutable depuis le Nyanza jusqu'au Tanganika.

Il était très important, pour l'avenir de nos missions, de gagner les bonnes grâces de ce chef et de fonder une station dans ses États. Le P. Lévesque se rendit chez lui au mois de novembre 1883. Mirambo l'accueillit avec joie, et lui permit de s'établir où bon lui semblerait. Je me préparais à aller rejoindre ce confrère, lorsque nous reçûmes l'ordre de partir pour Alger. Obligés de renvoyer à plus tard la fondation projetée, nous nous rendîmes chez Mirambo, pour lui expliquer les motifs de notre départ, dont il aurait pu s'offenser. Le 3 janvier, nous arrivions à Kanongo, capitale de son royaume. C'est un grand village bâti sur un plateau découvert; il n'a de remarquable que la forte palissade, qui lui sert de rempart.

Nous fûmes reçus par Mouana Mtalioué, premier ministre et conseiller de Mirambo, et Kirounga, frère du Mtémi. Ils nous dirent que ce dernier se trouvait depuis quelques jours dans son district d'Oukeroué, distant de quatre ou cinq jours de marche de la capitale. « Plusieurs commerçants arabes, ajouta Kirounga, l'attendent avec impatience, mais il ne se dérange pas pour eux. Dès qu'il saura que les *Padre* français sont ici, il se hâtera de venir. » En effet, un courrier ayant été dépêché en toute hâte à Mirambo, il partit à l'instant et, avant le coucher du soleil, il venait nous saluer dans notre tente. Un tel empressement, preuve non équivoque de l'intérêt qu'il nous portait, nous fit le plus grand plaisir. C'était

la première fois que je voyais ce chef dont j'avais si souvent entendu vanter les exploits. Je fus frappé par son air de bonté et de patriarcale simplicité. On est de suite à l'aise avec lui : rien dans sa personne n'annonce le terrible guerrier, si ce n'est la vivacité de son regard. Il cause avec affabilité; mais il est sobre de paroles et paraît même par moments un peu sombre.

Nous lui exposons les raisons qui nous obligent à quitter momentanément ses Etats; nous le prions de ne pas revenir sur l'autorisation qu'il nous a donnée, et de bien traiter les confrères qui reprendront le plus tôt possible l'œuvre commencée.

« Je n'ai qu'une parole, nous répondit-il, je vous ai dit que j'étais heureux de vous ouvrir mon royaume. Venez quand vous voudrez; vous serez toujours bien reçus. »

Nous le remercions et il se retire.

Le soir, par un beau clair de lune, nous nous dirigeons vers son habitation. Après une première cour, qu'encombrent un millier de vaches, nous en trouvons une seconde aussi vaste. Le roi Mirambo est assis dans un fauteuil de voyage devant un petit feu en plein air; en face de lui, sur un tabouret, siége son premier ministre. Il fait porter des tabourets, et nous prenons place à ses côtés. Nous lui disons que, devant partir le lendemain, nous venons prendre congé de lui et lui offrir en petit présent en signe d'amitié. Sachant que depuis longtemps il désire une cartouchière, je lui offre la seule qui

Bwana Mkombi et Tipo-Tipo, les deux chefs de la quatrieme caravane des missionnaires d'Alger.

me restât, ayant soin de lui faire remarquer que je tiens beaucoup à cet objet: mais que, voulant lui donner un grand témoignage d'amitié, je lui en fais cadeau de bien bon cœur. Il paraît enchanté. Le lendemain, il nous fait offrir deux magnifiques bœufs, nous accompagne jusqu'à un kilomètre de la capitale, et nous quitte en nous serrant affectueusement la main, nous répétant qu'il sera heureux de recevoir nos confrères.

Il a tenu parole.

Quand, dans le mois d'avril, le P. Lourdel est allé reprendre la fondation commencée, Mirambo l'a accueilli avec empressement.

« J'arrive à Kanongo, m'écrit ce missionnaire à la date du 3 avril, et je trouve Mirambo souffrant. Assis dans son fauteuil, il rit cependant, et cause avec son amabilité ordinaire. Il me dit que le sultan de Zanzibar n'a pas voulu laisser vendre de la poudre à ceux de ses hommes qu'il avait envoyés à la côte, pour en acheter. Cela lui a fait beaucoup de peine; car il n'a d'autre ambition que de faire régner la paix dans tout l'Ounyamouézi, et de permettre aux voyageurs et commerçants de circuler en toute sécurité. Mais, pour obtenir ce résultat, il est obligé de combattre les Watouta, brigands de profession, et tous les chefs qui leur prêtent appui.

« Il ajoute que je puis m'établir dans le Boukouné, district choisi par mes confrères; mais qu'il ne permettra pas que je bâtisse sur l'emplacement

qu'ils ont désigné, car il est trop exposé aux incursions des Watouta : un malheur pourrait m'arriver, et on le lui reprocherait. Il veut que la résidence des missionnaires soit près de Djioué la Singa, principal village du Boukouné, où ils seront plus en sûreté.

« Le 10, au matin, je prends congé du roi Mirambo, et poursuis ma route vers le Boukouné. Le 13, nous rencontrons un de ses enfants, Mtenguégna, jeune homme de dix-huit ans environ. Il ressemble à son père et paraît ardent comme lui. Il revient du quartier général de l'armée envoyée contre les Watouta. Un panache blanc, parsemé de plumes rouges de perroquet, orne sa tête. On le dit brave dans les combats; jusqu'à présent cependant, s'il faut en croire la renommée, ses prouesses se bornent à des espiègleries de collégien en vacances.

« Voici un de ses faits d'armes : dernièrement, rencontrant un Arabe partant pour Oujiji, il lui demande son âne. L'Arabe refuse, et offre de l'étoffe à la place. Mtenguégna prend l'âne de force et, sans autre forme de procès, envoie à la pauvre bête une balle qui met fin à sa vie. L'Arabe de se lamenter sur la triste fin de sa monture, aux grands éclats de rire du jeune homme. Mirambo, mieux avisé, envoya bientôt plusieurs défenses d'éléphant à l'Arabe, pour le consoler et lui fournir le moyen de se procurer un nouveau coursier aux longues oreilles.

« Le 15 avril, j'arrive à Djioué la Singua, où je

m'installe de mon mieux dans une des trois grandes huttes qu'on met à ma disposition.

« Kirounga, frère de Mirambo et chef du village, arrive deux jours après. Mirambo ne pouvant se mettre à la tête de ses troupes à cause de sa maladie, lui en a confié le commandement. Kirounga est grand; sa physionomie est douce. On dit qu'il est loin d'avoir la valeur militaire de son frère. »

« Dans le courant du mois de mai, m'écrit le même missionnaire à une date plus récente, j'ai pu racheter quelques enfants. L'un d'eux, pris dans la guerre contre les Watouta, semble avoir quelque lien de parenté avec ces derniers, car, comme eux, il a les oreilles fendues. Cependant, voyant deux de ses dents de la mâchoire supérieure limées à la manière des Wanyamouézi, je lui demande d'où il est. Il me raconte alors que son père et sa mère étaient, en effet, Wanyamouézi; mais que, dans une guerre, sa mère fut emmenée en esclavage chez les Watouta, et que, quelques semaines après, il vint au monde chez ces brigands. On voit qu'il a grandi parmi ces terribles hôtes des forêts : il a leur humeur hardie et belliqueuse; il tourne et retourne tout dans ma pauvre hutte. Quelqu'un a-t-il l'air de se moquer de lui, il lui riposte violemment. Aux bruits de guerre qui courent, un de nos enfants ayant manifesté quelque crainte : « Pourquoi avoir « peur de mourir? lui dit-il, bon gré mal gré il « faudra y passer tôt ou tard. »

« Le Watouta ou Mouongoni, comme on l'appelle

encore, est dans ces parages la terreur des voyageurs. C'est, au dire des nègres, comme la panthère qui se cache des journées entières dans les forêts pour attendre sa proie. Guerrier intrépide, mais féroce, il ne connaît d'autre loi que la force.

« Dans ses excursions, il conduit presque toujours avec lui sa famille et ses troupeaux, qui occupent ordinairement le centre de l'armée. Ses armes sont la lance et le bouclier. Il cache sa marche dans les sombres forêts, à la faveur desquelles il peut, sans être vu, s'approcher des habitations. Soudain la troupe fond sur le malheureux village; les maisons sont livrées aux flammes, et les habitants, pris à l'improviste, sont massacrés ou chargés de chaînes et conduits en esclavage. Quand les Watouta ne se sentent pas assez forts pour attaquer le village de front, ils arrivent, en rampant à travers les plantations de sorgho, jusqu'auprès des palissades qui l'entourent. Les femmes ne tardent pas à sortir pour aller chercher l'eau et le bois. Les féroces Watouta se précipitent sur elles, les enchaînent et s'enfuient en les entraînant ou massacrant celles qui refusent de marcher. L'émoi est à peine donné dans le village, qu'ils sont déjà bien loin. Lorsque, dans la mêlée, un Watouta tombe frappé mortellement, ses compagnons font leur possible pour emporter son cadavre, et ôter ainsi à leurs ennemis la joie de l'avoir tué.

« Leur ville principale est Mougamba, et leur chef Mdini. L'année dernière, Mirambo, aidé des

Massaï, les a chassés jusque dans l'Ouroundi. Mais Kapéra, roi d'une tribu de l'Ouniamouézi, les a rappelés, leur assurant que Mirambo était mort. De là, la guerre entre Mirambo et Kapéra. Cette guerre rend la mission difficile pour le moment, la grande préoccupation de mes braves Wanyamouézi étant de songer à se défendre. En attendant des temps meilleurs, je tâche de préparer les indigènes à la mission, en gagnant leur confiance, et de m'y disposer moi-même par la prière, l'étude de la langue et des superstitions du pays. »

Voici ce que j'ai appris sur leurs croyances religieuses. Ils admettent deux grandes divinités : Kubi, qu'ils appellent encore Nkassa, le soleil, dieu du jour, et Seda, dieu de la nuit. Le premier règle les destinées des hommes pendant le jour, le second pendant la nuit. Kubi est supérieur à Seda. Cependant bien des Wanyamouézi les confondent ensemble et n'en font qu'une seule divinité. Le *mzimou* ou âme de leur parent défunt est aussi pour eux une sorte de divinité. Ils ne reconnaissent pas de création proprement dite de l'homme et semblent croire qu'il a toujours existé.

Leur demande-t-on si Kubi a créé les hommes. « Non, répondent-ils; il règle seulement les destinées. » — La vie et la mort, la paix et la guerre, la richesse et la pauvreté, maux et biens, en un mot, sont dans sa main. C'est Kubi ou Seda que le Mnyamouézi invoque dans les grandes circonstances : quand il entreprend un long voyage, quand il

part pour la guerre. Pour ces invocations, il mêle de la farine de mtama avec de l'eau dans une cruche; il en prend une gorgée, la répand par terre en crachant, et dit : « Toi, Kubi, l'arbitre des hommes, donne-moi un voyage heureux, délivre-moi des maladies. Que je revienne apportant beaucoup d'étoffe dans ma maison; que ma famille reste en paix pendant mon absence. »—S'il va à la guerre : « Toi, Kubi, donne-moi d'être invulnérable; que les flèches et les balles passent près de moi sans me toucher. Accorde-moi un riche butin de vaches et d'esclaves. Que je sois victorieux; et quand je reviendrai, que l'on dise de moi : « C'est véritable-« ment un homme de fer, un guerrier indompta-« ble... » Puis il ajoute : « En retour je t'immolerai une chèvre... une vache... je te donnerai du pombé (selon le goût de chacun)... »

Dans ces mêmes circonstances, il fait souvent des sortiléges sur la tombe de ses parents ou à l'endroit où sont censés résider leurs mzimu, pour se les rendre propices. Il y a quelques jours, Kirounga, avec les principaux du pays, est allé au village d'Isoura apaiser par des sacrifices les mânes de sa mère, qui était aussi celle de Mirambo. Il y a immolé une vache et une chèvre noires. Les enfants et les femmes pouvaient seuls manger la viande des victimes.

Le soir, un nouveau sorcier qui survint prétendait, à son tour, qu'il aurait fallu immoler, non une chèvre noire, mais un mouton noir.

Lorsqu'un Mnyamouézi est malade, il va consulter un sorcier, qui lui dit : « Prends quelque ornement, que ton père ou ta mère ait porté pendant sa vie ; tu te l'attacheras au cou ou au bras, et alors tu retrouveras le sommeil ; tu guériras de ta maladie. » Aussi les bracelets et les perles qu'on voit aux bras ou au cou des Wanyamouézi, ne sont pas de simples ornements, mais des souvenirs, soit du père, soit de la mère, portés en l'honneur de leurs mzimu pour se les rendre favorables. Beaucoup croient que, s'ils venaient à se dépouiller de ces objets, le mzimou de leurs parents, ainsi méprisé, les tuerait ou les rendrait malades. Les mzimu sont comme les dieux lares des Wanyamouézi. Quand dans la guerre quelque chef est vaincu, c'est son mzimou qui l'a abandonné, qui ne l'aime plus. « Kapéra, me disait dernièrement le fils du mtémi des Bikandi, est encore un peu aimé de ses mzimu, c'est pour cela qu'ils ne l'abandonnent pas tout à fait, et qu'il peut encore nous résister. »

Dans ses lettres de juin, le P. Lourdel m'apprend qu'il a entrepris et qu'il pousse avec ardeur les travaux d'installation, toujours pénibles. Il est aidé dans ces travaux par des catéchumènes venus de l'Ouganda, qui se sont groupés autour de lui, et par quelques enfants rachetés. « Mes catéchumènes, m'écrit-il, ont déjà fait plusieurs milliers de briques, séchées au soleil ; avec ces briques j'essayerai de bâtir une maison d'une dizaine de mètres de

long. Cette maison et mon *tembé* (habitation indigène) suffiront amplement pour abriter les missionnaires, les catéchumènes et les enfants. Quelques indigènes ont déjà manifesté le désir de se joindre à nos catéchumènes, pour prier et se faire instruire. Inutile de vous dire avec quelle joie je les accueillerai... Sous le rapport matériel, je manque de bien des choses, qui me seraient pourtant très utiles. Pas de montre, pas de réveille-matin autre que le chant des oiseaux et d'un vieux coq que j'ai mis dans ma hutte, pour m'avertir de l'approche de l'aurore. Nous faisons la prière avant le jour, et mes gens vont au travail, tandis que je fais l'oraison et célèbre la sainte Messe. Après mon léger déjeuner, je vais les visiter et les diriger. Au milieu de la cour j'ai planté un grand bâton en guise de cadran solaire. L'ombre arrivée à un certain point, on cesse le travail, on se repose quelques instants; puis je fais le catéchisme et tout mon monde se remet au travail jusqu'au coucher du soleil. Nous soupons à la lumière d'une lampe primitive entretenue avec du beurre. Puis nous faisons en commun la prière du soir, et chacun va prendre sur sa natte un repos bien mérité. »

Enfin, par les dernières lettres, datées du mois de novembre, j'apprends que les travaux de construction sont fort avancés. Mais la guerre dure toujours. Les soldats de Mirambo, que ne commandait plus leur vaillant capitaine, ont essuyé plusieurs défaites : « Les gens de Kapéra, me dit le P. Lour-

del, ont eu jusqu'ici de grands avantages. Le village de Chimona, qu'on regardait comme le rempart du Boukouné, et plusieurs autres ont été réduits en cendres, et ceux de leurs habitants qui ont échappé au massacre, traînés sur les marchés de l'Ounyamouézi. Jusqu'ici le bon Dieu nous a couverts de sa protection, et nous avons la ferme confiance qu'aucun mal ne nous arrivera. Cependant nous nous ferons un devoir de prendre toutes les précautions suggérées par la prudence.

« En voyant tant de désastres, Mirambo a appelé à son secours les Massaï, qui viennent d'arriver avec leurs familles, et il s'est mis lui-même, quoique malade, à la tête de ses troupes. Actuellement il assiége Kapéra dans sa capitale. A son passage à Itoro, il s'est détourné de sa route pour rendre visite aux missionnaires, et, selon son habitude, s'est montré très affable à notre égard. La guerre a eu le précieux avantage de me faire faire connaissance avec tous les grands chefs de pays, depuis le Bouigo jusqu'au Bouchirambo... Si nous étions un plus grand nombre de missionnaires, nous pourrions nous établir dans plusieurs tribus, qui, ayant entendu parler de nous et du bien que nous faisons, désirent nous avoir au milieu d'elles. Puissions-nous ne pas y être précédés par les Arabes et autres étrangers ! »

Le Boukouné est un plateau salubre, élevé d'environ 1,700 mètres au dessus du niveau de la mer, et d'une grande fertilité. Les villages sont nom-

breux : la population en est paisible et laborieuse. Tout nous faisait espérer que l'œuvre de Dieu y serait facile. Puisse la malheureuse guerre qui a éclaté ne pas ruiner de si belles espérances !

III

La tribu des Bousambiro ; les forgerons. — Rouoma, roi du Mouéri, et les missionnaires : cordiale réception. — Mœurs de cette peuplade. — La tribu hospitalière des Boukoumbi : premiers travaux et espérances des missionnaires ; le bon roi Kiganga.

De Djioué la Singa au Boukoumbi, où se trouve notre troisième station, il y a huit étapes de caravane. Les plateaux que l'on traverse sont très élevés et généralement parsemés de nombreux villages, les plus grands que j'aie rencontrés dans l'Afrique équatoriale. Les productions du pays sont le sorgho, le maïs, les patates, les arachides, le sésame. De nombreux troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres paissent dans les campagnes. Les populations paraissent plus simples et mieux disposées que celles qui sont en relations fréquentes avec les commerçants du Zanguebar.

La plus remarquable de ces tribus est celle de Bousambiro, renommée pour ses forgerons. Le

minerai de fer est abondant dans le pays ; mais jusqu'ici on n'en a employé d'autre que celui qu'on trouve à la surface du sol, à l'état de cailloux de toute grosseur. Porté dans les paniers, sur les épaules des Noirs, à des forgerons, installés dans de pauvres huttes couvertes de paille, ceux-ci parviennent à en tirer, avec l'outillage le plus imparfait, un nombre prodigieux de pioches, de hachettes, de fers de lances et de flèches. La réputation des forgerons du Bousambiro s'étend au loin, et grand nombre de tribus viennent, de cinq, dix et quinze jours de marche, se pourvoir dans leurs ateliers.

En quittant Bousambiro, on entre dans le Mouéri, dont le roi est Rouoma. Ses immenses forêts sont remplies d'animaux de toute espèce, en nombre prodigieux ; girafes, ânes sauvages, zèbres, buffles, rhinocéros, antilopes, autruches, prennent en toute liberté leurs ébats dans ces plaines, et bien qu'ils se tiennent à une distance respectueuse, la vue des voyageurs ne paraît pas les épouvanter.

Le Mouéri est un des plus grands royaumes des bords du Nyanza. Nous essayâmes, il y a quelques années, d'y fonder une mission. Le P. Girault fut d'abord bien accueilli par Rouoma. Mais bientôt Mtésa, roi de l'Ouganda, jaloux de voir des Blancs s'établir chez un voisin, qui pouvait devenir son rival, s'efforça d'inspirer à ce prince de la méfiance à l'égard des missionnaires. Sans se montrer hostile, Rouoma refusa à nos confrères la liberté nécessaire et bientôt la mort du P. Combarieu mit le

P. Girault dans l'impossibilité de continuer l'œuvre commencée. Depuis lors, Rouoma nous a fait dire qu'il reconnaissait ses torts, qu'il s'était laissé tromper sur notre compte, que son désir ardent était de nous voir revenir dans ses États.

Connaissant ses dispositions, j'allai, accompagné du P. Girault, lui rendre visite avant mon départ. Dans la crainte d'être surpris par la flotte de Mtésa, qui venait de prendre parti pour Kikadjo, son voisin et son ennemi mortel, Rouoma s'était réfugié vers le sud dans une vaste et épaisse forêt. C'est là que nous le rencontrâmes. Quelques huttes, élevées à la hâte et entourées d'une forte palissade, l'abritaient, lui et ses gens. Informé de notre arrivée par notre guide, il vient à notre rencontre ; il est enchanté de revoir le P. Girault, qu'il appelle son vieil ami, et nous reçoit de la façon la plus cordiale.

« Je regrette, nous dit-il, de n'avoir pas été averti à l'avance. Je ne pourrai vous traiter convenablement : dans cette forêt, que pourrais-je vous offrir ? »

Tout en se lamentant, il nous fait conduire une belle vache, et tandis que nos hommes dressent la tente, nous nous rendons à la hutte royale. Notre hôte nous fait servir du lait frais, et la conversation s'engage. Il nous répète ce qu'il nous a fait dire plusieurs fois :

« Mtésa m'a trompé... Revenez chez moi. Vous bâtirez là où vous voudrez, vous couperez les

arbres qu'il vous faudra : vous aurez la plus grande liberté. Mais je ne veux pas que vous veniez avant que la guerre que Mtésa m'a déclarée soit finie : vous courriez ici de trop grands dangers. »

Le soir, il vint nous offrir une cruche de vin de bananes, et le lendemain, quand nous voulons prendre congé de lui, il se fâche, nous disant que des amis ne se séparent pas si vite. Force nous fut de différer notre départ. Rouoma, toujours préoccupé de l'invasion des Baganda, réunit les sorciers pour consulter les entrailles des poules. On y lit que les Baganda sont en route ; mais Rouoma fait le brave, et assure qu'il sera victorieux. Le soir arrive et notre hôte, pour noyer les soucis de la guerre et se donner du cœur, passe une partie de la nuit dans de copieuses libations. Grand vacarme dans les huttes royales : Rouoma, poussé par son ardeur guerrière qu'active le pombé, saisit son arc et ses flèches, s'élance hors de la palissade, provoque et Kikadjo et Baganda, qui, heureusement pour lui et pour nous, sont trop loin pour l'entendre. Ce manége dure ainsi toute la nuit.

Le matin, de bonne heure, nous allons prendre congé du roi. Il ne s'est pas couché. A peine nous a-t-il aperçus :

« Vous ne pouvez partir aujourd'hui, s'écrie-t-il. Vous voyez que le pombé m'a fait mal. Oh ! qu'il est méchant, le pombé ! Je ne puis vous congédier aujourd'hui. Que diriez-vous de moi? A tout prix, attendez à demain ; je vais vous faire conduire un

jeune veau. Mangez-le ; demain vous partirez. » Nous redressons notre tente.

Le soir, Rouoma arrive avec ses cruches de pombé, nous en offre, et, pour ne pas s'exposer à la tentation, distribue le reste à ses hommes. Le lendemain, au matin, nous pouvions nous séparer dans les meilleurs termes.

Les Bamouéri sont très habiles à travailler le fer. Ils forgent de belles lances et des flèches artistement façonnées. Ce sont des archers par excellence ; le buffle, le rhinocéros tombent percés de leurs longues flèches. Ils savent réduire le fer et le cuivre en fils très minces, pour les rouler autour de longues ficelles de crin, qu'ils portent aux jambes ; c'est là leur ornement de prédilection. Leur costume ordinaire se compose d'une ou plusieurs peaux bien préparées et enduites de beurre. Hommes et femmes usent avec profusion du beurre rance, comme cosmétique. Aussi exhalent-ils un parfum, qu'ils disent suave, mais qui est bien loin de flatter les odorats novices en ce genre. Rouoma se fait graisser tous les jours des pieds à la tête : le graisseur de Sa Majesté s'acquitte royalement de son emploi. Aussi le roi laisse-t-il à tout ce qu'il touche une empreinte durable. Invitant Rouoma à s'asseoir sur mes couvertures, j'avais soin d'interposer mon manteau de grosse toile imperméable : il a conservé jusqu'à la côte l'odeur de la pommade du roi.

Dans leurs danses, par une exception à ce qu'on

voit chez tous les autres nègres, les Bamouéri ne se servent pas de tambours. Ils chantent en chœur et les femmes accompagnent le chant, frappant de leurs mains, en cadence, la peau de bœuf roulée autour de leur corps. Ils trouvent ravissante cette singulière musique. Un soir, un bal s'étant organisé dans le village où nous campions, nous fûmes condamnés à le subir une partie de la nuit sans pouvoir fermer l'œil.

Le but de notre voyage chez Rouoma était d'obtenir liberté et protection pour nos courriers et nos caravanes, obligés de passer sur ses terres pour se rendre dans l'Ounyaniembé. Il nous le promit et donna à l'instant des ordres en conséquence.

Au delà de la profonde baie qui borne le Mouéri à l'est, s'étend la tribu du Boukoumbi, dans laquelle se trouve la mission de Notre-Dame de Kamoya. Quand nous dûmes quitter le Bouganda, cette tribu nous fut signalée comme la plus hospitalière du sud du Nyanza. Des missionnaires furent donc députés vers le roitelet du pays pour lui faire connaître notre désir de nous établir dans son royaume.

Chose qui nous étonna singulièrement, Kiganga (c'est son nom) et ses sujets, qui n'avaient jamais vu de Blanc chez eux, loin de paraître surpris de notre arrivée, eurent l'air de nous attendre depuis longtemps, et se hâtèrent de nous dire qu'ils ne demandaient pas mieux que de faire amitié avec

nous, ajoutant que nous pouvions venir quand bon nous semblerait ; qu'ils nous regarderaient désormais comme leurs frères. Remerciant la divine Providence de nous avoir si bien préparé les voies, nous nous hâtâmes d'organiser notre petite caravane et, avant la fin de janvier 1883, nous étions dans le Boukoumbi. Comme la plus grande liberté nous était assurée, nous voulûmes, avant de déterminer le lieu de notre résidence, visiter toute la tribu, et nous nous contentâmes d'élever une case provisoire. Quelques poteaux, quelques branches, des tiges de papyrus, de l'herbe, furent les seuls matériaux employés dans la construction de cette habitation primitive, terminée en quatre ou cinq jours, qui nous abrita durant près de trois mois. Après plusieurs excursions, nous choisîmes le penchant d'une colline, couronnée de gigantesques blocs de granit, au pied de laquelle l'eau abonde, et qui ne se trouve qu'à un kilomètre du Nyanza.

Là encore nous dûmes commencer par bâtir une misérable case, qui nous servirait de logement pendant que nous construirions une habitation un peu plus convenable. Notre expérience de la susceptibilité des nègres, qu'épouvante tout ce qui sort de l'ordinaire, nous fit juger prudent de demander à Kiganga l'autorisation de bâtir en briques séchées au soleil, sur des fondements en pierre. Il nous déclara qu'étant ses amis et ses enfants, nous pouvions adopter le genre de construction que nous voudrions. Cependant, quand

les murs d'une maison de trente-trois mètres de long sortirent de terre, quelques vieillards, qui se croyaient plus sages que leur chef, lui firent observer qu'un monument si étrange irriterait les génies et attirerait les plus grands malheurs sur la tribu : « Et, ajoutaient-ils, où vont s'arrêter ces murs ? Ils s'élèveront pour le moins aussi haut que les énormes roches qui dominent tout le pays... Et du haut de ces murs, que ne pourront pas faire les Blancs ? »

Kiganga, qui n'était peut-être pas lui-même très rassuré, ne voulut cependant pas retirer l'autorisation qu'il nous avait donnée ; et, au bout de quelques mois, un toit de chaume, en tout semblable à celui des huttes indigènes, venait prouver à nos bons nègres que la maison des missionnaires serait loin d'aller se perdre dans les nues. Aussi les plus opposés à sa construction s'empressèrent-ils de nous féliciter, nous assurant qu'ils étaient nos meilleurs amis.

Tout en poursuivant ces travaux matériels, nous nous étions mis à l'étude de la langue du pays et nous nous efforcions de gagner la confiance des populations, en soignant les nombreux malades qui venaient tous les jours nous demander des remèdes. Les plaies, aux jambes surtout, sont ce qu'on rencontre le plus fréquemment ; elles sont causées par l'humidité des huttes et l'absence de toute propreté, dont les Bakoumbi semblent ignorer les premières notions, couchant à côté de leurs

moutons et de leurs chèvres, et ne se lavant presque jamais.

Le costume du plus grand nombre de ceux qui n'ont pas conservé la tenue primitive, se compose de peaux qui n'ont subi aucune préparation. On ne rencontre, du reste, chez eux, rien qui mérite le nom d'industrie. Ils se contentent de soigner leurs troupeaux et de cultiver leurs terres avec des pioches qu'ils achètent aux tribus plus industrieuses du Moueri et du Bousambiro. C'est aussi chez ces mêmes tribus qu'ils vont se fournir de lances et de flèches. La poterie leur est apportée en partie par les habitants des îles Oukéréoué, qui viennent l'échanger contre du sorgho et autres productions du Boukoumbi.

Comme tous les nègres, ils sont partisans de la danse; ils chantent en parties, et leurs chants ne manquent pas d'harmonie. Les tambours, grands et petits, sont de toutes leurs fêtes et ils n'y sont pas muets. On serait tenté de croire qu'en frappant ces bruyants instruments, les nègres ne visent qu'au tapage : mais il paraît qu'il n'en est rien ; et, si l'on s'avise de leur donner une leçon de tambour, on voit tout le monde éclater de rire et s'écrier : « Tu n'y entends rien. »

Depuis mon départ, le Boukoumbi a failli être ravagé par la guerre. Des bandes de guerriers, envoyées de l'Ouganda contre Rouoma, avaient dévasté le Mouéri. Elles se disposaient déjà à porter dans le Boukoumbi l'incendie et la mort,

lorsque deux des chefs déclarèrent qu'on ne pouvait attaquer une tribu où se trouvaient des amis de Mtésa. La présence des missionnaires sauvait ainsi ce malheureux pays. Les indigènes l'ont volontiers reconnu, et leur confiance envers nous n'a fait depuis qu'augmenter.

Dans ses dernières lettres, le P. Girault écrivait : « Les adultes viennent avec plus d'empressement écouter mes instructions. L'œuvre sera d'autant plus facile que ces gens sont laborieux, sobres et de mœurs très douces. Leur roitelet Kiganga, âgé d'une cinquantaine d'années, se fait remarquer par sa simplicité toute patriarcale, par son amour de la justice et du travail. Comme tous les nègres, il est vrai, il a mille superstitions qui sont pour lui des articles de foi : mais l'instruction religieuse, fécondée par la grâce, les dissipera peu à peu, et nous espérons que cette âme droite ne quittera pas ce monde sans être régénérée par les eaux du baptême. »

IV

Moyens de navigation sur le Nyanza : les pirogues. — Aspect enchanteur du royaume d'Ouganda. — Culture principale : le bananier. — Autres productions. — La faune, les bœufs, l'éléphant.

Dans le cours de cette dernière année, le P. Girault a pu visiter les chefs de plusieurs tribus voisines : ils l'ont tous très bien accueilli, et lui ont manifesté le plus vif désir de voir les missionnaires se fixer chez eux. Mais hélas ! si la moisson est abondante, les ouvriers sont bien peu nombreux et, à notre grand regret, nous ne pouvons obéir à l'invitation que semblent nous faire les eaux du Nyanza, en nous offrant un moyen de communication plus facile. Il est vrai que ces eaux ne sont pas encore sillonnées par les bateaux à vapeur. Les voiliers eux-mêmes n'y sont représentés que par un petit navire construit sur les bords de la Tamise et porté à grands frais à travers l'Afrique par les missionnaires anglais. C'est donc encore aux

vieilles pirogues que nous devons avoir recours pour naviguer sur le Nyanza.

Vers le sud, elles ne sont le plus souvent qu'un énorme tronc d'arbre creusé en forme d'auge et parfois agrandi par deux planches grossièrement travaillées, et plus grossièrement encore fixées à ses bords.

Dans la région du nord, au contraire, les pirogues sont construites avec un certain art. Leur quille, taillée dans un tronc d'arbre, est arrondie à l'extérieur. Ses deux extrémités se relèvent légèrement pour se terminer en pointe.

Deux planches, ordinairement très larges, se fixent de chaque côté de la quille, ce sont les flancs de l'embarcation ; elles supportent deux autres planches, qui en forment les bords ; les bancs des rameurs se disposent transversalement au nombre de huit à quinze. Aucun clou, aucune cheville n'entre dans cette construction. Le tout est cousu ensemble par des câbles faits d'herbes et d'écorces, passés dans des trous pratiqués dans le bois avec un fer rouge. A l'avant, la quille se prolonge, et soutient une pièce de bois, qui se redresse semblable au long cou d'un oiseau aquatique gigantesque. Son extrémité est ornée de deux cornes d'antilopes, ou d'un bouquet de plumes, et reliée à la proue par une sorte de large frange d'herbes fines, imitant la crinière du cheval.

Pour le calfatage, on se sert de l'écorce du bananier, et les rameurs ne s'embarquent jamais sans

en emporter une bonne provision pour boucher les voies d'eau qui pourraient se produire dans la traversée. L'extérieur de l'embarcation est peint avec une couleur rouge, qui a, dit-on, la propriété de conserver le bois.

Les constructeurs ne connaissent ni la scie, ni le rabot, ni la tarière ; une petite hache, une sorte d'herminette, une pointe de fer, sont à peu près les seuls instruments qu'ils emploient. Cependant leurs pirogues, toutes primitives qu'elles sont, ne manquent ni d'élégance, ni de solidité. Elles sont parfaitement équilibrées ; je les ai vues plusieurs fois se jouer de la fureur des vagues. Ce n'est pas à dire toutefois que l'eau n'y puisse pénétrer ; un homme de l'équipage n'a d'autre emploi que celui de vider sans cesse la barque, avec un grand vase de bois.

Le Bouganda et ses tributaires sont seuls, je crois, à posséder les barques que je viens de décrire. Avant Mtésa, au dire des nègres, ces pirogues n'avaient jamais atteint le sud du Nyanza ; on assurait même que, de ce côté, le lac était une mer sans rivage. Mais, depuis quelques années, elles transportent, plusieurs fois par an, à Kaguéïé les commerçants arabes et leur ivoire, et reprennent le chemin de Bouganda, amenant les voyageurs qu'elles y rencontrent. Elles ne s'aventurent jamais au large ; mais, longeant la côte, elles gagnent chaque jour le rivage, après cinq ou six heures de navigation. Alors voyageurs et rameurs descendent ;

la barque est déchargée et bientôt poussée à terre.

Dans les longues traversées, les pirogues ne voyagent jamais isolées, mais en flottilles de cinq ou six et plus souvent de vingt, trente ou quarante. Chacune d'elles a de huit à vingt rameurs. L'usage des longues rames s'appuyant sur les bords de la barque est inconnu ; on se sert de pagaies, en forme de pelles pointues, et le pilote n'a pas d'autre gouvernail pour diriger sa barque. Les pagayeurs rament avec ensemble et le plus souvent en chantant des airs dont la monotonie se confond avec le mouvement uniforme des rames. Ces airs paraissent pourtant les charmer, et l'artiste qui fait le solo, reçoit de chaleureuses félicitations :

« Comme tu chantes bien ! lui disent ses compagnons ; nous te félicitons de tout notre cœur. »

Le chantre se garde bien de décliner le compliment, et répond :

« Vous avez raison, je chante à ravir. »

Avec le beau temps quinze jours suffisent pour se rendre de Kaguéïé à Ntébé, port de la capitale du Bouganda. Mais, avec la tempête, l'équipage ne veut jamais se risquer sur le lac et le voyage peut alors durer plus d'un mois.

Le royaume de l'Ouganda, ou, pour parler comme les indigènes, le Bouganda, s'étend au nord et au nord-ouest du Nyanza. C'est le plus beau pays que l'on rencontre depuis Zanzibar : collines verdoyantes, frais vallons, plaines fertiles, partout la végétation luxuriante des régions équa-

toriales, avec ses hautes herbes et ses arbres gigantesques ; çà et là, des nappes d'eau bordées de forêts de roseaux et de papyrus : c'est véritablement le séjour de l'éternel printemps, et durant toute l'année, à côté des fruits mûrs, les fleurs étalent leurs vives couleurs et répandent les parfums les plus suaves.

Le climat est loin d'être de feu comme dans le Sahara. La température, à peu près la même durant toute l'année, varie dans la journée de treize à trente-trois centigrades, limites extrêmes qu'elle ne dépasse pas.

Les indigènes distinguent deux saisons de pluies correspondant aux deux équinoxes ; elles durent chacune plusieurs semaines : les pluies sont alors fréquentes sans être continuelles. Généralement la pluie tombe par fortes averses de deux ou trois heures, et il est rare de voir une journée entière de mauvais temps.

En dehors de ces deux saisons, il pleut assez souvent et c'est ce qui explique en partie la richesse de la végétation, que favorise aussi un terrain rouge des plus fertiles.

La principale culture du pays est celle du bananier. Autour de chaque habitation s'étend une grande bananerie, où le Mganda puise toute l'année ; il n'a pas d'autre provision.

Il y a plusieurs espèces de bananes : les unes se mangent vertes, on les pèle et on les cuit dans une immense marmite en terre préalablement tapissée

à l'intérieur de grandes feuilles de bananiers. Ainsi préparées, les bananes ressemblent à des pommes de terre écrasées, et prennent le nom de *mmere*, mets favori des Baganda. Cette nourriture est des plus saines et, sans valoir le pain, peut au besoin le remplacer, sinon le faire oublier.

D'autres plus longues, ayant la forme d'un croissant, sont, après avoir été cueillies, conservées durant quelques jours, en attendant qu'elles jaunissent. C'est alors le moment de les manger. Grillées sous la cendre ou auprès d'un brasier, elles ont un goût exquis et pourraient figurer avec honneur sur une table européenne. Ces bananes sont appelées *gondja*.

Une troisième espèce, la bidde, sert à fabriquer la boisson désignée sous le nom de mouengue, ou vin de banane. Le régime de bidde coupé, on le laisse jaunir ; puis on jette les bananes pelées dans une grande auge en bois en y mêlant une certaine quantité d'herbe fine. On pétrit le tout avec les mains ou les pieds ; on y verse un peu d'eau et peu à peu la pulpe s'attache à l'herbe. Le liquide séparé est recueilli dans de grandes calebasses. C'est le *moubissi* (le doux). Il ressemble à de l'eau sucrée aromatisée. Plusieurs Baganda se contentent de cette boisson ; mais le plus grand nombre préfèrent le *mouengué*, qui n'est autre chose que le moubissi fermenté. Pour faire entrer du moubissi en fermentation, on y mêle une bonne quantité de sorgho rouge grillé. La fermentation commence au

bout de quelques instants, et dure deux ou trois jours. On passe enfin la liqueur à travers une couche d'herbe, et on peut la boire. Son goût a quelques rapports avec celui du cidre. C'est le nectar des Baganda. Ils n'en abusent cependant pas, et il est rare de voir des hommes ivres.

Les grands personnages du royaume se font accompagner d'un esclave portant une petite calebasse de la précieuse liqueur. Un long tube artistement travaillé, recourbé à son extrémité supérieure (à la manière de certains tuyaux de pipe), plonge dans le liquide. Tout en conversant avec ses amis, le *moami* aspire quelques gorgées de mouengué pour se réjouir le cœur et s'illuminer l'esprit.

Le Maganda ne tire pas seulement du bananier sa nourriture et sa boisson préférée; cet arbre précieux lui fournit encore ses fraîches et larges feuilles pour lui servir d'assiette et de coupe, son écorce pour envelopper : café, tabac, beurre, haricot, etc., etc. ; il en fait aussi des liens. Les racines sont une dernière ressource dans les temps de disette. Le bananier est donc l'arbre de vie du Bouganda ; aussi les indigènes ont-ils de la peine à comprendre qu'on puisse vivre dans un pays qui en est privé, et dans leurs pérégrinations à travers des contrées moins fortunées, ne cessent-ils de se plaindre et de soupirer après le jour où ils reverront l'arbre aux larges feuilles, et son délicieux *mméré*.

Outre le bananier, on cultive dans le Bouganda

les patates douces, le maïs, le manioc, une grande variété de pois et de haricots, le tabac, le sorgho rouge, etc... Le café y pousse presque sans culture. Les indigènes en font tremper les graines dans l'eau bouillante, et les emportent en petits paquets dans leurs voyages; elles sont pour eux comme des bonbons qu'ils savourent avec délices.

Le Bouganda possède la plupart des animaux domestiques de l'Europe. La poule, sous le nom de *nkoko*, se rencontre autour de toutes les maisons; elle est très petite. La chèvre, à poil court et fin, s'engraisse facilement et fournit une viande excellente; mais elle ne donne que peu de lait, et les indigènes n'ont jamais songé à la traire. Le mouton se distingue par sa grosse queue, énorme boule de graisse, qu'on utilise pour la cuisine. La Providence ne l'a pas chargé d'un habit, qui lui eût été inutile sous le doux ciel de l'Ouganda et, au lieu de laine, lui a donné un poil d'un pouce de long à peine. Le chien a l'instinct peu développé, et aboie rarement. Les Baganda s'en servent surtout pour la chasse.

Le roi des animaux domestiques, aux yeux des indigènes, est le bœuf. Ils en élèvent de nombreux troupeaux, dont le soin est confié à une caste particulière connue sous le nom de Baïma ou Batousti. Ces Baïma sont un peuple pasteur répandu dans toutes les tribus qui avoisinent le lac. De tous les Noirs, ce sont ceux qui, par le type, se rapprochent le plus de la race caucasique, quel-

ques-uns même sont plutôt jaunes que noirs. Les bœufs du Bouganda ont au-dessus des épaules une bosse charnue plus ou moins grosse. Avec cette particularité qui leur est commune, ils semblent se diviser en diverses races : les uns manquent complètement de cornes ; d'autres en ont de très petites ; quelques-uns d'énormes sans aucune proportion avec leur taille. Le Mganda n'a pas encore essayé d'utiliser la force du bœuf pour les travaux domestiques ; il ne demande à ses troupeaux que la viande dont il est friand, le lait qu'il fait aigrir avant de le boire, et les peaux qui lui servent de vêtement.

Le plus remarquable des animaux sauvages du Bouganda est sans contredit l'éléphant, qu'on a appelé avec raison le géant de la fauve africaine. Malgré la guerre acharnée qui leur est faite, les éléphants, au dire des indigènes, sont encore nombreux dans le pays. Ils se réunissent en troupes, cachées durant le jour dans l'épaisseur des forêts. La nuit, ils sortent de leurs retraites, ravageant sur leur passage toutes les plantations, et deviennent un véritable fléau. Heureusement une seule défense de ce voisin incommode dédommage de bien des pertes. On en trouve du poids de soixante à septante kilogr., que l'on vend à la côte plus de deux mille francs. Le roi du Bouganda, assure-t-on, a dans ses magasins plusieurs milliers de ces énormes défenses.

On rencontre aussi, dans le Bouganda, le rhino-

céros à une et à deux cornes, le buffle, le zèbre, une grande variété d'antilopes et de gazelles, plusieurs sortes de lapins, des rats et des souris, etc...

Lions, léopards et hyènes abondent dans les jungles et les forêts. Mais, comme ils ont à leur portée quantité de gibier, il est rare qu'ils s'attaquent à l'homme. Le chacal fait de grands ravages dans les plantations de maïs, et le chat sauvage est la terreur des poulaillers.

Parmi les nombreux oiseaux, nous nous contenterons de citer la caille, la perdrix, la pintade, le canard et l'oie sauvages, qui abondent aux environs du lac. Dans ces contrées, les oiseaux se font remarquer par la beauté de leur plumage aux couleurs brillantes et les plus variées ; mais ils sont presque tous muets et ne savent pas célébrer par leurs chants joyeux les magnificences de la nature qui les entoure.

V

Mœurs et coutumes des habitants de l'Ouganda. — Agriculture ; huttes ; costumes ; industrie ; gouvernement.

Les Baganda abandonnent aux femmes, surtout aux plus âgées, le soin de leurs cultures. Munies pour tout instrument d'une pioche légère ficelée à un manche court qu'elles manient de la main droite, tandis que la gauche égalise le sol et ramasse les herbes, elles continuent leur travail jusqu'à midi sans prendre aucune nourriture. Alors elles se retirent dans leur hutte, et le soir est consacré aux soins du ménage.

Les huttes du pays se trouvent généralement au milieu des bananeries. Quelques poteaux, des roseaux, des papyrus et de l'herbe suffisent à leur construction. Elles sont de forme conique ; le toit descend jusqu'à terre, et les herbes qui la recouvrent, disposées avec art par des ouvriers spéciaux, garantissent entièrement l'intérieur et de la pluie

et du soleil. Inutile de dire que les fenêtres et cheminées n'entrent point dans le plan de nos architectes. Les cases ordinaires n'ont d'autre ouverture que la porte, au dessus de laquelle le toit se prolonge pour former un petit portique. C'est par la porte que pénètrent l'air et la lumière, et, comme si les habitants en étaient incommodés, ils les interceptent par des cloisons de roseaux, qui laissent dans l'obscurité la plus grande partie de la hutte. Derrière ces cloisons se trouve le foyer, un simple carré formé par quatre troncs de bananiers et hérissé de grosses pierres qui servent de support aux marmites. Quant à la fumée, tournoyant dans la case, elle finit par s'ouvrir un passage à travers l'épaisse toiture. Le sol de la hutte est recouvert d'une couche d'herbe fine qui sert de tapis, de siége et souvent de lit. Quelques marmites de terre, quelques jarres pour puiser l'eau, des calebasses, des amulettes constituent tout le mobilier de la maison.

La résidence des personnages importants se compose d'un grand nombre de cases, construites avec soin, spacieuses, et s'ouvrant sur des cours, qu'entourent des palissades de roseaux.

Avant l'arrivée des commerçants de la côte du Zanguebar, qui n'ont pénétré dans le pays que depuis une trentaine d'années, le costume des Baganda était aussi primitif que leurs habitations : il consistait en étoffes d'écorces d'arbre et en peaux préparées. L'étoffe d'écorce d'arbre ou *loubougo*

est fabriquée avec l'écorce d'une espèce de ficus très commun dans le pays. Par des incisions, on l'enlève d'une seule pièce, et elle renaît bientôt sous une enveloppe d'écorce de bananier que les nègres ont soin de lui substituer. L'écorce détachée est trempée dans l'eau, puis battue avec un maillet sur une sorte d'établi à petites rainures. On obtient ainsi des pièces d'étoffe rougeâtre d'environ quatre mètres de long sur deux de large, d'assez belle apparence et qu'on prendrait pour de véritables tissus ; elles sont loin toutefois d'en avoir la solidité. La moitié d'une pièce suffit pour un habit. Les femmes roulent ce manteau autour de leur corps, tandis que les hommes le portent sous forme de large écharpe nouée sur l'épaule gauche.

Ils remplacent souvent le loubougo par des peaux de bœuf, d'antilope, de chèvre et de léopard, qu'ils ajustent de la même manière. La finesse et la souplesse sont les qualités qu'on cherche à obtenir dans la préparation de ces peaux, dont quelques-unes sont en réalité fort belles. Je me souviens d'avoir vu des manteaux composés de plusieurs peaux de chèvres finement cousues ensemble, qu'on aurait pris pour des manteaux de mousseline blanche.

Les Baganda vont généralement pieds nus. Ils fabriquent, il est vrai, avec la peau du buffle des sandales élégantes ; mais les grands seuls portent cette chaussure, dont ils se dispensent même bien souvent. Pour la tête, ils aiment à l'entourer de

deux coudées de cotonnade ; mais comme le plus grand nombre ne peuvent s'offrir ce luxe, ils vont tête nue par le soleil le plus ardent, sans avoir l'air d'en être incommodés.

Ils sont plus sobres d'ornements de perles, de cuivre, de fer que les autres nègres. Les grands se contentent le plus souvent du collier, insigne de leur dignité, et de simples bracelets et anneaux aux jambes ; quelques amulettes complètent le costume. Ils se distinguent aussi par leur propreté, se lavent fréquemment, et, n'usant du suif ou du beurre que pour rendre leur peau plus luisante, ils n'exhalent pas l'odeur repoussante des nègres du sud du lac.

Le costume que je viens de décrire est le costume national. Depuis quelques années, il est vrai, les étoffes apportées de la côte tendent à remplacer peaux et loubougos. Mais, tant que les communications ne seront pas plus faciles, ceux qui pourront, des pieds à la tête, s'habiller d'étoffes formeront la minime exception : à moins qu'ils ne se mettent eux-mêmes à fabriquer des tissus, ce qui leur serait assez facile, le coton poussant à l'état sauvage dans leur pays. Il suffirait donc de leur apprendre à en tirer parti, et on y arriverait sans peine, grâce à leur adresse naturelle.

Cette adresse paraît dans les produits de leur industrie qui, toute rudimentaire quelle soit, est de beaucoup supérieure à celle des tribus que nous avons visitées.

A la fabrication du loubougo et à la préparation des peaux, ils joignent le travail du fer, dont ils tirent : couteaux, hachettes, pioches, lances et ornements divers. Le feu de leurs forges est entretenu avec du charbon de bois, et activé à l'aide d'un soufflet à courant continu assez ingénieux, en usage dans le pays de temps immémorial. Le fer rougi est retiré avec des pinces de bois, qui, on le comprend, doivent être souvent renouvelées ; on le bat sur une enclume de granit avec une sorte de pilon en fer. Les forgerons sont nombreux dans le pays ; ce sont eux qui travaillent le cuivre apporté par les commerçants, pour en faire des bijoux.

Nous signalerons, en passant, les boucliers de forme ovale faits avec des planchettes d'un bois léger, habilement recouvertes de minces lanières de rotin, les cannes et bâtons aux formes variées, polis avec les feuilles rugueuses d'une plante indigène.

La poterie est fabriquée avec la terre provenant des fourmilières de termites, vraies citadelles de plusieurs mètres d'élévation. Elle consiste en marmites hémisphériques, parfois très grandes, en jarres pour conserver l'eau, en écuelles et coupes de toute forme et de toute grandeur, en pipes, etc. Ces divers objets, bien travaillés, sont peu solides faute de cuisson suffisante ; car le four et tout ce qui lui ressemble est encore inconnu dans le Bouganda.

Remarquable par la richesse de son sol et la perfection relative de son industrie, le Bouganda se distingue aussi par sa forme de gouvernement.

Contrairement à ce qui se voit dans la plupart des tribus de l'Afrique équatoriale, où l'autorité du chef est trop souvent peu respectée, ici tout plie sous la main du monarque, ou Kabaka en langue indigène. Il est le maître absolu de la terre et de tous ceux qui l'habitent et peut en disposer à son gré sans que personne y trouve à redire. Quand, à notre arrivée dans ses États, nous le priâmes de nous assigner un endroit pour nous y établir, il fit donner l'ordre à ceux qui avaient leur case dans la bananerie qu'il voulait nous céder, de se retirer sans retard et de nous abandonner habitations et cultures. Une pareille mesure nous paraissait bien dure, et nous aurions voulu dédommager ces pauvres gens. Mais on nous fit remarquer que ce serait faire injure au roi, de regarder comme lésés ceux qui cédaient la place à ses hôtes. De fait, ils se retirèrent sans proférer la moindre plainte, ayant l'air de trouver tout naturel l'ordre qui leur était intimé.

Le royaume est partagé en grandes provinces qui se composent elles-mêmes de plusieurs districts, divisés à leur tour en cantons. Les chefs, qui, revêtus de titres variés, gouvernent les provinces, les districts et les cantons, sont créés par Kabaka et dépouillés, quand bon lui semble, de leur charge et de leurs priviléges. La hiérarchie gouvernementale se trouve ainsi parfaitement organisée, et l'on peut dire à la lettre que le roi tient dans sa main les rênes du pouvoir.

La royauté est héréditaire. Mais, parmi les enfants du Kabaka défunt, les grands choisissent celui qui leur convient ; et s'il y a désaccord, ce qui n'est pas rare, la mort du monarque est suivie de troubles et de guerres intestines.

La résidence royale porte le nom de Kibouga. Assez souvent, pour une raison ou pour une autre, surtout pour se soustraire à l'influence des mauvais génies, le roi change de résidence. De là vient le désaccord des voyageurs sur le nom de la capitale. A notre arrivée, Mtésa habitait sur le penchant de la colline appelée Roubaga. Plus tard les sorciers lui dirent que, pour guérir d'une maladie dont il fut atteint, il devait porter ses pénates au sommet de la colline, ce qu'il fit à l'instant. Une année après, le kaoumpoulé, sorte de choléra foudroyant, s'étant déclaré, et une dame de la cour étant tombée morte à ses côtés, Mtésa, sur l'avis des sorciers appelés en toute hâte, se fit transporter au milieu même de la nuit sur la colline de Namoulagala, ancienne résidence de son père Souna. Toute la nuit, les tambours royaux firent le plus grand vacarme pour annoncer au public que la capitale était changée, et pour inviter les grands à venir s'établir aux environs de la nouvelle Kibouga. Le roi dut se contenter, durant les premiers jours, de quelques vieilles huttes délabrées. Mais des milliers d'ouvriers, appelés de tous les coins du royaume, eurent bientôt tout rajeuni.

La résidence royale, y compris les maisons des

reines et de leurs servantes, et celles des serviteurs du roi, ne compte pas moins de quatre ou cinq cents huttes, dont quelques-unes ont plus de vingt mètres de diamètre. Elle sont séparées par de vastes cours, entourées de palissades de roseaux reliés entre eux par des écorces de papyrus. Dans celles qui précèdent la hutte royale se trouvent de petites huttes recouvertes de peaux de bœufs, qui servent de logement aux soldats de garde.

VI

Audiences royales : cérémonies et présents. — Réception d'un personnage important. — Manière de rendre la justice. — Épreuve judiciaire.

Tous les jours, dès le matin, on voit sur la large allée qui conduit à la Kibouga les grands du royaume suivis de leur escorte, qui vont faire la cour au roi, les députés des tribus voisines, et nombre d'esclaves, chargés de bananes, de mouengué, ou conduisant des bœufs et des chèvres. Les nombreux visiteurs se réunissent dans les cours de la hutte royale. Ce sont des envoyés des roitelets du Bousoga, vêtus d'un loubougo grossier. Ils se distinguent surtout par l'arrangement singulier de leurs cheveux : ils les tressent avec des herbes, et en font des baguettes, qui tantôt s'élèvent parallèlement vers le ciel, et tantôt se réunissent par leurs sommets, pour former un bonnet d'astrologue percé à jour. Ils sont toujours accompagnés de tambours et tambourins, de joueurs d'une sorte de

harpe à six cordes, dont les montants sont couronnés d'un bouquet fait du poil soyeux de leurs chèvres, de joueurs de flûtes et d'un instrument composé de plusieurs fragments de roseaux de diverses longueurs, donnant chacun une note différente. Quand tout cet orchestre se met à jouer, il en résulte une harmonie sauvage qui ne manque pas de charme.

A côté des Basoga, on voit assez souvent des députés du Bounioro, royaume situé au nord du Bouganda dont il est tributaire. Leur costume et leur langue les rapprochent des Baganda ; on les dit de mœurs plus paisibles.

Ils viennent offrir à Kabaka soit de l'ivoire, soit du sel tiré des cendres de certaines plantes et de lacs salés, soit des jeunes filles qui seront vendues comme esclaves.

Les tribus qui habitent l'Ouest du Nyanza envoient aussi leurs députations. On les reconnaît à leurs traits réguliers, à leurs habits de peaux beurrés à profusion. Leur instrument de musique de prédilection, est la corne d'antilope. Ils en jouent et exécutent en même temps une danse mimique des plus intéressantes. Ces cornes, percées sur le côté à la manière des flûtes, produisent un son, qu'on prendrait de loin pour celui de nos fanfares. Ces tribus apportent au roi des pioches et des poteries.

Il n'est pas rare de voir, mêlés à la foule des visiteurs, quelques habitants des lointaines tribus

de l'Ounyamouézi. Leurs longs cheveux pendants en ficelles sur le front et les épaules, leur pagne de cotonnade bleue, et leurs allures un peu embarrassées les font discerner facilement parmi les autres.

Les plus privilégiés pénètrent dans la cour où se trouve la hutte d'attente du premier ministre (ou Katikiro). Assis sur une natte, il attend que Sa Majesté noire veuille bien se montrer.

Grands et petits se font un devoir de le saluer au moins de loin, si la foule ne leur permet pas de l'approcher. Car il y a foule dans sa hutte : foule de plaideurs et foule de flatteurs. Quand il n'est pas occupé à juger quelque différend, il devise gaiement avec son entourage.

Si un personnage important, venu de loin, doit paraître devant le roi pour la première fois, Kabaka lui envoie nombre de pages le saluer dès la pointe du jour. Dès qu'il prend le chemin de la cour, les pages porteurs de saluts se succèdent toutes les deux ou trois minutes.

Ils arrivent en courant, puis, s'inclinant devant le visiteur, ils lui disent :

« — Le roi m'envoie te voir. »

Après quoi ils retournent avec la même vitesse dire au roi :

« — J'ai vu l'étranger, je l'ai vu ; il te salue ; il est à tel endroit. »

Ce va et vient continue jusqu'au moment de la réception.

Il n'y a pas d'heure fixée pour les audiences royales; mais la politesse veut qu'on arrive de bonne heure et qu'on attende patiemment jusqu'à midi. Un page vient de temps en temps voir quels sont les visiteurs qui se présentent et va les annoncer au roi; enfin il revient dire au premier ministre :

« Le roi va se montrer. »

Aussitôt le ministre se lève et se dirige vers le lieu de l'audience. En un clin d'œil, tous les visiteurs sont sur pied, et se précipitent à sa suite.

Les portiers doivent distinguer ceux à qui l'entrée est interdite, et les forcer à reculer par des paroles menaçantes et au besoin à grands coups de bâton. Le premier ministre et les grands emploient aussi ce moyen pour empêcher la foule de les écraser.

Cet empressement qui produit parfois un tohubohu indescriptible, fait grand plaisir au monarque ; il voit là un touchant témoignage d'affection.

Le roi se tient dans une hutte, à porte large et ouverte. Les hauts personnages seuls pénètrent jusqu'à lui ; le reste de la foule doit s'asseoir dans la cour en plein soleil.

Quand Sa Majesté est indisposée, elle reçoit étendue sur sa couche royale, qui se compose de plusieurs pièces de louboug o. Dans les autres circonstances, le monarque est assis dans un fauteuil des plus primitifs, et sous ses pieds, en guise de tapis, sont étendues des peaux de lions.

L'audience dure plusieurs heures. La conversation roule sur toute sorte de sujets; mais c'est le roi qui la dirige. Veut-il confier un secret à quelqu'un, il l'appelle près de lui ; alors tambours et musiques se font entendre et ne permettent plus aux paroles royales de parvenir aux oreilles indiscrètes.

Si quelqu'un des grands a une anecdote curieuse à raconter, il le fait librement, et, s'il parvient à exciter l'hilarité du monarque, il ne se possède plus de joie.

Bien entendu, quand le roi rit, tout le monde doit rire ; quand il admire, tout le monde doit admirer ; s'il pleure, on doit pleurer. Les nègres font cela avec un naturel admirable.

Mtésa ayant perdu plusieurs membres de sa famille, nous avons pu, dans nos visites de condoléance, admirer la facilité avec laquelle le nègre passe de la tristesse à la joie. Le roi, entouré de ses grands, commençait par leur dire quelques mots du malheur qui venait de le frapper ; puis, soupirant, se mettait à pleurer : aussitôt tous les yeux devaient se remplir de larmes. Après quelques instants donnés à la douleur, le roi disait qu'il fallait bien se consoler; à l'instant, tous les visages s'épanouissaient, et l'on causait comme d'ordinaire.

Durant les audiences royales, se plaident parfois les procès portés à la cour suprême de Kabaka. Généralement, c'est le Katikiro ou premier mi-

nistre qui rend la justice. Il n'est pas rare cependant que les parties en appellent au roi lui-même.

Au dessous de cette cour suprême se trouvent échelonnés des tribunaux inférieurs qui correspondent aux provinces, districts et cantons. Chaque chef juge par lui-même le différend s'il ne préfère se décharger de ce soin sur son propre katikiro. Les Baganda sont d'ailleurs grands plaideurs, et il est intéressant de voir l'habileté avec laquelle chacun se fait son propre avocat, et l'adresse des juges à découvrir la vérité malgré les artifices de l'éloquence.

La justice se rend d'après les lumières de la raison ou certains usages que la tradition orale transmet d'âge en âge. Malheureusement les cadeaux pèsent souvent dans la balance et, au mépris de l'équité naturelle, font condamner l'innocent pour le coupable.

Dans les cas difficiles, on a recours à diverses épreuves dont la plus commune est celle du *madoudou*, plante narcotique de la famille des solanées. L'accusateur ou l'accusé, ou deux esclaves à leur place doivent avaler une potion préparée avec le fruit de cette plante. Celui-là aura gain de cause que l'assoupissement n'empêchera pas d'entendre l'appel des témoins qui surveillent l'épreuve et de marcher jusqu'à eux.

On nous a assuré que cette potion produit sur le cerveau des effets très curieux : le patient se figure qu'il a une tête démesurément grosse où il

éprouve de pénibles démangeaisons. On le voit étendre ses bras et faire bien haut, au dessus de sa tête imaginaire, les mouvements d'un homme qui se gratte. On dit même que la mort s'ensuit quelquefois.

Ceux qui ont une faveur à demander profitent de l'audience pour exposer leur requête, et, si leur désir est exaucé, ils tombent à genoux, et répètent en joignant et écartant les mains, le mot : *nianzé! nianzé!* Souvent même ils se couchent à plat ventre et se frottent les joues dans la poussière.

Si la faveur obtenue est plus qu'ordinaire, ils se relèvent, bondissent dans la cour, saisissent deux lances de la main droite et, les brandissant, s'avancent vers le roi, lui protestant qu'ils sont prêts à se faire massacrer pour lui.

Au bout de deux ou trois heures d'audience, le roi congédie les visiteurs par un signe de la main. La politesse veut qu'on se retire à l'instant sans regarder derrière soi.

On a eu l'honneur de voir le roi ; grande faveur ! Toutes les connaissances que l'on rencontre sur la route, après avoir salué, vous disent :

« *Kabaka omoulabié ?*

« Le roi, l'as-tu vu ? »

— On répond :

« Je l'ai vu. »

Et l'autre d'ajouter :

« Je te félicite. »

Ce grand respect des Baganda pour l'autorité,

l'obéissance aveugle à tout ce qu'elle commande, joints à leur bravoure naturelle, en font des guerriers intrépides.

Chaque année des armées, fortes de plusieurs milliers d'hommes, sont envoyées au loin, pour soutenir les alliés de l'Ouganda contre leurs ennemis. La guerre décidée, Kabaka désigne aussitôt le chef de l'expédition et les grands du royaume qui devront l'accompagner. L'usage veut que ce chef aille, le soir même, camper sur la route que suivra l'expédition. Y manquer serait s'exposer, non seulement à se voir dépouiller du commandement de l'armée, mais à être rejeté au dernier rang du royaume. Dès lors il devient le représentant du roi dont il prend le titre, et a droit de vie et de mort sur tous les hommes. Les sous-chefs se hâtent de leur côté de réunir tous leurs subordonnés en état de porter les armes, et les divers corps d'armée se dirigent vers la frontière, vivant de ce qu'ils trouvent sur leur passage.

VII

Expéditions militaires des Baganda. — Idées religieuses. — Superstitions. Sorciers. — Bonnes dispositions des Baganda ; leur désir de s'instruire ; leur sympathie pour les missionnaires. — Mort de Mtésa. — Mouanga, nouveau roi. — Espérances pour l'avenir.

Autrefois le guerrier maganda n'avait pour toute arme qu'un bouclier et deux énormes lances. Depuis quelques années, les fusils tendent à remplacer ces armes primitives, mais terribles autant et même plus que les baïonnettes françaises. Le Maganda, habile à manier la lance, peut, en effet, percer un homme de part en part à plus de vingt mètres. Les guerriers allant au combat n'ont pour tout uniforme qu'une ou deux peaux de chèvres, attachées autour de la ceinture ; ils se peignent le corps, y compris la figure, avec de la terre rouge et blanche, qui leur donne un aspect des plus fantastiques. Ils fondent comme une avalanche sur les villages qu'ils veulent emporter d'assaut et ne

reculent qu'à la dernière extrémité. On raconte d'eux de véritables traits de bravoure. Un jeune chef, voyant, un jour, le roi Mtésa en danger, lui fit un rempart de son corps, et fut assez heureux pour échapper à la mort en sauvant la vie de son roi. Un autre chef, dont le corps d'armée, écrasé par le nombre, commençait à battre en retraite : « Les Baganda reculer! s'écrie-t-il, que penseront de nous nos ennemis ? » et, en disant ces mots, il se précipite seul au milieu de la mêlée, et périt en vendant chèrement sa vie.

Les expéditions durent plusieurs mois, et presque toujours l'armée rentre, poussant devant elle, comme témoins et récompense de ses exploits, des milliers de bœufs et de prisonniers de guerre. Le roi prend sa part du butin et distribue le reste. Les femmes et les enfants deviennent malheureusement, comme les bœufs, la propriété de ceux qui les reçoivent et, comme les bœufs, peuvent être vendus et revendus.

C'est là, on l'a dit bien des fois, la grande plaie qui ronge le monde africain, plaie invétérée, qui ne pourra être guérie que peu à peu par notre sainte religion. Car elle seule apprendra aux Noirs à s'aimer comme des frères et à ne pas abuser de la force, même contre leurs ennemis. Jusqu'ici ils ne reconnaissent, en effet, pas d'autre droit international que la loi du plus fort, et toutes les horreurs de l'esclavage leur paraissent des usages très légitimes.

Ce n'est pas à dire cependant qu'ils soient privés de tout sens moral et de toute idée religieuse. Mais tout cela est fort confus dans leur esprit, et la passion étouffe sans peine la faible voix de la conscience.

Quelles sont, au juste, les idées qu'ils ont du monde invisible, de la divinité, de l'âme, du bien et du mal, il serait difficile de le dire avec précision. Ce que nous pouvons cependant affirmer, c'est qu'ils admettent tous l'existence d'êtres invisibles, supérieurs à l'homme, qu'ils désignent sous le titre générique de *loubali*. L'un de ces esprits porte même le nom de Katonda, qui traduit assez bien le mot de Créateur.

Chaque génie a ses attributions spéciales : les uns sont bons et ne savent que faire du bien aux hommes ; les autres méchants, et c'est à eux qu'on attribue tous les maux qui affligent l'humanité. Chaque loubali a ses représentants particuliers parmi les sorciers qui prennent son nom, et prétendent être en rapport avec lui.

Les sorciers se distinguent par leur costume bizarre, qui n'est qu'un fatras de peaux de singes, de chats sauvages, d'amulettes et de calebasses. Ils ont horreur de l'étoffe et des objets européens. Plusieurs, soit affectation, soit réalité, gardent toute leur vie une voix d'enfant des plus fluettes.

Les Baganda les craignent; ils achètent leurs conseils, remèdes et amulettes, ou s'efforcent de gagner leurs bonnes grâces par des cadeaux.

La croyance aux sortiléges est générale. Les maladies et la mort sont presque toujours imputées à quelque maléfice. Celui qui est accusé d'en être l'auteur est obligé d'établir son innocence, et, quand les épreuves auxquelles on le soumet, prouvent contre lui, de payer une forte amende, si même il n'est pas condamné à mort.

Durant notre séjour dans le Bouganda, la mère adoptive du roi, femme déjà avancée en âge, étant morte, on s'empressa de consulter les sorciers, pour savoir qui avait mis fin à ses jours. Ils désignèrent un grand du royaume, que la défunte avait fait déchoir d'un rang plus élevé. La grande preuve qu'on apportait contre lui était qu'il s'était assis sur son tambour en passant devant la demeure de la reine. La preuve paraissait sans réplique, et le malheureux allait être livré aux bourreaux, quand le P. Lourdel, présent au jugement, conjura le roi de faire grâce au prétendu coupable. Il le prit par son faible :

« Tu es un grand roi, lui dit-il. Le propre des grands rois est de savoir pardonner. »

Le roi pardonna en effet, à la grande surprise et au grand mécontentement des accusateurs.

La divination est à l'ordre du jour. C'est près du devin qu'on va chercher la solution de toutes les difficultés, le remède aux maladies, les nouvelles des personnes absentes.

Les idées des Baganda sur la vie future sont très vagues. Ils croient cependant que tout ne meurt

pas avec le corps, mais qu'il s'en dégage le *mzimou* ou esprit, qui n'est ni heureux ni malheureux ; il peut entrer dans les corps des vivants, les tourmenter, les rendre malades, et même les tuer.

Un jour, un homme du peuple se présente à la cour, et, sans même saluer le roi, lui dit d'une voix caverneuse : « Je suis ton père Souna : » Mtésa le fait approcher et lui demande ce que désire le royal défunt. Hélas ! peut-être voulait-il que quelques victimes humaines vinssent rougir de leur sang, la terre qui couvre ses restes. Ces sortes de sacrifices ne sont malheureusement pas inconnus dans le pays ; aussi Mtésa, sachant que les missionnaires condamnaient de pareilles barbaries, avait soin de les cacher au public. Sur la tombe de Souna s'élève une hutte, qui doit être reconstruite tous les quatre ou cinq ans ; elle est inaugurée par un grand sacrifice. Dans celui qui se fit durant notre séjour, on immola trente-trois hommes, trente-trois bœufs, trente-trois moutons, trente-trois chèvres, trente-trois poules, etc. Les victimes furent égorgées dans la cour qui donne accès au monument funèbre. Nous n'apprîmes cet horrible sacrifice que par les catéchumènes, dépendant du chef chargé de l'exécution.

Nous n'avons cessé de faire tous nos efforts pour dissiper les ténèbres dans lesquelles ce pauvre peuple est enseveli, et ces efforts, fécondés par la grâce, n'ont pas été inutiles. Peu de temps

après notre arrivée dans le pays, quand nous commencions à peine à én bégayer la langue, plusieurs jeunes gens vinrent nous prier de les instruire. Le premier qui se présenta nous dit que, depuis longtemps, il entendait dans le cœur une voix qui l'invitait à chercher la vérité.

« Je me suis adressé, ajouta-t-il, aux Arabes venus de la côte. Ils m'ont parlé de Dieu et des ablutions qu'il faut faire pour se purifier de ses fautes. Mais je n'ai pu trouver la paix, et il me semble que mes péchés sont restés dans mon cœur. C'est pourquoi je vous prie de m'instruire. »

Cette ouverture, faite avec tant de simplicité, nous étonna. Nous encourageâmes cette âme privilégiée et commençâmes à l'instruire. Quelques jours après, il nous amenait son frère, avide comme lui de la vérité. Vinrent ensuite leurs amis, et notre petit troupeau s'augmenta peu à peu.

Ce qui frappe chez le Baganda, c'est le vif désir de s'instruire, qui anime le plus grand nombre des jeunes gens, non moins que leur générosité dans la pratique des préceptes évangéliques. Dieu seul connaît tous les efforts héroïques qu'ils ont faits, et les victoires qu'ils ont remportées sur eux-mêmes.

Je ne puis m'empêcher de citer un jeune homme de seize ans, qui, pour échapper aux sollicitations d'une personne qui avait autorité sur lui, vint nous

prier de lui donner un remède, qui le fît paraître galeux ou lépreux; et cet autre, pour qui son père avait obtenu une charge importante et qui la refusa constamment, au risque de paraître insensé, parce que, disait-il, il trouverait dans les richesses tant d'occasions de péché, qu'il craignait de ne pouvoir y résister.

Malgré ces excellentes dispositions, nous avons cru devoir maintenir la règle habituelle en les éprouvant longuement. Ne comprenant pas les motifs de notre conduite, ils venaient en pleurant nous conjurer de les admettre dans la société des enfants de Dieu. L'un d'eux, ayant été subitement saisi de violentes douleurs d'entrailles, se traîna jusqu'à notre maison, disant qu'il ne la quitterait que baptisé ou guéri. Nous dûmes le loger dans une case près de notre maison. Se sentant plus mal, il venait, au milieu de la nuit, frapper à la porte de ma chambre, me conjurait d'avoir pitié de lui et de ne pas le laisser mourir sans le baptême. Voyant que sa maladie était plus douloureuse que grave, je le rassurais ; mais il ne voulait pas se retirer et il passait la nuit sur une peau de bœuf auprès de mon lit.

Vous savez comment les méfiances de Mtésa nous ont obligés à nous éloigner de nos néophytes. Fidèles aux recommandations que nous leur fîmes avant notre départ, ils ont persévéré dans leurs saintes dispositions, et se faisant à leur tour apôtres de leurs frères encore païens, ils en ont converti

beaucoup ; de sorte que le nombre des adorateurs du vrai Dieu s'est accru davantage. Ils se réunissent le dimanche pour prier et réciter le catéchisme. Dernièrement l'un d'entre eux, rendant visite au P. Hauttecœur, lui apprit qu'une épidémie ravageait depuis plusieurs mois le Bouganda, et décimait la population. Quatre-vingts de nos catéchumènes avaient été atteints par le fléau. Leurs amis ont déployé tant de zèle, qu'un seul est mort sans avoir reçu le baptême. Cet empressement à secourir leurs frères malades est d'autant plus extraordinaire que les Baganda ont une peur terrible des maladies épidémiques, et surtout du *kaoumpoulé* ou choléra. Sévit-il dans un endroit, tout le monde s'enfuit, abandonnant les malades, et les cadavres restent sans sépulture. La religion seule a pu faire triompher nos catéchumènes des répugnances de la nature.

Depuis notre départ, une vingtaine d'entre eux, impatients de revoir les missionnaires, ont entrepris le long voyage de Tabora où ils sont arrivés, après avoir couru les plus grands dangers. L'un même, Louis, a été tué dans une forêt par les Rouga-Rouga (brigands). Craignant que leur départ ne fît dans leur pays une fâcheuse impression, et ne nous en rendît l'accès plus difficile, nous avons essayé de leur persuader d'y retourner et d'y attendre notre retour. Ils ont déclaré que, pour rien au monde, ils ne s'éloigneraient de ceux qui, seuls, pouvaient leur donner les secours spirituels,

plus précieux à leurs yeux que la patrie et que la vie. L'un d'eux a fini cependant par consentir à porter de nos nouvelles à notre chère chrétienté. Le P. Lourdel l'a donc baptisé, et Léon (c'est le nom qu'il a reçu au baptême) a repris le chemin du Bouganda, chargé de faire connaître à nos néophytes le grand désir que nous avons de retourner au milieu d'eux dès que les circonstances le permettront.

La Providence semble vouloir faciliter ce retour. Un télégramme de Zanzibar nous apprenait dernièrement la mort du roi Mtésa, et l'avénement au trône de son fils *Mouanga*.

Mouanga est un jeune homme d'une vingtaine d'années, qui n'a cessé de nous témoigner le plus grand intérêt. Il a même demandé à être instruit sur la religion ; comme les susceptibilités de son père ne lui permettaient pas de se mêler à nos catéchumènes, il venait, en se glissant à travers les broussailles, recevoir en secret les premières notions du christianisme. Il avait surtout soin d'envoyer ses amis et serviteurs écouter nos leçons pour se les faire répéter. Notre départ l'affligea profondément. Le jour où je m'éloignai de la capitale pour aller m'embarquer, il alla m'attendre sur le sentier qui conduit au lac, pour me faire ses adieux. La plus profonde tristesse était peinte sur son visage : il me répéta que c'était avec douleur qu'il nous voyait obligés de partir. Je lui dis à l'oreille : « Si jamais tu deviens roi du Bouganda,

tu nous appelleras et nous nous hâterons de venir. »
Il répondit en me serrant affectueusement la main.

Le successeur de Mtésa devant être choisi parmi ses nombreux enfants, nous n'osions espérer que le choix tomberait sur le seul qui nous eût témoigné un véritable attachement. Dieu a daigné exaucer les prières de nos néophytes et les nôtres. Puisse-t-il conserver le roi dans ses heureuses dispositions !

Je finis cette lettre en recommandant aux prières de vos généreux associés, l'œuvre importante que le Saint Siége daigne me confier. Je vais reprendre le chemin de mon vicariat, dans un moment où l'islamisme et l'hérésie redoublent leurs efforts. Les populations nègres se livreront au premier qui les instruira. Quel malheur si elles ne sortaient du paganisme que pour tomber dans de nouvelles erreurs !

Nous espérons que l'Œuvre si sainte de la Propagation de la Foi, qui fait partout des prodiges de charité, soutiendra les missions commencées et nous aidera à en former de nouvelles.

APPENDICE

SUR LA MISSION DU NYANZA

MISSION DE L'OUGANDA

I. — *Départ pour l'Ouganda.*

Le successeur du roi Mtésa, ami des Missionnaires. — Sa réponse a leur message. — Découverte d'un complot contre le Roi. — Heureuse traversée du Nyanza. — Agréable rencontre.

Ainsi que Mgr Livinhac l'annonçait à la fin de sa lettre, ses confrères s'étaient disposés, à l'annonce de l'avénement du Mouanga au trône de son père Mtésa, dans l'Ouganda, à saisir l'heureuse occasion qui leur était offerte de revenir dans cette Mission. Une aurore nouvelle, toute d'espérance, se levait, en effet, sur l'Eglise de l'Ouganda. Par une disposition toute particulière de la divine Providence, Mouanga, l'ami dévoué des Missionnaires, qui, du

vivant de son père, allait secrètement les trouver pour se faire enseigner notre sainte Religion, Mouanga, le plus jeune des quarante fils de Mtésa, avait été choisi pour lui succéder.

Après un long et pénible voyage, durant lequel nos fidèles néophytes de l'Ouganda firent preuve du dévouement le plus héroïque et le plus chrétien, le P. Lourdel arrivait enfin à la Mission du Bukumbi, au sud du lac Nyanza.

Aussitôt il se mit en quête des barques nécessaires à la traversée du lac.

Ayant appris qu'un Arabe, Saïd-Ben-Syf, devait faire voile pour l'Ouganda, avec un boutre de dimensions assez vastes, il entre aussitôt en pourparlers avec lui, et en obtient sans peine promesse de passage sur son embarcation.

Mais Saïd-Ben-Syf est loin de partager l'impatience des Missionnaires, il remet le départ de jour en jour, et sa lenteur commence à devenir ennuyeuse, lorsqu'on apprend l'heureuse nouvelle qu'une flottille de vingt barques, envoyée par le nouveau roi lui-même au devant des Missionnaires, est en route sous les ordres d'un homme qui leur est dévoué, et arrivera au premier jour.

Ainsi, la divine Providence prévenait encore une fois les désirs de ses envoyés, et leur ménageait les moyens de rentrer dans leur chère Mission de l'Ouganda, sous les auspices mêmes du souverain, et avec l'assurance la plus formelle de ses excellentes dispositions.

La nouvelle était d'autant plus surprenante, que, quelque temps avant l'arrivée des confrères du Bukuné, le P. Girault, supérieur de la Mission pendant l'absence de Mgr Livinhac, avait écrit au nouveau roi une lettre dans laquelle il lui disait : que, n'ayant avec lui que deux confrères au sud du lac, il ne lui était pas possible, pour le moment, de retourner dans l'Ouganda, malgré le désir qu'ils en avaient tous et la pleine confiance que leur inspiraient ses bonnes dispositions à leur égard.

Au lieu de porter Mouanga à remettre à plus tard la réalisation de son projet et rappeler auprès de lui les missionnaires, cette lettre avait produit un effet tout contraire. En leur envoyant des barques pour les ramener tout de suite, le jeune monarque avait voulu les mettre dans une sorte d'impossibilité de refuser les avances qui leur étaient faites, et leur prouver que son désir de les avoir auprès de lui ne souffrait pas de retard et passait par dessus toutes les difficultés.

On se hâte de mettre la dernière main aux préparatifs du voyage, afin de pouvoir s'embarquer dès que les pirogues des Waganda auront fait leur apparition. La nouvelle de leur prochaine venue avait été annoncée le 3 juin; ce ne fut toutefois que vingt longs jours après, le 23 juin, qu'elles se montrèrent dans la crique.

Sématimba, chef de la flotte, et tous les Waganda qui l'escortent, s'empressent de se rendre à la maison de la mission pour transmettre aux

Missionnaires les désirs de leur souverain et les prier, de sa part, d'y répondre sur-le-champ.

« Parmi les hommes qui accompagnent Sématimba, écrit le P. Girault, sont deux de nos plus anciens catéchumènes : nous causons longuement avec eux, et les nouvelles qu'ils nous transmettent sont bien consolantes pour nous. C'est avec une douce joie que nous apprenons que, pendant notre longue absence, beaucoup de Wagandas ont embrassé notre sainte religion : cent soixante-dix-sept sont morts depuis notre départ, après avoir reçu le baptême des mains de leurs amis, nos anciens catéchumènes.

« A peine le roi a-t-il eu connaissance de ma lettre, qu'il a donné l'ordre, malgré son contenu, de réunir des barques pour traverser le lac Nyanza et venir nous prendre. Il a donné des bohami (seigneuries) à plusieurs de nos néophytes, bien connus comme tels, et deux d'entre eux sont ses confidents. Pour mieux nous décider à répondre à son invitation, il avait d'abord nommé commandant de la flottille qui devait venir nous prendre, Fuké, un de nos plus dévoués et plus fervents néophytes ; mais Sématimba ayant fait valoir qu'il était déjà venu ici et qu'il connaissait mieux la route, et le roi le sachant d'ailleurs notre ami, fut nommé à la place de Fuké.

« Mouanga aurait dit qu'il n'attendait que notre retour pour se prononcer en matière religieuse. Il s'en est fallu de bien peu qu'il ne fût détrôné par

les principaux chefs du pays. Ceux-ci, sachant qu'il aimait les missionnaires et craignant qu'il n'en vînt à leur imposer la monogamie, auraient voulu mettre à sa place un de ses frères. Mouanga, instruit du complot, les fit tous venir à une séance de la cour, et, après leur avoir fait connaître qu'il était au courant de leurs machinations, il leur pardonna leur trahison. D'après les usages du pays ils auraient dû mourir tous. Un seul fut mis en prison ; quelques autres chassés de leur gouvernement, mais les autres furent tous maintenus dans leurs charges.

« Cette manière de gouverner, si peu usitée dans ces pays barbares, a terrifié tous les grands ; depuis ce moment tous tremblent devant le nouveau roi et se demandent ce que l'avenir leur réserve.

« En un mot, d'après nos deux catéchumènes, tout paraît préparé à merveille pour notre retour dans l'Ouganda.

« Mais ces bonnes nouvelles sont-elles bien exactes ? Nos pauvres catéchumènes, qui désirent si ardemment notre retour parmi eux, exagèrent peut-être un peu, afin de mieux nous déterminer. Quand ils ont quitté l'Ouganda, ils ne savaient pas que les confrères du Bukuné étaient ici, et pensaient que nous refuserions de les suivre. Aussi un grand nombre auraient voulu quitter l'Ouganda pour venir auprès de nous, mais on les en a empêchés.

« L'avenir seul pourra nous renseigner pleinement. Quoi qu'il en soit, il faudrait être bien aveugle pour ne pas reconnaître le doigt de Dieu dans tous les événements qui se sont passés depuis quelques mois, et pour ne pas bénir la divine Providence qui sait si bien disposer toutes choses. Comment d'ailleurs ne pas céder à des instances du genre de celle-ci ? Un néophyte, *très haut placé*, qui n'a pu voir exaucer son désir d'accompagner la flotte, écrit au P. Lourdel une lettre pour le prier, au nom de la sainte Vierge, de revenir au plus tôt dans l'Ouganda, et, pour appuyer sa demande, lui envoie un chapelet qu'il a lui-même très artistement fabriqué.

« Les Wagandas, ayant mis très longtemps à faire le voyage et n'ayant presque plus de vivres, désirent s'en retourner le plus tôt possible. Sématimba fait donc le partage des bagages, et les matelots les emportent dans leurs barques afin de partir le 25 de très bonne henre.

« Non moins désireux que les Wagandas de pärtir au plus vite, les confrères disent leurs messes de grand matin. Après avoir déjeuné et fait leurs adieux au P. Blanc, ils partent pour le port de Kitougo où je les accompagne. Au bout d'une heure tout est embarqué : les PP. Lourdel et Giraud et le Frère Amans me font leurs adieux et montent chacun dans la barque que le roi leur a assignée. Les pirogues sont alors poussées à l'eau et bientôt voguent au large. Tandis que nos chers

confrères s'éloignent sur leurs frêles embarcations je retourne à la mission, priant Notre-Seigneur de bénir leur voyage et de leur préparer les voies dans ce cher Ouganda où il y a tant de cœurs disposés à se laisser conduire dans les sentiers de la vertu et de la vérité. »

Le voyage a été en effet béni de Dieu. La flotte qui avait mis si longtemps pour traverser le Nyanza et arriver au Bukumbi, ne met que quinze jours pour retourner dans l'Ouganda.

« Pendant tout le voyage, écrit le P. Giraud, Toli, Neudeinda et leurs petits esclaves qu'ils ont eux-mêmes instruits, nous donnent tous les témoignages du plus sincère dévouement. Sématimba, chef de la flotte, nous accable aussi de soins et de prévenances, et tous les autres chefs, voyant le représentant du roi si bien disposé pour nous, rivalisent à qui se montrera le plus aimable.

« A Dumo nous avons fait une agréable rencontre : Fuké s'y trouvait à la tête de douze cents hommes, avec mission de percevoir le tribut que Kikajou doit payer au souverain de l'Ouganda et de demander réparation d'une injure à Kingo, mtémi du Muanza.

« A notre vue, Fuké ne sait comment témoigner sa joie ; il nous prend les mains et nous regarde sans pouvoir proférer une parole. Pour lui faire plaisir, nous passons un jour et demi à Dumo. Comme sa mission lui paraît lourde maintenant ; il serait si heureux de revenir avec nous ! Son prin-

cipal lieutenant ne se montre pas moins joyeux de notre retour. A peine est-il près de nous qu'il tombe à genoux, bat des mains en accompagnant ce geste d'un grand éclat de rire, et ne pense à nous demander de nos nouvelles qu'après cette première explosion de joie. »

II. — *Arrivée dans l'Ouganda.*

MESSAGERS DU ROI. — LE GRAND DRAPEAU DE L'OUGANDA. — ENTRÉE DANS LA CAPITALE. — SOUHAITS DE BIENVENUE. — CHOIX D'UNE MAISON. — AUDIENCE ROYALE ; EXCELLENTE RÉCEPTION. — LIBERTÉ D'ENSEIGNER LA RELIGION. — AFFLUENCE ET JOIE DES CATÉCHUMÈNES. — NOUVEAUX PROSÉLYTES. — L'HEURE DE LA GRACE. — DEMANDE DE SECOURS. — OPPOSITIONS DE QUELQUES GRANDS.

« Le lendemain de notre arrivé à Mtévé où a lieu le débarquement de nos personnes et de nos bagages, Sématimba se rend à la capitale pour rendre compte de sa mission et annoncer au roi notre retour. Mouanga nous fait immédiatement saluer, à deux reprises différentes, et nous envoie en cadeau deux magnifiques chèvres et un mouton.

« Les gens de la contrée, redoutant la venue au milieu d'eux des hommes de la capitale, nous proposent de transporter eux-mêmes nos bagages jusqu'à moitié chemin. Nous partons avec ces por-

teurs volontaires ; mais à peine avons-nous voyagé une heure, que nous voyons apparaître tout à coup le grand drapeau du roi que suit une multitude considérable de peuple. Derrière le drapeau, et sous un dais qui le garantit des rayons du soleil, marche un de nos chrétiens, favori du roi. Nous nous souhaitons mutuellement la bienvenue au milieu des bruyantes détonations de la poudre, des nombreux coups de fusil, et nous allons camper avec cette escorte d'honneur dans le village le plus rapproché. Une partie de la nuit se passe en entretiens avec le chef de l'escorte qui nous donne les meilleures nouvelles et nous promet la bienveillance du successeur de Mtésa.

« Le lendemain, après une marche longue et pénible, nous arrivons à la capitale. Beaucoup de gens et de pages, anciens catéchumènes, viennent en toute hâte nous souhaiter la bienvenue. Ceux de nos chrétiens qui sont à la cour, voudraient nous avoir aussi près que possible, et ils nous choisissent immédiatement une propriété située dans un lieu où les gens du palais peuvent seuls pénétrer. L'un d'eux déclare même qu'on nous donnera une maison dans l'enceinte réservée que les seigneurs eux-mêmes ne peuvent franchir.

« Comme nous tenons, avant tout, à être à la portée de tous, grands et petits, nous choisissons une propriété assez vaste, que longe d'un côté la grande route, accessible à tout le monde, et de l'autre la route du palais, et nous manifestons à

celui qui vient nous saluer encore de la part du roi le désir qu'elle nous soit concédée.

« Mais il faut nous rendre sur-le-champ à l'audience royale, car le roi nous fait appeler. Nous sommes introduits immédiatement dans la salle de réception où nous trouvons Mouanga étendu sur son lit de parade, coutume imitée de son père Mtésa, qu'il affecte de copier le plus possible. L'accueil qu'il nous fait est des plus aimables et des plus gracieux ; il paraît réellement heureux de notre arrivée. Le modeste cadeau que nous lui offrons est bien accueilli, malgré son peu de valeur, et en retour le roi nous concède la propriété que nous avons choisie, nous promettant de nous y faire construire immédiatement une maison selon les plans donnés par nous, et de faire entourer d'une haie la bananerie qu'il nous accorde, et qui est au moins trois fois plus grande que celle que nous avait donnée Mtésa. L'entrevue a duré une demi-heure environ, sans autres témoins que le trésorier de Sa Majesté. »

« Mouanga, écrit de son côté le P. Lourdel, nous a fait le meilleur accueil, et jusqu'à présent tout nous montre que son amitié pour nous est sincère. Non seulement plusieurs de ceux qui ont sa confiance sont néophytes ou catéchumènes, mais le roi lui-même a déjà été instruit par eux des vérités de notre sainte religion. Il a rejeté la superstition et les sorciers qui l'entretiennent, refusant, contrairement à ce qu'ont toujours fait ses prédécesseurs,

de leur faire les cadeaux d'usage. On lui a proposé d'embrasser l'islamisme, mais la proposition a été si mal accueillie, que son auteur n'est pas près de la renouveler. Liberté pleine et entière nous est donnée d'enseigner la religion catholique à tout le monde, et désormais nos catéchumènes n'auront plus besoin de se cacher, comme autrefois, pour venir auprès de nous.

« La promesse que Mouanga nous avait faite, dès notre première entrevue, de nous faire bâtir une maison, n'a pas tardé à être mise en exécution. Trois grands du royaume, un chef de dix bataillons de soldats, le chef des portiers et celui des bourreaux, sont chargés avec leurs hommes de la besogne qui ne demandera pas plus de deux mois. La construction aura 30 mètres de long sur 12 de large ; nous espérons bien que Mgr Livinhac viendra y fixer sa résidence habituelle.

« La petite maison kiganda que nous habitons provisoirement est trop étroite pour recevoir les nombreux catéchumènes qui viennent en foule nous visiter. D'après les renseignements que j'ai pu recueillir jusqu'à ce jour, ils sont certainement plus de huit cents, bien qu'il en soit mort un grand nombre depuis notre départ. Le Bon Dieu a permis que les anciens catéchumènes persévèrent dans la foi, malgré les efforts de l'hérésie pour se les attirer, et qu'ils fassent eux-mêmes de nombreux prosélytes pendant notre absence, pour nous faire mieux comprendre que c'est son œuvre à Lui

et nous mettre dans l'impossibilité de nous glorifier de ces succès. Bon nombre de femmes même ont été instruites par leurs époux ou leurs frèers, et il y a maintenant des villages dont le chef est chrétien, et qui comptent jusqu'à cent adorateurs du vrai Dieu, de sorte que nous ne pouvons encore connaître exactement le nombre des fidèles de la petite Eglise de l'Ouganda.

« Il n'est pas rare de voir arriver un ancien catéchumène suivi d'un certain nombre de prosélytes qu'il a gagnés à Jésus-Christ, et qui jamais n'avaient vu le missionnaire. « Voici ceux que j'ai in-« struits, » me dit-il en me les présentant. « J'en « amènerai encore d'autres à ma prochaine visite. » Et pour me montrer leurs progrès dans l'étude de notre sainte religion, il leur fait réciter, séance tenante, les prières et le catéchisme.

« Impossible de décrire la joie et le bonheur de ces pauvres gens à la nouvelle de notre arrivée. Les mots leur manquaient pour nous exprimer leur contentement et leur reconnaissance. « Voilà mille « cinquante et un jours que vous êtes partis, me di-« sait l'un d'eux. Ah! comme le temps nous parais-« sait long! Nous commencions à désespérer de « vous revoir, mais nous intruisions quand même « nos frères, nous disant pour nous consoler : Si « nos pères reviennent après notre mort, ils re-« trouveront au moins la divine doctrine vivante « dans bien des cœurs. »

« L'heure de la grâce semble vraiment avoir sonné pour ce cher peuple de l'Ouganda.

« Actuellement nous ne savons où donner de la tête, tant est grand le nombre de ceux qui nous assiègent du matin au soir. En attendant qu'un peu d'ordre ait été mis dans les diverses catégories de catéchumènes, et qu'il connaisse un peu la langue, le P. Giraud s'occupe principalement des malades, toujours fort nombreux ici, où la peste et la petite vérole sont en permanence. Je reste donc seul chargé des catéchumènes. Il sera nécessaire, à cause de leur grand nombre et de leur éloignement, d'aller les instruire dans les principaux villages. Nous ne pourrons pas, en effet, les recevoir tous dans notre maison, ni imposer surtout à de pauvres femmes l'obligation de faire jusqu'à sept ou huit lieues pour venir aux instructions. Mais avant de commencer ces courses apostoliques, il faut attendre que nous soyons plus nombreux. Nous vous supplions donc de nous envoyer le plus tôt possible de nouveaux confrères.

« Quelques grands personnages nous sont hostiles, sinon ouvertement, au moins en secret. Ils craignent que la polygamie ne soit un jour prohibée à cause des blancs, et ils sont loin de partager à l'égard des Européens les bonnes dispositions du roi et de tout le reste du peuple. Ils auraient voulu que l'enseignement de la religion demeurât interdit dans le royaume, mais ils n'ont pu réussir dans leur dessein, et tant que durera l'état actuel des

choses, leur opposition ne pourra guère entraver notre œuvre.

« Nous remercions le Divin Maître qui a daigné nous préparer si bien les voies, et nous comptons sur les prières de nos confrères et de toutes les âmes pieuses qui s'intéressent à nos Missions, pour hâter l'établissement du règne de Dieu dans l'Ouganda. »

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Deuxième Partie

LE TANGANYKA

Par Mgr CHARBONNIER, de la Société des Missionnaires d'Alger, provicaire apostolique du Tanganyka.

I

A OUJIJI. — ASPECT D'OUJIJI. — OUJIJI ET LA MISSION. L'ŒUVRE DES PAUVRES ABANDONNÉS.

Le Père Coulbois, dans une lettre au directeur des novices de Maison-Carrée, résume comme il suit ses impressions et celles des confrères de la quatrième caravane à leur arrivée dans la capitale du Tanganyka :

« Oujiji, d'où je vous écris, est regardé comme une cité de grand nom ; or, croyez-le bien, ce n'est pas même une petite ville. Figurez-vous, en effet,

éparses au milieu des bananiers, palmiers, citronniers, etc., des cases en forme de ruche, sans ordre et j'ajoute sans rue : les habitations étant simplement reliées entre elles par d'étroits et tortueux sentiers. En cette saison, qui est celle des pluies et comprend ordinairement les mois de février, mars, avril et une partie de mai, ces sentiers disparaissent même sous les hautes herbes.

« Il faut, pour s'y mouvoir, fendre des flots de verdure, action peu agréable et tout juste rassurante, car on ne peut savoir ce que cette verdure recèle. Çà et là apparaît un *tembé* arabe, grosse construction en briques séchées au soleil ; devant le tembé s'élève une sorte de véranda, le tout couvert par un toit en herbe de vingt centimètres d'épaisseur.

« Ces tembés forment la résidence des Arabes venus ici pour leur commerce. Bien qu'ils soient peu nombreux, une dizaine en tout, ils ont ici une réelle et puissante influence, surtout au nord du lac et jusqu'au Manyéma.

« Vu de près, Oujiji n'est donc pas merveilleux ; mais, de loin, l'aspect en est tout autre. Il se montre assis au fond d'un léger pli de terrain orné de gracieux festons, presque enseveli dans le feuillage et à l'ombre des palmiers. Tout auprès, s'étend le lac bordé sur la rive occidentale d'un puissant rempart de superbes montagnes. En arrivant ici pour la première fois, un sentiment d'admiration pour ce bel horizon remplit toutes nos âmes.

« Voilà ce que l'on voit dans ce pays, objet des rêves de plus d'un de nos novices ; ce que l'on ne voit pas, mais que l'on sent bien, c'est la fièvre. Elle nous a déjà fait maintes visites ; bien que les confrères en résidence à Oujiji trouvent qu'elle nous épargne, à notre avis elle est assez assidue. Naguère, elle m'a tenu huit jours au lit, sans m'avoir donné même une heure de répit.

« Après tout, elle a son utilité : nous venant de la main de Dieu, elle nous montre que, même physiquement, nous ne sommes pas grand'chose. Puis, dans la solitude qu'elle procure, on a le loisir de songer à Notre-Seigneur, prisonnier, là tout près, dans son pauvre petit tabernacle, aussi immobile que son missionnaire fiévreux. Je me souviens de ces huit bons jours ; pourtant je n'en désire pas une seconde édition ; si elle se présente, je me contenterai de lui donner mon approbation. Après qu'on a payé à la fièvre deux ans de tribut plus ou moins onéreux, elle finit par s'éloigner et vous laisser tranquille. C'est ainsi, me dit-on, que les confrères des deux premières caravanes n'en souffrent plus depuis longtemps. Il est donc à espérer que tous les missionnaires qui, arrivés sains et saufs au Tanganyka, résisteront aux deux premières années d'acclimatation, pourront envisager avec confiance la perspective d'une assez longue vie de travaux apostoliques dans cette grande et chère mission. »

Nonobstant son peu de salubrité, Oujiji est resté

jusqu'à ce jour le centre où tout vient aboutir et d'où l'on peut rayonner autour du Tanganyka.

« C'est, dit le P. Guillet, le meilleur point de tout le lac pour le rachat des enfants esclaves, parce que c'est là que passent toutes les caravanes. En y résidant, on peut profiter d'excellentes occasions pour acheter à bon marché étoffes, perles, sel, etc., tout ce qui sert comme articles d'échange. De là, on peut favoriser la rapidité relative des correspondances avec le P. Procureur de Zanzibar et les Supérieurs majeurs, entretenir les rapports qu'il faut avoir avec les Arabes, signer les traités et se tenir au courant de tout ce que font les ministres anglicans et les explorateurs au Tanganyka. En résumé, Oujiji paraît offrir toutes les conditions voulues pour une procure intermédiaire avec celles de la côte et d'Alger.

« De plus, ajoute le P. Guillet, toutes les caravanes passant à Oujiji, il y aurait une belle œuvre de charité à y établir en faveur des pauvres porteurs qui meurent, par centaines, de maladies, de faim, de misère, car personne ne songe à eux. Quand ils sont morts, leurs camarades les jettent dans les herbes où ils deviennent la pâture des hyènes et des oiseaux de proie. Il suffit de se promener aux environs pour juger, par les ossements que l'on trouve partout, du nombre de ces infortunés.

« Mon désir aurait été de faire construire plusieurs cases autour de notre maison. Là, nous

les aurions recueillis, soignés, nourris et instruits des premières vérités de notre sainte religion. Ceux que nous n'aurions pu guérir, nous les aurions baptisés à la mort et enterrés chrétiennement. Les autres auraient, du moins, eu l'occasion de connaître la charité des missionnaires et, en nous quittant, en auraient emporté le souvenir jusque dans leur tribu.

« En construisant un hôpital indigène, nous ferions, je crois, beaucoup de bien. Pour Oujiji même où, à cause de la corruption de la population, on ne peut tenir un orphelinat, ni annoncer facilement l'Evangile, cet hôpital serait une excellente prédication de charité ; mais, pour le moment, nous n'avons pas les moyens nécessaires pour entreprendre une telle fondation.

« Ah ! qu'il est pénible au cœur du missionnaire de ne pouvoir soulager tant de misères, sauver tant d'âmes, faute d'ouvriers apostoliques et de ressources... *Mitte, mitte, Domine, operarios!* »

II

LE LAC TANGANYKA. — SON ÉTENDUE. — PIROGUE INDIGÈNE. — SUR LE LAC, DU MASSANZÉ A OUJIJI. — CANOTIERS NÈGRES. — LEURS CHANTS. — LEUR ENTRAIN A LA RAME. — LES CROCODILES.

Il ne sera pas inutile de donner un aperçu du lac qui fait part de son nom à notre vicariat apostolique et dont nous aurons si souvent à parler. Le Tanganyka, découvert en 1858 par Burton et Speke, est situé entre le 27° et le 29° longitude Est, et le 2° 18' et 8° 47' de latitude sud, soit une longueur de 609 kilomètres, sur une largeur de 18 à 83 kilomètres. D'après la constatation faite par M. Stanley, le 15 juillet 1876, il a un déversoir dans le Congo par la rivière Loukouga et de là dans l'Océan Atlantique. La côte du Tanganyka a un développement d'environ mille quatre cents kilomètres.

Pour avoir une idée de la navigation des Noirs sur le Tanganyka, ainsi que des mœurs de ces marins aussi primitifs que leurs frêles embarcations,

écoutons le Père Moinet dans son récit du voyage qu'il fit avec le P. Dromaux sur le lac du Massanzé à Oujiji :

« Lorsqu'on n'a pas vu le lac Tanganyka, on peut difficilement se faire une idée de sa navigation. On ne doit pas oublier que nous sommes en pays sauvage et qu'il faut se servir de moyens tout à fait sauvages pour naviguer. J'ai été tellement surpris de la nouveauté du fait, que je ne puis m'empêcher de décrire, quoique d'une façon bien imparfaite et qui restera au dessous de la réalité, les agréments et les désavantages d'un voyage sur le lac.

« Nous avons pour barque un arbre creusé, long de onze mètres et large de un mètre vingt centimètres. Ce bateau est orné d'un mât garni de sa voile qui devra servir lorsque le vent voudra bien souffler. Outre la charge de nos objets d'échange pour Oujiji, le bateau est monté par treize nègres rameurs et deux Pères. Au signal donné, cri caractéristique : *Helée ! Hélée !* les rames s'agitent, le bateau sort du rivage. Aussitôt commence un chant, véritablement magnifique tant pour l'air que pour les paroles. Il faut bien se rappeler que jamais un nègre ne fera aucun travail sans chanter. Celui qui vient de commencer est un chant à la divinité, chant qui pourrait être chaque matin dans la bouche d'un chrétien, au début de ses actions.

« En voici les paroles :

Kwanza m'ombé Mounza Kwanza
Voute Kassia Kasema
Kwanza m'ombé Mounza.

« Il faut prier Dieu d'abord,
« Ensuite nous ramerons avec force ;
« Prions donc Dieu d'abord ! »

« C'est une espèce de refrain que tout le monde répète avec des accords propres au pays ; puis les couplets continueront tant que l'improvisateur, d'une fécondité surprenante, aura conservé la voix et la respiration ; car les mots ne lui manqueront pas. Il invoquera Dieu, il invoquera la mer, il la priera de porter ses enfants, il demandera au vent de venir décharger ses enfants du travail de la rame, il demandera que le bateau les conduise au terme après un heureux voyage. Il priera pour le Bwana Mkouba, le grand maître du bateau, afin que la mer lui soit favorable, qu'elle le berce doucement et n'engloutisse pas ses biens, puis vient enfin la prière qui les fait tous sourire. « Si nous « arrivons ainsi, le Bwana Mkouba nous donnera « à manger la chair d'une chèvre ! »

« Nous nous éloignons du rivage ; le chant a duré plus d'une heure, la brise souffle, on lève la voile ; les rameurs respirent, et, bercés par la vague grossissante, nous voguons au gré du vent. La force du vent viendra-t-elle à cesser, il faudra reprendre les rames, et ainsi de suite. Une fureur de courage prendra-t-elle les rameurs, ce sera une

véritable mécanique qui jouera des rames sous un soleil de plomb, répercuté par l'eau. Sans abri, nos nègres, le corps presque nu, soufflent, suent, chantent, se détendent les nerfs, font des contorsions avec les bras, avec la tête, et malgré cela, ne cessent pas la cadence de leurs chants et de leurs mouvements. Cependant tout a une fin, la fureur comme le reste. *Hélée ! Hélée !* c'est le signal du travail à la rame, comme c'est aussi le signal du repos. Il n'est pas facile, dans une semblable embarcation, de coucher en pleine mer et de s'exposer à la fureur des vagues du lac. Il faut donc s'approcher du rivage et, comme les endroits protégés et pouvant servir de port, sont peu nombreux, il faut presque tous les jours décharger sa barque et la retirer sur le rivage. Aussitôt à terre, on songe à la préparation du repas.

« C'est bien vite fait ; un peu de farine de moutama, délayée dans de l'eau, servira de pain, un morceau de viande embrochée dans une petite tige de bois au dessus du feu, quelques patates sous les cendres, voilà le menu du souper des missionnaires.

« En se tournant vers le lac, on aperçoit bientôt comme de longues poutres qui se balancent lentement à la surface de l'eau. Ce sont de longs crocodiles dont plusieurs mesurent cinq et six mètres. Un immense rocher semble parfois sortir de l'eau et disparaît pour revenir ensuite. C'est un hippopotame qui vient respirer et se retire avec un

grognement sourd qu'on entend d'assez loin. Les sauvages de la côte viennent à leur tour saluer les Blancs, et, la plupart du temps, le chef apporte une chèvre et, des fruits, demandant à faire *rafihi* (amitié avec les Blancs). Ce n'est plus notre tour d'admirer ; car il n'y a rien de bien curieux dans la personne dénudée d'un sauvage, c'est nous qui sommes un spectacle aux indigènes : « Vois comme « ils sont blancs ! Comme ils ont le nez fait ! « Vois ces barbes ! Et de l'étoffe, en ont-ils pour « se couvrir ! On ne leur voit que la figure « et les mains ! » Tout cela est entremêlé de rires ineffables, signe certain d'une curiosité satisfaite

« Cependant il faut prendre du repos ; la nature grandiose qui nous entoure, avec ses merveilles, sur les bords du lac, nous inspire une prière particulière en l'honneur de Dieu qui a tout fait. Après cette action de grâces du plus intime de notre cœur, nous disposons tout pour partir de grand matin. Remettre notre bateau à la mer, le charger est l'affaire d'un instant ; après quoi, nous recommençons la même histoire que la veille. Le 29, après une marche des plus rapides, nous arrivons heureusement au but de notre voyage. »

Frère Gérard. P. Wincke. P. Landeau. R. P. Coulbois. P. Giraud. Frère Martin.

III

AU MASSANZÉ

I. — *La Prédication.*

Le roi Loukandamiza et sa suite au sermon. — Le répétiteur nègre. — Les dames négresses aux écoutes. — Leur admission aux instructions. — Clôture d'un nouveau genre. — La fête de Paques. — Pénurie d'ornements.

Le Massanzé, par sa position sur la côte occidentale du Tanganyka, isole les Noirs du contact malsain des Wangouanas, porteurs et askaris venus de la côte par caravanes et, par là même, offre un champ plus apte qu'Oujiji, à recevoir et à faire fructifier la semence de la divine parole.

Les missionnaires le comprirent peu de temps après leur arrivée au Tanganyka ; aussi accédèrent-ils avec joie à l'invitation qui leur fut faite par

Kaponora, roi du pays, de s'établir sur son territoire. Le 25 novembre 1880, le Père Delaunay, accompagné de deux confrères, allait prendre possession de cette nouvelle station et se fixait au village de Moulouéva. Les missionnaires du Massanzé crurent prudent d'employer d'abord leur temps à apprendre la langue des Noirs et à gagner leur estime par l'exercice de la charité dans le soin des malades et leurs relations bienveillantes, avant de commencer à parler en public de notre sainte religion. Comme l'écrivait le Père Guillet, ce fut seulement à la fin du mois d'août 1882, au sortir de leur retraite annuelle de huit jours, que les Pères de cette station commencèrent leurs instructions en règle. Le nombre des auditeurs fut, dès le premier jour, plus grand que les missionnaires n'avaient jamais osé l'espérer. Les détails intéressants de la première prédication de la Bonne Nouvelle au Massanzé ont été publiés dans le journal des *Missions catholiques* du 2 mars 1883 ; nous n'y revenons pas, et nous nous hâtons, comme nous nous le sommes proposé, de mettre nos vénérés bienfaiteurs au courant des faits qui se sont passés au Massanzé depuis cette époque.

Laissons la parole au Père Moinet.

« L'œuvre de la prédication continue et le nombre de nos postulants est loin de diminuer. Au début, nous avions à nos instructions quarante et bientôt quatre-vingts hommes, qui tous se sont montrés assidus à venir nous entendre. Depuis

deux mois nous voyons ce nombre s'accroître fort sensiblement sous l'action puissante de la grâce divine; nous avons eu, en effet, jusqu'à deux cent cinquante hommes réunis ensemble pour l'instruction. Sur un désir de notre part, ils accourent se faire instruire de tous les villages environnants.

« Le matin, au son de la trompe et du tambour, qui nous tiennent encore lieu de cloches, les Noirs qui nous entourent se joignent à nos enfants rachetés, pour s'agenouiller, réciter la prière en commun et offrir ainsi à Dieu, qu'ils commencent à connaître, les prémices de leur journée ou leurs actions de grâces pour les bienfaits reçus.

« Les chefs de famille de notre village, appelés Mtouarés, sont les premiers à prier et à écouter nos instructions. Loukandamiza, le nouveau roi du Massanzé, y assiste lui-même, bien qu'il soit éloigné de notre habitation d'une demi-lieue de chemin. Il se fait accompagner de toute son escorte. Les deux frères de Kaponora, l'ancien roi du Massanzé, dont l'un porte le nom de Kissamba et l'autre de Si-Massa, viennent régulièrement aussi nous écouter et se disent nos hommes dévoués en tout, ne cherchant qu'à nous suivre dans nos enseignements. Nous avons beaucoup d'espoir dans ces exemples partis de si haut et nous voyons qu'ils ont une heureuse influence sur tous les habitants des villages rapprochés de notre tembé. Profitant de ces bonnes dispositions, nous avons

voulu étendre le champ de notre action apostolique jusqu'à une agglomération de villages assis le long d'une rivière appelée Lougomba et éloignée de trois quarts d'heure de la mission.

« Après plusieurs visites infructueuses chez ces Noirs, nous en avons décidé un certain nombre à venir nous écouter ; mais, voyant que, pour beaucoup, la distance était une réelle difficulté, à l'exemple du Bon Pasteur, nous sommes allés à eux ; nous leur avons proposé de construire une grande maison, c'est-à-dire un grand hangar, où nous viendrons une fois chaque semaine pour les instruire. Nous aurions fait une semblable proposition il y a une année, on en aurait ri ! aujourd'hui, ces braves Noirs la prennent tellement au sérieux que, séance tenante, ils se partagent le travail et se mettent à l'œuvre ; les uns apportent le bois, les autres les paquets d'herbe, et en peu de temps nos constructions sont terminées, notre salle de réunion se remplit d'auditeurs. Ici, comme à Moulouéva, nos instructions sont très suivies. Un détail dont nous sommes témoins tous les dimanches, vous en donnera la preuve : Kissamba, petit chef du village, comme je l'ai déjà dit, et frère du roi défunt Kaponora, prend la parole après le Père qui a fait l'instruction et répète de point en point tout ce qui a été dit, pour le faire comprendre à ceux qui ne l'auraient pas saisi.

« L'autre jour, après leur avoir expliqué les actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition,

nous sommes arrivés à leur parler de l'efficacité du désir du baptême et du baptême lui-même. Notre auditoire nègre écouta alors avec une attention nouvelle ce que nous lui disions sur le moyen (le *daoua*, remède) par excellence que nous leur donnerions pour les envoyer au ciel et, bientôt, chacun de s'écrier:

« — Nous voulons recevoir le baptême avant de « mourir ; quand nos enfants seront malades, quand « nos femmes seront sur le point de nous quitter, « nous vous ferons avertir, afin que vous puissiez « leur donner le remède qui leur ouvrira le ciel. »

« Ces paroles étaient prononcées avec une force et une conviction qui mettaient hors de doute la sincérité du désir manifesté par nos catéchumènes. »

Nous lisons d'autre part, dans le journal de la station de Moulouéva, à la date du 8 mars 1883 : « Le nombre de nos catéchumènes augmente ; le local qui nous tient lieu l'église, est insuffisant ; nous prolongeons donc la chambre qui nous sert d'oratoire, ainsi que le pauvre hangar dans lequel nous faisions le catéchisme et la prière en kissouahili. Cet agrandissement est d'autant plus nécessaire que nous avons l'intention d'admettre les femmes aux instructions; le moment nous semble venu pour cela. Elles ne seront pas les moins exactes à y assister, si nous jugeons de leurs dispositions par leur empressement à se grouper derrière le mur qui ferme le hangar de deux côtés et se mettre aux

écoutes des sermons adressés aux hommes. Daigne le Seigneur leur conserver cette pieuse curiosité !

« Nous avons donc fait annoncer à ces négresses que désormais elles seraient admises à nos instructions. A notre grand étonnement, la plupart ont d'abord fait la sourde oreille. Que s'est-il donc passé ? Bientôt nous avons appris qu'elles étaient intimidées par les regards des hommes.

« Cette difficulté a été tranchée par une clôture à hauteur d'appui que nous avons élevée pour partager la salle destinée aux instructions, au moyen de quelques bois supportant des nattes descendant jusqu'à terre. Tous les auditeurs étant assis sur des tapis indigènes étendus sur le sol, cette hauteur de séparation était suffisante pour atteindre le but proposé, sans empêcher le prédicateur, placé seul en avant sur un siége, de se faire entendre jusqu'aux extrémités de la salle. Les négresses ont témoigné leur satisfaction de cet arrangement en promettant de venir désormais très nombreuses. Elles ont tenu parole.

« Le saint jour de Pâques, la salle était comble d'auditeurs, tant du côté des femmes que de celui des hommes. Le Père Moinet fit transporter pour la première fois l'harmonium au milieu de l'assemblée et, avant comme après l'instruction, fit chanter aux enfants des cantiques en langue kissouahili. Elle était grande, en ce moment, la joie de nos sauvages, qui aiment tant la musique. Ce jour-là, notre chapelle était ornée de tout ce que nous

avions de plus beau et de plus précieux ; c'était bien pauvre quand même ; néanmoins, aux yeux de nos auditeurs, qui n'ont jamais rien vu, c'était magnifique !

« Par le zèle que nous mettons à décorer la maison de Dieu, nous voudrions leur donner une idée du soin qu'ils devront mettre à orner leur âme, quand, par le baptême, elle sera devenue le temple du Saint-Esprit ; mais, nous vous prions de solliciter en notre faveur l'assistance des personnes charitables et surtout celle des Œuvres apostoliques. Nous manquons encore d'ostensoir, de chape, d'encensoir, d'ornements et de linge d'autel convenables. Les chasubles que nous avons reçues dernièrement ont été avariées et mises à peu près hors d'usage par les pluies ou les chutes des porteurs dans les rivières qu'ils avaient à traverser. Pour nous les faire parvenir en bon état, il sera nécessaire de les enfermer dans des caisses en fer-blanc ou en zinc soudées. Je dois ajouter que le besoin d'une cloche se fait de plus en plus sentir au milieu de notre nombreuse communauté. »

Les missionnaires du Massanzé, au touchant spectacle de cette chrétienté naissante, se réjouissent dans le secret de leur âme ; mais ils ne se font pas illusion sur les obstacles humainement insurmontables contre lesquels ils ont à lutter pour retirer les peuples qui les entourent de l'abîme de ténèbres dans lequel ils sont plongés.

Les difficultés principales qui se dressent devant

eux, sont la mobilité et la faiblesse du caractère nègre ; le défaut au Massanzé d'une autorité ferme et sage ; le contact avec la civilisation musulmane ; l'esclavage, la superstition et l'action du démon.

La persévérance dans la prière et une inébranlable confiance en Notre-Seigneur Jésus-Christ, leur divin général, qui est toujours avec eux pour les conseiller, les fortifier, les défendre et faire fructifier leurs travaux apostoliques : voilà les armes mises en œuvre par les missionnaires pour vaincre ces obstacles, christianiser leurs nègres bien-aimés, refaire en leurs âmes l'image de Dieu défigurée.

II. — *Industrie et attraction de la charité apostolique.*

Moyen de s'attacher les Nègres. — Le sel de la sagesse. — Vie de sauvage avec les sauvages. — Bataille entre les buveurs de pombé. — Victoire remportée sans combat par les missionnaires sur les partis hostiles. — Toit de la maison des Pères enlevé par un ouragan. — Généreux sentiments des Noirs du Moulouéva en cette épreuve. — Témoignage de leur attachement pour les missionnaires.

Les Noirs, à l'âge même de trente, quarante et soixante ans, sont encore de grands enfants, suivant les caprices de leur nature, peu impressionnables pour ce qui ne frappe pas les sens et par suite, dès l'abord, d'un esprit peu accessible au vrai, au bon et au bien présentés sous une forme abstraite. Il faut les attirer, les fixer par des bienfaits, stimuler leur indifférence pour les biens spirituels qu'ils ne voient pas, par la mise en scène des bons exemples, du culte extérieur, par les faits

historiques attestant la magnifique récompense des hommes vertueux et la terrible punition des hommes livrés au vice et transgresseurs obstinés de la loi de Dieu.

C'est bien dans cet esprit que nos missionnaires travaillent à la conversion de ces peuples qu'ils regardent comme leur grande famille adoptive.

« D'après l'expérience que nous avons acquise chez les Nègres, il est évident, nous écrit l'un de nos confrères du Massanzé, qu'il faut commencer par attirer ces âmes plongées dans la matière par la bienveillance extérieure et même par de petits cadeaux, pour arriver à les captiver, à les cultiver progressivement et à déposer en elles les germes des vertus chrétiennes.

« Permettez-moi de vous citer un fait de ce genre entre bien d'autres. Une dizaine de mois après notre installation au Massanzé, le 17 septembre 1880, vers cinq heures et demie du soir, un grand bruit, je dirai plus vrai, un grand vacarme s'élève tout à coup dans notre village de Moulouéva, à une centaine de pas de notre demeure. Mouenghé, notre homme d'affaires, part au premier signal, armé d'un bâton, pour voir ce qui se passe. Bientôt le calme se rétablit et Mouenghé est de retour, il nous rapporte le fait en ces termes :

« Les Wabembés ont amené aujourd'hui beaucoup de pombé, plusieurs en ont bu plus que leur part : voilà la source de la querelle et du combat. Quelques-uns de ceux qui sont troublés par la

boisson en viennent aux mains, un habitant de Moulouéva reçoit au poignet un coup de couteau qui lui fait une profonde blessure, un autre est assommé d'un coup de bâton ; la lutte et le bruit continuent. Moi Mouenghé, votre ami, je cherche à mettre la paix parce que je sais que vous n'aimez pas à voir la guerre entre vos enfants ; je leur reproche leur mauvaise action, puis je crie à la réunion qui fait silence pour entendre mes paroles :

« — Que faut-il que je dise aux Blancs qui m'ont « envoyé ?

« — Dis-leur, me répondent plusieurs, que tout « est fini et qu'il n'y aura plus rien. »

« Mais ils n'ont pas tenu parole.

« Mouenghé achève à peine de nous donner ces détails, que les cris recommencent plus perçants. En même temps, nous apercevons des femmes et des enfants qui s'enfuient en jetant des cris d'épouvante. Les hommes apparaissent ensuite vociférant les uns contre les autres, ils envahissent la plate-forme qui s'étend devant notre maison. Ils tendent leurs arcs, brandissent leurs lances, tous sont prêts à frapper ; au nombre de deux ou trois cents, ils vont engager le combat. Déjà, comme signe avant-coureur, des pierres, des racines, des pieux volent de toutes parts, tout ce qui tombe sous la main sert de projectile à ceux qui n'ont pas d'autres armes. Devant l'animation croissante, nous croyons devoir nous interposer pour es-

sayer d'arrêter cette rixe qui menaçait de prendre des proportions effrayantes, et cela sur notre terrain.

« Nous partons sans armes, nous ne nous munissons pas même de bâton; le P. Delaunay, le P. Moinet et moi, nous nous plaçons entre les combattants qui se trouvaient assez bien divisés en deux camps. Sous la grêle de pierres qui volaient par-dessus nos têtes pour tomber d'un camp sur l'autre, nous courons désarmer les plus furieux. Animés nous-mêmes par les cris des combattants, nous cherchons à les dominer; nous ne tardons pas à obtenir une trêve entre les deux partis et bientôt tout était fini, le calme était rétabli et assuré. Nous dûmes cependant protéger la retraite des Noirs du village voisin, ils avaient peur! Aussitôt, en effet, qu'ils furent à l'abri des coups de pierres, ils se sauvèrent à toutes jambes dans leurs cabanes; nous défendîmes aux autres de les y poursuivre et nous fûmes obéis. Les femmes pourtant, à leur retour à Moulouéva, après que tout danger fut passé, chargèrent les échos des montagnes de répéter l'expression de leurs injures à ces méchants Wabembés qui leur avaient causé tant de frayeur.

« Notre œuvre de pacification terminée, nous rentrons à la maison. Le P. Moinet soigne les deux blessés du commencement du combat; ils étaient les seuls, car chacun avait eu soin d'éviter les projectiles qui lui étaient destinés. J'avais remarqué

que, dès notre arrivée sur le champ de bataille, on prenait garde de ne pas lancer de pierres du côté où nous dirigions nos pas, pour ne pas nous atteindre. Le lendemain, ils étaient tous honteux de leurs écarts de la veille : aussi ont-ils accepté avec respect les sévères réprimandes que nous leur avons adressées sur leur penchant à se livrer avec excès à la boisson du pombé, dont la grande quantité finit par échauffer, troubler le cerveau et donner lieu à ces funestes disputes. Reconnaissant la justesse de nos observations paternelles, ils nous répondirent : « *Wio Bwana, pombé mbaya!* « c'est vrai, maître, le pombé est mauvais. » Leurs paroles, prononcées avec l'accent du regret, paraissaient sincères; puissent-ils ne pas les oublier et profiter de cette leçon !

« Dans tous les cas, ils semblent nous savoir bon gré de l'intérêt que nous leur témoignons et compatir à nos épreuves, comme nous compatissons à leurs malheurs. Venons-en aux preuves. Le 29 janvier 1882, un tremblement de terre se fait sentir : de même que ceux qui l'ont précédé depuis notre arrivée au Tanganyka (1), il s'avance dans la

(1) Le journal de la station d'Oujiji, en date des 6 et 7 novembre 1880, rapporte ce qui suit :

« A une heure de l'après-midi, raconte le P. Déniaud, j'étais tranquillement assis et j'écrivais quand la maison fut tellement secouée que le mot que j'avais commencé fut terminé par un affreux griffonnage.

« Pendant la nuit, il y eut encore quatre tremblements de terre assez

direction du nord au sud du lac, avec un grondement sourd et des secousses bien sensibles, mais sans accident grave. Le tonnerre faisait entendre sa voix menaçante dans le lointain depuis le lever du jour. Au nord, le ciel était noir comme l'ébène, lorsqu'à huit heures et demie, un vent furieux sort du lac, auquel il a donné l'aspect d'une mer courroucée, et s'élance sur la terre, s'avançant droit vers notre habitation. Il fait son entrée tumultueuse par les ouvertures qui servent de portes et de fenêtres, qu'on n'a pu fermer, puisqu'il n'y a ni portes, ni vitres, ni volets. Entré avec précipitation et pressé de sortir, ne trouvant pas d'issue assez grande, il enlève notre toit en paille, l'emporte au loin et nous laisse à ciel ouvert dans notre demeure, sous un torrent de pluie qui le suit. Nous nous hâtons de couvrir nos objets les plus précieux et attendons patiemment la fin de la tempête. Une demi-heure après, elle s'était éloignée, nous laissant trente-trois millimètres d'eau dans le pluviomètre ; notre maison, le dortoir des enfants, les étables sans toit étaient tout inondés.

forts. La plupart des maisons arabes d'Oujiji furent crevassées. Le beau tembé des Anglais eut le même sort. Dans la crainte qu'il ne s'écroulât sur eux, ils allèrent dresser leurs tentes au milieu de la cour et résolurent d'y passer les nuits jusqu'à ce que les secousses souterraines eussent cessé. Pendant la nuit du 8 au 9 octobre, il y eut également plusieurs tremblements de terre ; ceux qui n'eurent pas le sommeil trop profond en comptèrent jusqu'à quatre ou cinq. Cette fois, la frayeur des habitants fut à son comble. Cependant les Arabes ne s'éloignèrent point, leur fatalisme traditionnel ne leur permettant pas d'agir de la sorte. »

« S'étant aperçus des ravages de l'ouragan sur notre maison, les habitants de Moulouéva accourent en foule et se laissent aller aux plus tristes lamentations sur notre état, au point que nous sommes tentés de les consoler.

« Émus jusqu'aux larmes, ils nous disent :

« — Pères, que faut-il faire pour vous aider à « sortir de ce malheur ? »

« — Allez nous chercher de l'herbe, leur répon- « dons-nous gaiement, et vous verrez que le mal- « heur sera bientôt réparé. »

« Aussitôt, malgré la pluie qui tombe encore, ces braves Noirs se dispersent dans la campagne ; à midi, notre cour était remplie de fagots de paille et, le soir, notre toit tout neuf nous mettait à l'abri de l'eau et du vent. Nos paroissiens rentraient chez eux, heureux et fiers d'avoir pu ainsi nous être utiles !

« Pour nous, nous demeurions satisfaits de leurs excellents sentiments, remerciant la divine Providence du prompt secours qu'elle nous avait envoyé dans cette épreuve et lui demandant d'accorder à nos Noirs la récompense promise à tous ceux qui assistent les messagers de la Bonne Nouvelle. »

Ces faits, rapprochés de l'assiduité de ces deux ou trois cents hommes et presque du même nombre de femmes nègres, ne permettent-ils pas de conclure qu'avec la grâce de Dieu et de la persévérance, on peut arriver à fixer la mobilité de ca-

ractère de ces noirs enfants de l'Afrique, et leur inspirer peu à peu un vif attrait pour les biens invisibles, mais incomparablement plus précieux et plus désirables que tous les biens périssables de ce monde ?

Voilà pour la première difficulté ; abordons maintenant la seconde, savoir : le défaut d'une autorité ferme et sage.

III. — *Le défaut d'une autorité ferme et sage.*

Les familles patriarcales au Massanzé. — Kaponora, le roi défunt. — Laoukandamiza, le roi actuel.

« Au Massanzé, nous écrit le P. Moinet, ce qui fait défaut et entrave indirectement notre œuvre apostolique, c'est un chef capable de faire respecter son autorité et de gouverner son peuple avec justice, fermeté et sagesse. La population de ce pays se compose de réunions de familles dirigées par le père ou le frère aîné. Cette organisation tient du régime patriarcal.

« Un homme qui porte le titre de Mtouaré, chef de famille, a, de ses quatre ou cinq femmes, vingt ou trente enfants, dont les aînés sont mariés dans la maison et ont aussi leurs enfants. De sorte qu'une seule famille, surtout si l'on tient compte des esclaves et des parents collatéraux, arrive à compter cent cinquante et jusqu'à trois cents personnes, dont un tiers sont capables de manier l'arc et la lance, et, à l'occasion, savent prendre l'offen-

sive ou la défensive contre d'autres familles rivales. De là, des dissensions, des jalousies ou des hostilités ouvertes qui inspirent à plusieurs de la répugnance à venir assister à nos instructions, à nos prières, non point à cause de nous, mais par crainte d'y rencontrer leurs adversaires. Nous nous efforçons de remédier à cet inconvénient en allant faire des visites et des instructions dans les villages ou dans les familles ; mais vous comprenez aisément toute la peine que ces excursions nous donnent, eu égard à notre petit nombre et aux grandes occupations qui nous incombent à chacun pour le soin des malades, la classe aux enfants et les catéchismes de nos catéchumènes.

« Encore une fois, si nous avions un roi qui eût assez de prestige pour s'imposer à ces petits chefs, se concilier la confiance de tous et devenir, par lui-même ou par les siens, le juge impartial de leurs différends, notre mission, ce nous semble, y gagnerait sous tous les rapports. Kaponora, dont tous les nègres du Massanzé, aussi bien que nous-mêmes, déplorent encore la mort, était le roi qu'il nous fallait. Homme intelligent, bon, sachant par son autorité dominer les Mtouarés, il était aimé, estimé et respecté de tous ses sujets. Il était de plus notre intime ami, et nous fondions sur lui les plus belles espérances, avec la grâce de Dieu.

« Ce bon prince était venu lui-même nous chercher dans l'Ouroundi et avait travaillé avec courage à notre installation dans ses États. Tout dé-

voué, en particulier, au regretté Père Deniaud, il avait pleuré son massacre comme un enfant pleure la mort de son père.

« Ce fut le 21 janvier 1882 que le roi Kaponora perdit tout à coup connaissance et rendit le dernier soupir. Daigne le Seigneur des miséricordes lui avoir inspiré, dans ce moment suprême, la contrition parfaite de ses péchés avec le désir du baptême, et l'avoir récompensé de tous les services qu'il nous a rendus! Comme, dans ces contrées, le peuple croit généralement que les chefs ne peuvent mourir autrement que par le poison, on dit de Kaponora, comme des autres, qu'il est mort empoisonné.

« Au premier bruit du malheur qui vient de frapper le Massanzé, nos Noirs font entendre des cris perçants, les villages des montagnes environnantes y répondent: une multitude innombrable accourt auprès de la demeure du royal défunt et toute la nuit on se laisse aller aux pleurs et aux gémissements sur la mort de cet homme de bien qu'on aimait comme un père. Le deuil fut universel dans le pays. Tous les cœurs se réunissaient dans un même sentiment de douleur et chacun en portait les signes extérieurs. Ici le deuil consiste à se ceindre la tête et la poitrine de filaments de bananier d'une largeur de trois ou quatre centimètres. Tous les parents et amis du défunt, hommes et femmes, portent le deuil durant un temps qu'ils déterminent eux-mêmes. Pendant les huit premiers jours, on

s'abstient aussi d'aller se baigner au lac et de bêcher la terre pour ne pas troubler, dit-on, le repos du défunt, qui est inhumé devant la porte de sa demeure. On punirait sévèrement ceux qui ne se conformeraient pas à cet usage. Pour ce qui nous concernait, en cette circonstance, nous demandâmes combien de jours nous devions nous abstenir de travail ; il nous fut répondu que cette loi était pour les Noirs et non pour nous.

« Dans l'Ouroundi, à la mort d'un proche parent du roi, on s'était montré plus sévère à l'égard de nos ouvriers qui, n'ayant pas eu connaissance de ce décès, étaient allés travailler la terre comme à l'ordinaire,

« A la mort de Kaponora, ce qui nous préoccupait vivement, c'était le choix de son successeur. Nous demandions à Dieu de nous épargner les troubles qui se produisent ordinairement en pareille occasion, et ensuite de nous donner un souverain au moins aussi favorable à notre mission que celui que nous venions de perdre.

« Nous avons été exaucés seulement en partie. La paix n'a pas été altérée, et nous avons eu un roi bien disposé pour nous, mais sans fermeté suffisante. Loukandamiza, en effet, d'un caractère trop paisible, ne sait malheureusement pas dominer la situation au Massanzé, et se laisse mener par une bande d'hommes audacieux, qui abusent de son autorité pour troubler le repos public par des vexations contre leurs craintifs voisins, ou par le pré-

lèvement arbitraire d'impôts qu'ils prétendent être dus au grand chef. Néanmoins, ils ne laissent pas de venir assister aux instructions avec le roi, ainsi que nous l'avons dit ; ils nous écoutent même avec une grande attention. Puissions-nous, aidés de la grâce divine, les changer en d'autres hommes, et en faire, avec leur grand chef, les auxiliaires de la vérité et de la justice. Quoi qu'il en soit, ils ne nous ont encore donné aucune marque d'hostilité ; au contraire, par la confiance qu'ils nous témoignent, ils nous attirent des auditeurs.

« Les autres petits chefs nous sont aussi favorables. Un seul s'était mis contre nous, c'était Longwé Mtouaré, nègre d'un caractère très brusque, s'imposant à ses compatriotes bien plus par la violence que par ses qualités, d'autant plus qu'il est neveu de Loukandamiza. Nous n'en connaissons pas d'autre qui ait fait une opposition systématique à notre installation au Massanzé. Selon la recommandation de saint Paul « *Vince in bono malum*, » nous cherchions depuis longtemps à le gagner en le payant de son mauvais vouloir par des bienfaits. Dieu toucha ce cœur endurci et le disposa en notre faveur. Reconnaissant nos bonnes intentions à son égard, il vint un jour nous trouver et nous dit :

« Je suis maintenant assuré que les Blancs ne « sont pas mes ennemis ; je veux être bien avec « vous. Voici un petit enfant dont je vous fais « présent en signe de mon amitié. Si cela vous est

« agréable, venez semer et récolter sur mon ter-
« rain comme sur le vôtre. »

« Nous témoignâmes à Longwé notre satisfaction de ses bons sentiments et nous acceptâmes ses offres généreuses. Sur son territoire, en effet, se trouve une rivière qui coule toute l'année et dont nous convoitions le rivage depuis longtemps, pour nos plantations de riz et de froment.

« Longwé partit content, nous laissant de bonnes paroles avec son petit Katamoua, l'enfant qu'il nous avait amené.

« Bénie soit la divine Providence qui nous assiste souvent au moment où nous nous y attendons le moins ! C'est sur elle que nous comptons, pour suppléer à ce qui manque d'énergie à Loukandamiza pour bien gouverner son peuple et devenir un bon chrétien. »

IV. — *Contact avec la civilisation musulmane.*

Le gouverneur d'Oujiji ami des missionnaires catholiques. — Musulman libéral. — Partisan de la prière.

Nos relations avec les Arabes qui résident à Oujiji, ne sont pas moins bonnes qu'avec nos nègres du Massanzé, et nous tâchons de demeurer en bons termes avec eux, afin de faire servir à la mission, l'influence dont ils jouissent ici par leur commerce. Mounié khéri, gouverneur d'Oujiji au nom du sultan de Zanzibar, nous informait, au mois de juin 1882, qu'il allait venir bientôt dans nos contrées, pour nous aider à fonder un nouveau poste. Il sait maintenant, et les Arabes qui sont avec lui savent aussi, que nous sommes venus ici uniquement pour enseigner notre Religion aux sauvages. En musulman libéral, il approuve notre présence parmi les nègres. Interrogé sur notre compte par ceux de ses coreligionnaires qui nous voient pour la première fois, il leur répond simplement que, comme lui, nous prions, que, comme

lui, nous reconnaissons un Dieu, mais que nous différons *un peu* de religion, sous le rapport du prophète, ce qui ne nous empêche pas d'être bons.

Quand il vint nous faire visite, il parut touché en voyant que nous enseignions la prière aux sauvages : « Ce que vous faites là est bien, dit-il, car un homme qui ne prie pas ne peut être qu'un méchant homme ; soyez assurés que tant que je serai chef à Oujiji, vous aurez toute ma protection, et cette protection, ajouta-t-il devant les assistants, vous ne la partagerez pas avec les ministres anglicans, auxquels je serai toujours opposé. Combien ces Anglais n'ont-ils pas porté de plaintes contre vous à Saïd Bargache, le sultan de Zanzibar ! Tenez, j'ai reçu de lui, ces jours-ci, une lettre dans laquelle il me fait connaître et les plaintes des Anglais et la réponse qu'il leur a faite ; voici ce qu'il leur a répondu : « A Oujiji, il y a des Français et des « Anglais, les Arabes n'ont pas deux poids et deux « mesures avec les étrangers ; pourquoi donc ai-je « reçu tant de plaintes de vous et rien des autres ? »

Nous sommes donc bien vus des commerçants arabes d'Oujiji et, grâce à Dieu, nous n'avons pas à combattre ici les principaux effets que le fanatisme musulman produit dans d'autres parties de l'Afrique et ailleurs.

Ce que nous aurions à redouter, ce serait plutôt le contact fréquent de nos Noirs avec les Wangouanas, gens que les Arabes amènent de la côte

pour leur commerce comme porteurs ou comme soldats. Ce sont des nègres *musulmanisés*, ou, comme ils le prétendent, *civilisés*, mais, à notre avis, de cette civilisation qui consiste, pour un grand nombre, dans le raffinement de vices que les sauvages, eux-mêmes, ne connaissent pas. Aussi prenons-nous des précautions pour empêcher nos postulants et nos catéchumènes de communiquer seuls habituellement avec eux, sauf pour les relations nécessaires ou très utiles.

V. — *La polygamie.*

Raisons ingénieuses des sauvages pour se la permettre. — Moyens pour les en détourner.

Un obstacle plus difficile à vaincre que tous ceux que nous venons d'énumérer pour la vraie conversion de nos Noirs, c'est la polygamie.

Aux yeux de ces pauvres gens, qui ne connaissent ni la loi de Dieu, ni aucune loi humaine défendant d'avoir plusieurs femmes, la fortune d'un homme consiste à s'en procurer beaucoup, parce qu'à leur avis, il ne serait pas facile de trouver un meilleur placement de ses biens.

« Le mari, en effet, disent-ils, va à la pêche, fait le commerce, se repose quand il veut, pendant que les femmes donnent à la famille la nourriture quotidienne ; ce sont elles seules, à peu près, qui piochent pour planter le champ de maïs, de cacaouettes, de sorgho, de patates, de manioc; à elles aussi revient le soin de les sarcler, de recueillir les diverses récoltes, d'écraser le grain en farine, de faire cuire la bouillie, etc.

« S'il y a guerre, assurément, disent-ils encore, le mari est bien exposé à perdre ses femmes, car ce sont les femmes surtout qu'on cherche à réduire en esclavage avec les enfants, et c'est là souvent le seul motif de la guerre ; mais alors tout le bien qu'on a dans sa maison se trouve également exposé et on ne peut facilement l'emporter, tandis que les femmes peuvent fuir et aller se cacher, sans gêner la marche des hommes, avantage qu'on n'aurait pas avec du *pembé* (ivoire), des étoffes, du fil de cuivre et des troupeaux.

« D'ailleurs, en temps de paix, un homme n'est guère libre possesseur de ces derniers biens; s'il tue une chèvre, il n'en a qu'une petite part, le reste devant être partagé entre ses parents et ses amis ; s'il a de l'étoffe ou du fil de cuivre, tous les jours, les uns ou les autres viendront lui en demander un morceau : ce qui n'arrive pas aussi facilement pour les grains récoltés par la femme, parce que presque tout le monde en a pour se suffire. »

Tel est le raisonnement que font nos sauvages pour faire valoir les avantages de la polygamie.

Pour détourner l'esprit de nos nègres de ces motifs, dont ils s'autorisent pour entretenir le mal qui ronge leur société, il suffirait, ce me semble, de leur assurer une protection efficace contre la rapacité des peuplades voisines et la cupidité de leurs concitoyens, d'amener les hommes à prendre l'habitude des travaux des champs, enfin, par-dessus tout, de leur inspirer l'amour et la crainte

de Dieu, par l'exemple en même temps que par la parole.

Bien que, jusqu'à ce jour, depuis notre arrivée au Tanganyka, la divine Providence ait permis que notre prestige d'hommes blancs ait suffi généralement pour garantir les peuplades au milieu desquelles nous sommes installés, des incursions des ennemis, au point, comme nous le verrons plus loin, que, principalement pour ce motif, plusieurs grands chefs recherchent notre amitié ou réclament des missionnaires pour leurs États, nous ne pouvons cependant pas espérer humainement qu'il en sera toujours ainsi, et, par suite, nous ne pouvons promettre à nos nègres une protection assurée pour l'avenir. Peut-être, avec le temps, Dieu y pourvoira-t-il par l'entremise d'un gouvernement vraiment civilisateur, c'est-à-dire sincèrement chrétien. Pour ce qui est du respect de la propriété d'autrui, de l'amour du travail et de la crainte de Dieu, nous avons eu déjà des résultats consolants, et nous en espérons de plus grands encore, en comptant sur la charité de nos bienfaiteurs pour l'œuvre du rachat des esclaves et de l'établissement des villages nègres chrétiens. Nous en avons déjà jeté les premiers fondements avec succès, comme on pourra s'en rendre compte dans ce qui suit.

VI. *L'orphelinat des petits nègres rachetés.*

Le village des nègres catéchumènes. — Coup d'œil d'ensemble. — Fondation du premier village nègre chrétien. — nos rachetés recherchés en mariage par les filles nobles du pays. — Dispositions de nos petits nègres. — Ils ont peur des blancs. — Ils s'apprivoisent. — Leur amour de l'étude. — Leurs progrès. — Lettre écrite par eux. — Leurs récréations. — Leur confiance et leur attachement pour les Pères. — Leur piété. — Leurs efforts pour la vertu.

Racheter du double esclavage des hommes et du démon, les pauvres petits enfants nègres arrachés par les impitoyables traitants à leurs parents et à leur pays, fut la première œuvre à laquelle s'abandonnèrent, de tout leur cœur, nos missionnaires, dès leur arrivée au Tanganyka.

Les élever dans la connaissance et le service de Dieu, les instruire pour se servir des plus capables en temps opportun, comme auxiliaires de leur mission, les former tous au travail des champs ou

à un métier utile dans le pays, puis, quand ils ont grandi, les marier convenablement dans des villages installés par eux à peu de frais, comme les prémices des chrétientés naissantes, sous la direction paternelle de leurs sauveurs, bien que jouissant de leur liberté, telle a été, telle est et telle sera l'occupation constante des Pères du Tanganyka : c'est le moyen par excellence dont ils se servent, soit pour attirer à eux et à leurs prédications de l'Evangile et du bon exemple les adultes des villages environnants, soit pour remédier aussi, peu à peu, à la plaie hideuse de la polygamie dont nous avons parlé, et amener ces malheureux sauvages à la vérité, ainsi qu'à la pratique des commandements de Dieu et de l'Eglise.

Pour se rendre compte du travail d'heureuse transformation qui se fait sur ces natures encore neuves mais perverties, écoutons quelques-uns des détails donnés par les missionnaires du Massanzé.

« Notre orphelinat de Saint-Joseph de Moulouéva, écrivait le P. Moinet au mois d'avril 1883, dans ses deux années et demie d'existence, a reçu, depuis sa fondation, cent jeunes nègres rachetés, dont dix-huit se sont envolés au ciel. Parmi ceux qui nous sont venus d'Oujiji ou d'Ouroundi, nous avons choisi les plus grands qui étaient déjà capables de se suffire par leur travail, pour les marier et former ainsi notre premier village nègre catéchumène : il compte maintenant une quinzaine de familles et quatre nouveau-nés.

« Cette fondation, si extraordinaire pour ce pays, a profondément touché et édifié les habitants du Massanzé, au point que Kissamba, frère du roi défunt, et, à sa suite, Mengi et d'autres chefs des villages voisins, sont venus nous dire que leurs filles regarderaient comme un honneur d'être unies en mariage à nos orphelins ; déjà même quelques propositions ont été faites et nous espérons qu'elles réussiront : ce serait un lien de plus pour attacher ces petits chefs et leurs familles à la mission. C'est aussi une preuve que, même aux yeux des sauvages, les enfants que nous avons rachetés ne sont plus esclaves chez nous, car il est inouï parmi eux qu'un esclave épouse une fille libre. Enfin c'est un avantage obtenu pour l'extirpation de la polygamie ; il est bien entendu, en effet, que nous posons et qu'on accepte la clause de l'unité et de l'indissolubilité du mariage. »

« Pour ce qui est de l'installation de ces jeunes ménages de Noirs, il nous en a coûté sans doute, écrivait le P. Delaunay au R. P. Supérieur général, mais il ne faut pas vous inquiéter outre mesure. Ici, ces établissements exigent beaucoup moins de dépenses qu'en Algérie, parce que, nos nègres étant habitués à se contenter de peu, nous pouvons les maintenir dans cette heureuse habitude, qui nous permettra, ainsi qu'à nos bienfaiteurs, de faire un plus grand nombre de familles chrétiennes.

« N'ayant pas l'idée du bien-être des pays civilisés, ils ne sont pas tourmentés par des désirs qu'ils

ne pourraient satisfaire et vivent très sobrement. Le jour du mariage, on donne à chacun des époux quelques mètres d'étoffe pour s'habiller un peu convenablement, on remet une pioche au mari, une autre à la femme, on leur assigne un coin de terre et un emplacement dans le village où ils se construisent eux-mêmes leur modeste demeure, dont des branches d'arbres et de la paille font tous les frais, se réservant de bâtir plus tard une case en terre. Quand ils ont fait leur petite récolte d'arachides, de patates, de maïs et de sorgho, nous les occupons à d'autres travaux pour ne pas les laisser dans une dangereuse oisiveté, et nous leur donnons une rétribution qui, jointe aux produits de leurs champs, suffit pour les habiller et les nourrir.

« Pour assurer l'installation d'un ménage nègre chrétien, pourvoir à sa subsistance, et faire une modique réserve pour la famille que Dieu lui donnera, la somme de cinq cents francs, ce me semble, pourrait suffire. Parmi nos généreux bienfaiteurs, il s'en trouvera, j'en suis persuadé, qui prendront à cœur de nous doter d'une semblable fondation et d'attacher leur nom à une de ces pépinières de gentils négrillons, qui, devenus enfants de Dieu et participants de sa divine lumière, seront un jour au ciel une couronne de gloire pour leurs bienfaiteurs.

« Parlons un peu maintenant de nos plus jeunes rachetés.

Femmes et enfants nègres préparant un repas de moutama.

« Je vous ai entretenu déjà bien des fois de nos petits négrillons de Saint-Joseph de Moulouéva, écrivait le Père Directeur de l'orphelinat au R. P. Supérieur général au mois d'octobre 1882 ; mon affection paternelle ne me fait, peut-être, voir en eux que leurs qualités et leurs progrès, mais, si je m'écoutais, je ne me fatiguerais pas de faire des éloges sur leur conduite, leur bonne volonté et leur attachement sincère envers leurs sauveurs.

« Il est loin le temps où ces pauvres créatures se croyaient chez nous à l'engrais pour être servies, un jour de fête, sur notre table ! Il est loin le temps où presque tous redoutaient notre présence, où plusieurs étaient dominés par la peur des hommes blancs ! Depuis quelques mois surtout, attentifs aux leçons de catéchisme, de lecture, d'écriture, ils se rendent aussi avec entrain au travail des champs, aux heures marquées par le règlement ; quand ils en reviennent, ils n'en sont pas moins gais et nous manifestent toujours une respectueuse confiance.

« En récréation, ils nous proposent souvent d'eux-mêmes une partie de leur jeu favori, le *Mbao ;* c'est un jeu de calcul en usage chez les nègres, au moyen d'une planche ayant 32 cases. Ce sont toujours les Pères qu'ils choisissent comme juges de leurs paris et de leurs débats enfantins. Ces jours-ci, deux d'entre eux viennent à moi en me disant : « Père, n'est-il pas vrai que les Blancs n'ont pas de doigts aux pieds ? »

L'autre jour ils avaient vu chez le Frère Jérôme un pied en fer n'ayant pas de doigts, et ils s'étaient figuré que c'était le pied de quelque Blanc : c'est sur ce fait qu'ils se basaient pour parier que les hommes blancs n'ont pas de doigts aux pieds.

« Dans une autre circonstance, plusieurs vinrent me consulter pour savoir si Joseph, fils de Jacob, était blanc ou noir ; nécessairement ma réponse ne fut pas favorable à ceux qui prétendaient contre leurs camarades qu'il était noir ; mais je fus heureux de voir comment ils s'entretenaient de ces questions d'histoire sainte qu'ils lisent tous les jours, et cherchaient à satisfaire leur légitime curiosité.

« Il faudrait les entendre juger les personnages dont il est parlé dans leurs livres !... Quand ils choisissent leurs noms, ils ne s'y trompent pas ; ce sont toujours les plus glorieux qu'ils préfèrent :

« Moi je veux m'appeler David et non pas Saül, « vous dira l'un d'eux, parce que celui-ci n'en a tué « que mille et celui-là dix mille. »

« Je vous donne ces détails pour mieux vous faire connaître l'esprit qui anime nos enfants.

« Nous sommes parvenus à leur faire aimer l'étude, et les progrès de quelques-uns sont vraiment surprenants. Deux des plus intelligents, mais qui n'ont commencé à écrire que l'année dernière, viennent d'envoyer au R. P. Guillet à Oujiji, une lettre qu'ils ont faite complètement seuls, et tous

nos enfants, aussi bien que les adultes, ont été ravis de voir une réponse à cette lettre, et de l'entendre lire par ceux auxquels elle était adressée. Nous pouvons donc donner un formel démenti à Burton qui avance, sans preuve aucune, et proclame bien haut que le sauvage de l'Afrique équatoriale perdrait plutôt la tête que d'apprendre à lire et à écrire. Nos enfants n'aiment pas moins à prier et à s'instruire de notre sainte Religion qu'à étudier ; nous en jugeons tous les jours par leur tenue recueillie à la prière et à l'instruction. Le plus avancé de tous a poussé le zèle jusqu'à transcrire sur son cahier toutes nos prières et le catéchisme en kisswahili, afin de mieux les apprendre.

« Nous sommes aussi satisfaits de leurs efforts pour se corriger de leurs défauts et se bien conduire ; ces pauvres enfants entrent pour la plupart chez nous avec tous les vices de leur sauvage nature déjà développés par les mauvais exemples dont ils ont été les victimes dans leur esclavage. Ils ignorent ce que c'est que le pardon des injures, la justice, la retenue de leurs passions mauvaises ; s'ils obéissent, c'est plutôt par crainte que par vertu ; mais la grâce de Dieu, venant féconder nos efforts, les transforme peu à peu et leur donne une vie nouvelle, la vie du chrétien de N.-S. J.-C.

« L'autre jour, dans les jeux j'entendais un de ces enfants reprendre son frère sur le point de se laisser aller à une action que nous avions défendue :

« — Tu ne sais donc plus que le Bon Dieu te « voit ? le Père nous l'a dit cependant. »

« Que de fois, pendant que les missionnaires récitent leur office, n'entendons-nous pas quelques-uns de ces enfants dire à leurs camarades : « Les Pères prient, pas de bruit ! »

« Le jour, où, ayant fini leur épreuve de postulants, ils sont admis simplement au catéchuménat, c'est pour eux un vrai jour de fête ; que sera-ce quand nous pourrons leur administrer le saint baptême qu'ils nous demandent si souvent avec tant de ferveur !

« Vous le voyez, l'œuvre de Dieu grandit à Saint-Joseph de Moulouéva. Ah ! que n'avons-nous assez de ressources et de missionnaires pour racheter et élever comme ceux que nous avons là, ces milliers d'enfants qui sont exposés en vente chaque année à Oujiji, ou que même l'on vient nous offrir ! Priez le Seigneur de multiplier le nombre de nos charitables bienfaiteurs. »

INDIGENES DU TANGANYKA JOUANT AU MBAO.

VII. — *L'esclavage.*

Spectacle affreux d'un marché d'esclaves a Oujiji

L'esclavage se fait ici en grand ; on ne tient aucun compte, à cet égard, des prohibitions faites à a côte orientale d'Afrique. C'est, sur une vaste échelle, la chasse et l'asservissement, la dégradation et la destruction de l'homme par l'homme. Tel est le navrant spectacle dont nos missionnaires du Tanganyka ne sont que trop souvent les témoins affligés et impuissants. Entre bien d'autres horreurs qui ont été dépeintes dans leur réalité et sous des traits si émouvants par notre illustre Fondateur et Père, le cardinal Lavigerie, surtout dans son mémorable rapport à la S. C. de la Propagande au sujet de la création de nos missions de l'Afrique équatoriale, comme confirmation de ce qui a été dit de plus lamentable, voici quelques nouveaux détails dont le Père Dromeaux a été le témoin oculaire dans un voyage à Oujiji, après une de ces chasses abominables faites par les

Wangouanas au nord du lac, dans l'Ouroundi, là même où les vénérés Pères Deniaud et Augier, l'année précédente, étaient tombés victimes de leur dévouement pour ces pauvres sauvages.

« J'ai été bien douloureusement impressionné, dit ce Père, à la vue de ces milliers d'esclaves exposés comme une marchandise à la convoitise des acheteurs. En peu de jours, une mort prématurée a fait de grands vides dans leurs rangs. Des femmes assez riches, portant encore des débris de leur parure, parcourent aujourd'hui les sentiers d'Oujiji, traînant de longues chaînes et faisant les fonctions de terrassiers ou d'aides-maçons. Plusieurs que j'ai reconnues pour être venues autrefois à notre habitation d'Ouroundi nous vendre du lait ou des légumes, sont là exposées à l'encan; si elles refusent d'obéir aux ordres qui leur sont donnés, une mort instantanée les attend. Des enfants sont massacrés sous les yeux de leur mère, et si vous demandez raison de ces atrocités à leurs maîtres barbares, ils vous répondent avec un diabolique dédain :

« Nous ne pouvons les vendre ! il restera tou-
« jours assez de ces petits chiens que nous ne vou-
« lons pas nourrir, et qui, une fois grands, tente-
« raient de se venger; puis il nous plaît de faire de
« la peine à leurs mères en les égorgeant ainsi sous
« leurs yeux ! »

Peut-on envisager rien de plus affreux !

Ah ! quand donc ces malheureux seront-ils mis

à l'abri de cet infâme trafic dans le bercail du bon Pasteur, sous la protection efficace de la croix! C'est là notre œuvre de tous les jours, c'est l'œuvre de toutes les personnes charitables qui viennent par leurs aumônes à notre secours. Car, dès le jour où nous aurons converti tous ces peuples à la vraie foi, ce hideux esclavage sera aboli.

VIII. — *La superstition et les sorciers.*

Épreuve du poison et du feu. — Résultats obtenus contre cette superstition au sujet des Wamzimous (esprits) du lac. — Des plantations de bananiers. — Les sorciers, leur singulier costume. — Les Wagangas ou sorciers médecins. — Instruments de sorcellerie. — Un sorcier confondu.

Aux yeux des nègres, ni les maladies, ni les décès, ni les accidents de tout genre, ni aucun fait un peu extraordinaire n'arrivent naturellement ; en tout cela, ils croient voir une cause secrète, un sort, une malveillance de la part de leurs ennemis et, souvent, ils se mettent à la recherche du prétendu coupable par des épreuves terribles dont les plus usuelles sont celles du poison ou du feu ; pour eux, si l'accusé est innocent, il résistera à cette épreuve, sinon il périra et ce sera une preuve irrécusable de sa culpabilité.

Il est difficile de faire entendre à nos sauvages du Massanzé qu'ils sont, sur ce point, dans une

GROUPE DE JEUNES NOIRS AU REPAS, A L'OMBRE D'UN MANGUIER.

grossière erreur, qui les expose tous à des malheurs irréparables. Dieu aidant, nous avons cependant obtenu de bons résultats.

Citons quelques faits. Au mois de novembre 1881, le roi vient chez nous et nous demande ce que nous pensons d'un conseil, auquel il doit assister ce jour-là même ; il nous expose ainsi l'affaire qui doit y être traitée : « Il y a quelques jours, le chef de Lougomba, village à une heure de Moulouéva, a perdu une de ses femmes, qui, malgré sa jeunesse et sa forte constitution, est morte subitee ment, sans cause apparente. On appelle en même temps les sorciers (*Nyangas*) et les empoisonneurs, ainsi que tous ceux qui peuvent être accusés de haine contre la personne défunte : devant le conseil réuni, il sera distribué aux accusés un poison violent ; ordinairement, c'est du jus d'euphorbe. Ceux qui sont coupables du crime dont les sorciers les accusent, ne peuvent vomir le poison et expirent bientôt dans des souffrances atroces ; les innocents, au contraire, rejettent immédiatement le poison. » Nous disons au roi que tout cela est de la superstition et qu'il fera bien de ne pas aller autoriser de sa présence le meurtre de plusieurs personnes innocentes. Nous lui expliquons ensuite comment certains des accusés, plus faibles ou plus jeunes que les autres, ne peuvent résister à la violence du poison, comment aussi il arrive que les plus robustes, résistant mieux, peuvent rejeter le poison, qui produit l'effet d'un vomitif, et ont ainsi

la vie sauve. Nous lui faisons remarquer encore que les sorciers, dans leur fourberie, administrent souvent une plus forte dose à telles personnes, objets de leur malveillance, ou qu'on leur a signalées et font ainsi périr ceux qu'ils ont désignés d'avance. Le roi, frappé de ces explications que nous lui donnons, nous dit qu'il n'ira pas à ce conseil auquel il est invité.

Voici un autre cas dans lequel nous avons encore remporté un petit avantage contre la superstition : Le Père Dromeaux venait un jour d'Oujiji avec des étoffes et du sel qu'il y avait achetés. Dans le parcours du lac à notre demeure, quelques charges de sel disparaissent. Après des recherches faites chez les hommes qui nous avaient aidés à faire le transport, nous ne pouvons rien trouver. En ce temps le roi et quelques chefs, étant venus à la maison, apprennent ce qui vient de se passer. Furieux en entendant le récit de ce méfait, ils tiennent conseil ; puis, venant à nous, le roi dit :

« Demain sera un jour de serment, tout le village sera convoqué et il y aura l'épreuve pour tout le monde ; on appliquera à votre choix à chacun l'épreuve du fer rougi au feu ou bien celle du poison : les innocents résisteront à l'épreuve, tandis que les coupables seront brûlés ou empoisonnés. »

Ce fut l'épreuve du poison qui fut proposée, mais nous nous opposâmes absolument à ce qu'elle fût appliquée. Nous prîmes de là occasion de démontrer à ces pauvres sauvages que ces pratiques

étaient bien inutiles pour reconnaître les vrais coupables, et que d'ailleurs nous préférions perdre notre sel et ne pas exposer inutilement plusieurs personnes à la mort, d'autant plus que cette épreuve barbare ne ferait pas retrouver ce que nous avions perdu.

Voici encore une source de pratiques superstitieuses que nous avons découverte dans un voyage sur le lac. Nous avons observé que chaque tête de cap qui s'avance un peu en mer, ou bien un îlot, séparé du rivage de quelques mètres, sont appelés par les sauvages Mzimou. C'est là, disent-ils, l'habitation d'un esprit plus ou moins redoutable, suivant sa puissance et ses hauts faits que l'on rapporte comme étant arrivés aux voyageurs. Ces esprits président à la mer, accordent aux navigateurs un voyage plus ou moins heureux, suivant la valeur des présents qui leur sont offerts. Dans la barque que nous montions, il y avait un enfant d'une douzaine d'années, voyageant pour la première fois sur le lac. Comme, en passant devant chaque cap, on lui faisait boire de l'eau qui lui était présentée découlant d'une rame, nous demandâmes ce que cela signifiait : « Ah ! répondent-ils, c'est pour le rendre ami des Wamzimous. »

A une étape de Moulouéva à Oujiji, se trouve un rocher habité, disent les nègres, par un esprit très redoutable. Aucun d'eux ne consentirait à aller pêcher la nuit avec une lumière auprès de ce rocher ; il serait irrésistiblement attiré par l'esprit et

englouti dans l'onde, car il dit malheur à qui le réveillera. Quand il fait jour, il permet cependant qu'on approche sa barque pour prendre du poisson. Au milieu du fourré épais qui couvre la crête du rocher, nous entendons chanter un coq. Les nègres nous disent que ce coq a été placé là par les voyageurs pour apaiser le Mzimou et le rendre favorable.

Nos enfants commencent à rire de la frayeur des indigènes, et lorsque nous leur demandons quel est l'esprit qui habite là, ils nous répondent : « C'est le démon qui cherche à tromper les gens. » L'un d'entre eux qui faisait la traversée pour la première fois refusa avec indignation la libation qu'on lui offrait comme de coutume. « Je laisse le démon tromper ceux qui lui appartiennent, dit-il ; pour moi, je prie Dieu qui est plus fort que le diable. »

Enfin voici un dernier trait de superstition que je puis vous citer, dit le Père Moinet. Un chef de village nous avait offert des bananiers, disant qu'il présiderait lui-même à leur plantation sur notre terrain. Je le laissai faire, tout en examinant comment il faisait pratiquer cette plantation. Il commença par se fixer sur la tête le pied du bananier qu'il voulait planter, puis, s'agenouillant près du trou préparé d'avance, il fit un mouvement de tête. Lui ayant demandé raison de cette simagrée, il me répondit : « C'est pour que l'arbre apprenne par là à ne pas trop grandir et qu'ainsi les fruits soient faciles à recueillir. » Les hommes firent un signe d'approbation avec un *Kouelli* (c'est la vérité).

« Quoi qu'il en soit, leur dis-je, je vous ordonne de laisser de côté cette superstition, » et ils m'obéirent, suivant en tout la direction que je leur donnai pour continuer la plantation.

Nous faisons ainsi notre possible pour combattre les superstitions des Noirs. Ce qui paralyse beaucoup nos efforts, ce sont les agissements et la fourberie des nombreux sorciers qu'on trouve dans tous les villages et qui sont d'autant mieux acceptés qu'ils portent le nom et exercent la profession de Wagangas (médecins). On les reconnaît facilement à leur calotte en écorce d'arbre, à la terre rouge qui enduit tout leur corps, à une quantité innombrable d'amulettes suspendues aux bras, au cou, aux jambes, et à un pinceau qu'ils tiennent toujours à la main. Dans leurs allures, on remarque une gravité qui n'est pas habituelle chez les nègres. Ils font toujours payer fort cher leurs remèdes et leurs visites aux malades et souvent ne font qu'aggraver leur mal. Alors ceux-ci se contentent d'user de superstitieuses habitudes, se couvrent d'amulettes et font des offrandes à leurs Mzimous (esprits) pour les apaiser.

Quand nous pouvons faire tomber en défaut ces sorciers et désabuser le peuple qui a une confiance absolue en leurs sortiléges, nous ne nous en privons pas. C'est ainsi qu'un jour nous avons démasqué les mensonges de l'un d'entre eux d'une façon bien humiliante pour lui. Il s'agissait d'un morceau de bois, n'importe de quelle forme et de

quelle qualité, qu'il avait préparé d'avance au moyen de quelques simagrées, de quelques évocations et d'une petite corne de chèvre, contenant des poils, du cuir, de la viande, un petit os du même animal, le tout haché et mêlé avec de la terre rouge, non point par les gens de la tribu, mais par les Wabembés nos voisins. Ce bois ainsi préparé devait être si puissant, que six hommes des plus forts ne pourraient l'empêcher de s'agiter à son commandement ; si intelligent, qu'il connaîtrait au milieu d'une foule nombreuse un assassin, un empoisonneur, le poursuivrait, le terrasserait comme il l'avait fait tant de fois en présence de plusieurs assistants qui étaient là. En ce moment il voulait, disait-il, découvrir et confondre un voleur qui se trouvait parmi les gens de notre maison. Déjà le morceau de bois magique se mettait en mouvement et, grâce à l'habileté de l'opérateur, allait frapper un de nos ouvriers, lorsque, s'apercevant de la supercherie, l'un d'entre nous s'avance, prend le bois en question, le met sous le bras et défie le Mganga (sorcier) de le faire encore manœuvrer ; puis il fait remarquer comment s'y prenait notre homme de concert avec un de ses compères pour tromper le public aux dépens d'un innocent. Notre ouvrier, ainsi réhabilité et délivré du mauvais parti qu'on lui aurait fait sans notre intervention, ne ménagea pas le sorcier qui, avec son complice, s'esquiva au milieu des rires des assistants.

IX. — *L'action du Démon.*

Deux possédés. — Croyance des Nègres et des Arabes a la possession. — Moyens employés.

Le dernier obstacle que nous avons signalé comme nuisible à l'efficacité de notre ministère apostolique au Tanganyka, c'est l'action du malin esprit, non seulement sur les âmes de nos infidèles qu'il tient asservies, mais quelquefois même sur les corps. En 1882 il s'est produit ici, dans notre maison de Moulouéva, des faits inusités, chez deux de nos rachetés, qui nous ont portés à croire que ces pauvres enfants étaient tourmentés par le démon. D'abord, c'est une femme récemment rachetée et mariée à un de nos jeunes gens ; un jour, elle est violemment secouée, profère des paroles extravagantes, veut s'enfuir ; elle ne paraît plus savoir ce qu'elle dit, sinon qu'elle est possédée par l'esprit.

Quand elle retrouve un peu de calme, elle nous répond :

« Bwana (Père), j'ai un esprit, il a fait mourir

ma sœur ; mon père et ma mère ont rejeté sur moi cet esprit mauvais et après sont allés me vendre aux Blancs. Oh ! que je souffre ! Par moments je suis saisie à la gorge et je suis étouffée. »

L'autre fait s'est produit sur un homme marié. Un soir, sans rien dire à personne, il quitte secrètement sa maison, il va se coucher dans l'herbe ; le lendemain, non plus que les jours suivants, il ne revient pas ; il va de côté et d'autre, passe dans les cases qu'il rencontre, prend la nourriture qui lui tombe sous la main, sans rien dire et sans que personne songe à l'inquiéter. Ces malades sont supportés, en effet, par les sauvages, tant qu'ils ne cherchent pas à faire du mal ; mais quand on s'aperçoit qu'ils veulent faire tort aux gens du pays, ils sont traqués et jetés dans le lac.

Notre homme, que nous avions cherché sans pouvoir le trouver, revint de lui-même à la maison après trois jours d'absence et reprit ses occupations comme auparavant.

Les Arabes eux-mêmes croient à la réalité de ces possessions ; pour chasser le démon, ils emploient les moyens en usage dans le pays. Le principal est de frapper du tambour et de danser jusqu'à ce que l'esprit ait disparu.

Plus tard, nous pourrons avoir des éclaircissements plus satisfaisants sur cette question ; mais nous ne trouvons rien d'étonnant à ce que le démon, dont nous combattons la puissance, se venge visiblement en mettant la main sur un de nos enfants

rachetés, comme il le fait sur d'autres personnes. Un jour viendra où il sera vaincu comme dans les autres contrées régénérées par la miséricorde divine.

IV

A KIBANGA, CHEZ LE ROI PORÉ

I. — *Translation d'une partie de l'orphelinat de Moulouéva.*

Arrivée des missionnaires et des orphelins a Kibanga. — Campement sur les bords du lac. — La rivière Maongolo. — Aspect du pays. — Choix d'un emplacement. — Solennelle érection du signe du salut.

Le 11 juin, vers sept heures du matin, après une nuit entière de rames, les PP. Moinet et Moncet, les auxiliaires, le capitaine Joubert et M. Visser, débarquèrent à Kibanga, pour y établir le poste de l'orphelinat de la mission du Tanganyka, dont la fondation avait été décidée en conseil au Massanzé.

Ce voyage un peu pénible, que nous venions de

faire, nous fit trouver douces les premières heures de repos que nous prîmes sous notre tente. Il n'y a point ici, en effet, d'habitations rapprochées du lac. Nous établissons notre camp à quelques mètres du rivage, dans une forêt de *louminou*, bois tendre et vivace qui pousse et grandit rapidement dans les endroits abandonnés par le Tanganyka, dont les eaux, depuis quatre ans, ont toujours été en diminuant. Nous sommes également à petite distance de la Maongolo, rivière dont l'embouchure est très large (environ quatre-vingts mètres) et remonte ainsi à un kilomètre dans les terres. Cette rivière est peuplée de crocodiles, que nous voyons souvent huit et dix ensemble, semblables à des soliveaux, se promenant lentement sur l'eau.

Durant les premiers jours, nous fortifions provisoirement notre camp, car le terrain est tapissé d'empreintes d'hippopotames, qui pourraient bien encore nous rendre visite pendant la nuit. Nous construisons une petite remise pour nos objets d'échange, une hutte qui nous servira de chapelle et une véranda pour y prendre nos repas.

La contrée a pour habitants des Noirs de la race des Vayoas ou Wamassanzés, et par suite ayant la même langue qui se parle au Massanzé. Elle a pour roi Poré, et est située environ à 5° de latitude sud, et au sud de l'isthme qui relie la presqu'île Oubouari à l'Oubembé au centre du Massanzé au nord et à l'Ougoma au sud. C'est un emplacement des plus beaux et des plus fertiles et

le plus propice à notre but que nous puissions trouver dans les environs ; le pays, un peu ondulé, est traversé par de petits cours d'eau qui vont grossir des rivières voisines pour se jeter ensemble dans le lac. La Maongolo à elle seule en reçoit trois.

Ce magnifique pays, qui pourrait avoir de si belles cultures, est un peu boisé, mais complètetement couvert de grandes herbes et de roseaux. Une raison toute naturelle a causé son dépeuplement et son déboisement ; car elle a été autrefois très habitée. C'est la visite des Warooros, habitants de l'Ouroua, qui venaient régulièrement, chaque année, y faire leurs provisions de céréales, de troupeaux et d'esclaves, surtout d'enfants qui sont fort recherchés pour l'esclavage. C'était pour eux un trésor caché. Ces Warooros sont, à juste titre, la terreur de la contrée. Ces jours-ci, on disait encore devant nous : « Lorsque les Warooros voulaient de l'huile, des chèvres, du sel, etc., ils venaient puiser ici ; c'est ici que restait la vache à lait, qui les nourrissait; » avec leur butin, en effet, ils se rendaient à Oujiji pour faire leurs provisions.

Nous avons craint nous-mêmes un instant de nous établir à Kibanga ; mais, devant cette splendide position et l'assurance qu'on nous a donnée que les Warooros ne viendraient pas nous attaquer, estimant aussi, comme on ne peut plus favorable à notre œuvre, la protection que nous pouvons accorder à ces gens, qui se groupaient autour de

nous à cause de la sécurité offerte par notre présence, nous avons cru que nous ne devions pas hésiter plus longtemps à choisir ce pays immense, pour y transporter notre orphelinat, qui ne pouvait plus rester au Massanzé, à cause de l'exiguité du terrain.

Notre camp formé, nous choisissons un emplacement pour nos constructions. Déjà nous avions décidé que la petite colline auprès du lac, sur le bord de la Maongolo, colline qui longe le lac à l'est, dans un parcours de dix-huit cents mètres, jusqu'à une autre rivière, le Lofou, serait l'emplacement le plus favorable à notre installation, à cause de ses défenses naturelles, de la proximité de l'eau, et d'une grande plaine très propre aux cultures. Après avoir mis le feu aux grandes herbes, nous eûmes devant nous un beau bouquet de palmiers à huile et des bananiers abandonnés. Nous taillâmes dans cet emplacement les mesures d'un *boma* (enclos) de cent cinquante mètres de long sur cinquante de large ; nous décidâmes que le bouquet de palmiers serait laissé au devant de notre maison principale, et nous nous mîmes à l'œuvre pour nous entourer d'une forte clôture. Dès les premiers jours, les indigènes nous ayant apporté quelques arbres, nous choisissons le plus beau et nous en fabriquons une croix ; le soir, après une instruction à nos catéchumènes sur l'emblème de notre salut, la croix est solennellement portée par tous nos enfants, qui sont fiers d'être chargés de ce précieux

fardeau. Les femmes suivent et, tous ensemble, nous allons la planter au devant du bouquet de palmiers qui sera devant la façade de notre maison.

C'est donc la croix qui, la première, a été dressée à Kibanga, et c'est en son nom et sous sa protection que nous avons pris possession de ce terrain.

Le roi Poré, avec lequel nous nous étions entendus déjà pour venir habiter chez lui, et qui attendait avec une certaine impatience notre arrivée, se fait néanmoins longtemps désirer. Son palais est, il est vrai, sur la presqu'île, à cinq heures de Kibanga, et il paraît d'ailleurs que, même au Tanganyka, il est de bon ton pour une Majesté de se faire attendre. Ses sujets nous apportent des vivres chaque jour, répondant aux questions que nous leur adressons pour savoir le jour de la visite du roi, par l'inévitable *Moukechi*, demain, toujours demain.

Ce n'est qu'après six jours de présence à Kibanga que nous voyons défiler une caravane avec des provisions qui nous sont destinées, signe avant-coureur de la venue de Sa Majesté.

II. — *Visite du roi Poré.*

La suite du roi. — Sa nombreuse famille. — Sa bonté pour nous. — Il nous procure le bois de construction.

Le dimanche 17 juin, Poré, qui s'est arrêté hier dans un petit village à un quart d'heure d'ici, vient à notre camp nous faire sa visite ; il a toute sa cour avec lui. Les uns l'accompagnent simplement, les autres sont chargés de porter les objets à son usage. A l'un est confiée la natte royale, à l'autre l'arc et les flèches, à celui-ci deux grelots en fer, à plusieurs autres les lances. Inutile de demander au roi si notre présence chez lui lui est agréable, son sourire le dit assez ; sa première parole fut celle-ci :

« Ah ! que je dors bien tranquille, depuis que mes frères les Blancs sont arrivés ! »

Poré est un vieillard encore vert, à l'air pacifique, mais fin et rusé. Il a une très nombreuse famille et en fait sa plus grande gloire. On nous assure qu'il a cent femmes et quatre cents enfants. Y

a-t-il exagération dans ces chiffres ? Peut-être, car les nègres ne savent guère compter, surtout jusqu'à ce nombre.

Il paraît certain néanmoins que tous ces nombreux sauvages qui actuellement nous entourent, sont les frères, les fils, petits-fils, beaux-pères ou beaux-frères de Poré, et il y a sur la grande partie des visages un air de famille assez remarquable. Autour de nous le pays est à peu près déboisé ; il n'y a que quelques palmiers à huile, tout à fait impropres aux constructions. Les bois que nous voyons sont au loin dans des ravins de la presqu'île, et il serait assez difficile pour nous d'aller les chercher. Aussi, voyant notre embarras, Poré nous promet d'envoyer tout son monde, pour couper le bois et l'apporter sur les lieux de nos constructions, et tout cela *gratis*.

« Si vous manquez de quelque chose, nous dit-il, faites-moi avertir. Je resterai auprès de vous tant que ma présence vous sera utile, et je ne m'éloignerai que lorsque vous aurez construit. »

Le bon roi tient sa promesse, il va habiter un village situé à un quart d'heure de la mission, et le bois vient, je puis dire, avec une abondance surprenante, vu la distance et les difficultés que l'on pouvait rencontrer. Les sauvages nous veulent à tout prix ; à leurs yeux, nous sommes leurs remparts contre leur ennemi annuel. Nous n'exigeons rien d'eux pour les protéger, ils ne veulent rien nous demander non plus pour être protégés. Sur un

simple soupçon, en effet, que nous voudrions les abandonner, ils se jetteraient, je crois, à nos genoux, implorant à grands cris que nous ne les délaissions pas. Voilà la position qui nous est faite à Kibanga.

III. — *Nos constructions.*

Entrain dans les travaux. — Le roi auprès de la croix. — Importance de notre installation dans ce poste.

Le 21 juin, nous commençâmes à tracer les limites de notre enclos. Nous avons conduit ici avec nous huit de nos ménages chrétiens, dix enfants parmi nos plus grands et quatre indigènes, qui nous ont suivis de Moulouéva, pour habiter chez nous. Nous hâtons la construction de notre ruche avec la précipitation des abeilles ; la meilleure volonté d'ailleurs anime ceux qui nous voient si mal à l'aise dans notre hutte provisoire ; les pluies, en effet, ne semblent pas devoir cesser, et nous sommes à la belle étoile, ou à peu près.

Du bois, toujours du bois, et le roi qui vient presque tous les jours nous faire visite, se complaît à regarder le travail qui commence à paraître, l'entrain qui fait remuer tout notre monde. Mais ce que nous avons remarqué, c'est qu'il affectionne, pour se reposer, lui et sa suite, l'emplacement que nous

Baie de Kakonoo dans l'Ougoua.

avons choisi pour y dresser notre croix, et c'est là que nous nous entretenons avec lui.

Il ne faut pas croire que ce signe de la Rédemption du monde soit passé inaperçu; chacun pouvait le remarquer, et on se demandait ce que signifiaient ces bois en croix. Nos enfants étaient déjà à même de satisfaire aux questions qui leur étaient faites. Le P. Moinet l'expliqua au roi, qui ne parut pas comprendre grand'chose ; mais, du moins, il ne fut pas effrayé.

La question de construire une maison, d'ériger en l'air un morceau de bois n'est pas aussi simple qu'on pourrait le croire, dans ce pays. On sait ce qu'il en coûta aux Anglais à Oujiji et dans l'Ougoua, pour avoir voulu dresser un mât et y faire flotter leur drapeau. Et pour nous, au Massanzé, des bruits ne furent-ils pas répandus, lorsque nous construisions un bâtiment en briques simplement séchées au soleil, que nous allions élever notre oriflamme et qu'alors nous nous emparerions du pays ; que, notre maison une fois élevée, tous les chefs mourraient, et, comme le mensonge est toujours plus facilement accepté que la vérité, on n'avait plus de doute sur ce point. Poré nous croit plus forts que lui ; il nous donne, dit-on, son pays, il nous voit chez lui avec plaisir, parce que nous lui favorisons un sommeil paisible, et il nous laisse libres de faire chez lui ce que bon nous semble sans contrôle de sa part.

IV. — *Chasse aux crocodiles.*

Les Wabembés mangeurs de crocodiles et de chair humaine.

Ce qui étonne beaucoup le roi Poré, c'est l'adresse de nos deux auxiliaires et la puissance de leurs fusils. La Maongolo, rivière qui coule au pied de notre établissement, est un vrai nid de crocodiles ; tous les jours nous en voyons huit ou dix se promener lentement sur l'eau, se chauffer au soleil sur le sable. Comme ce sont de fort mauvais voisins, le capitaine Joubert et M. Visser leur ont fait la chasse et ce ne fut bientôt plus de bonne volonté qu'ils vinrent prendre le soleil sur le rivage; plusieurs y vinrent bien malgré eux, rejetés par la vague, y étendre leur peau percée de balles. Un des premiers qui fut tué, mesurait 3 m. 20 c. de longueur sur 1 m. 30 c. de circonférence. C'était un des plus petits; celui-là fut dépouillé, nous voulions avoir un spécimen de la peau, et les Wabembés se firent un régal de sa chair.

Nos Wayoas ne veulent pas manger du crocodile.

« — Mais pourquoi? leur demandons-nous.

« — Parce que le crocodile mange l'homme !

« — Mais les Wabembés ?

« — Ah ! les Wabembés n'y trouvent aucune répugnance, puisque eux aussi mangent l'homme. »

Les crocodiles que nous avons tués n'ont pas tous la tête semblable. Quelques-uns ont la tête large et légèrement aplatie ; d'autres ont comme un museau très effilé ; mais les deux têtes sont bien semblables pour la bonne armature de leurs dents.

La tunique écailleuse de ces amphibies si redoutés est loin de résister à l'action des balles, et ces masses si dures en apparence, ne sont pas encore si difficiles à immobiliser qu'on pourrait le croire. Le voisinage en est dangereux si l'on ne se tient pas sur ses gardes ; mais, avec un peu d'attention, il n'y a absolument rien à craindre de ces bêtes. Lorsqu'elles sont à terre, elles fuient l'homme. Il n'en est pas de même dans l'eau, c'est là qu'elles sont redoutables ; aussi, sommes-nous surpris que les pêcheurs, qui sont jour et nuit dans l'eau pour leur pêche, ne payent pas plus souvent tribut à ces autres pêcheurs qui les guettent.

V. — *Prise de possession.*

Du camp a notre installation provisoire. — Délimitation du terrain. — Notre règle de conduite avec le roi Poré. — Nouvelle visite du roi. — Nos constructions terminées. — Petite épreuve.

Le 4 juillet, nous abandonnions notre camp des bords du lac, et nous nous installions dans notre *Boma*, où nous avions construit une habitation provisoire, qui servira, plus tard, de dépense et de magasin. Nous serons, là, mieux à même de surveiller nos travaux.

Le R. Père Guillet, arrivé ici depuis quelques jours, avait, de concert avec Poré, décidé qu'une grande réunion aurait lieu à la mission afin de déterminer complètement quelle serait notre position dans ce pays. Peu d'indigènes manquent à l'appel qui leur a été fait ; mais, devant la viande de deux gros buffles tués à la chasse par nos auxiliaires, impossible de tenir conseil : il était plus simple de faire des heureux et de remettre la réunion au

Groupe d'enfants a Kibanga avec tambours, lances, haches, etc

lendemain; d'ailleurs cela donnerait plus d'importance au conseil.

Le 16, dans l'après-midi, Poré revient et une foule considérable l'entoure. Devant lui et tout son monde, nous indiquons le terrain que nous désirons pour nos cultures, celles de nos enfants, et un emplacement pour les sauvages qui voudraient un jour se placer sous notre protection. Le R. P. Provicaire fait ensuite connaître, afin d'éviter tout soupçon, quelle sera notre conduite dans l'administration du pays; nous voulons qu'elle reste entière entre les mains de Poré, tandis que, seule, l'administration de notre village nous regardera. Quant aux affaires mixtes, nous nous entendrons. Or, comme nous devons suivre pour règle de conduite la loi évangélique, nous leur annonçons que, du jour où nous serons installés, nous les inviterons à venir se faire instruire de la religion que nous leur apportons. Nous ne rencontrons aucune difficulté à nos demandes.

Nos affaires ainsi réglées, Poré s'en va chez lui dans la montagne de l'Oubouari. Sa présence nous a été très utile, car sans lui nous n'aurions pas eu sous la main le bois nécessaire à nos constructions. Voulant nous procurer toutes les choses dont nous avions besoin avant de partir, il dit à tout son monde qu'il ne jetterait pas au lac le sortilége pour prendre du poisson, avant que les Blancs aient du bois. Avec de tels moyens, on est sûr d'être bien servi et de se faire obéir.

VI. — *Fausse alerte.*

Un crocodile en est la cause. — Hospitalité donnée par les missionnaires. — Plus de peur que de mal.

En octobre, Poré vient encore faire visite à la maison, il passe une partie de ses journées chez nous ; il est surpris de voir notre habitation terminée et on dirait qu'il l'envie pour lui-même. Nous promettons de lui en faire construire une semblable ; il est fort satisfait de notre proposition et de notre hospitalité. Il se sent rajeunir, dit-il, au milieu de notre monde, avec lequel il sympathise à la perfection. Il est cependant une épreuve qui tempère notre joie, c'est la présence des habitants de l'Ouroua. L'année dernière et les années précédentes, en dépeuplant le pays de Loumona (nom du pays de Poré), ils l'ont aussi dépouillé de ses cultures ; nous sommes ainsi sur le point de souffrir de la faim, surtout à cause de nos nombreux enfants. Nous commençons à cultiver, il est vrai ; nous avons déjà planté quelques patates douces et

du manioc, nous semons du maïs, mais nous ne sommes pas encore à l'époque de la récolte ; les rares cultures des sauvages qui nous entourent, ne sont pas suffisantes, loin de là, pour notre commune subsistance : aussi sommes-nous obligés de demander des vivres aux Watembés qui ont moins souffert de l'invasion.

Les Wayoas, tant de fois éprouvés par les Waorooros, les croient toujours à leurs portes et ne s'adonnent aux cultures qu'avec crainte, dans le doute où ils restent de voir leurs récoltes enlevées par les ennemis ; nous les rassurons ; ils ne veulent point croire à nos paroles, tant est forte chez eux la crainte d'un ennemi qu'ils regardent comme terrible. Ne connaissant pas du tout la manœuvre d'un fusil, ils nous demandent néanmoins des armes à feu, ayant la persuasion qu'avec la présence de ce fameux *doua* (remède), ils feront mordre la poussière aux audacieux voleurs.

Le 29 novembre, sur le soir, fuite générale de tous les habitants de l'isthme, depuis chez nous jusqu'à la côte de l'Ougoma ; nous voyons d'un seul coup d'œil vingt-cinq bateaux qui gagnent la presqu'île Oubouari. Les fuyards qui ne peuvent monter les pirogues courent à pied, chargés de nattes, d'ustensiles de cuisine, de poules, de chèvres, etc., et suivent le rivage en passant devant la mission.

Nous apprenons par ces pauvres gens que les Waorooros sont tout près, à Kouvounouvé, c'est-

à-dire à trois kilomètres d'ici, et que demain, au chant du coq, ils auront envahi tout le pays. Nos voisins arrivent à la mission et demandent à y passer la nuit sous notre protection. Nos bâtiments libres, notre village, tout se remplit de sauvages, nous distribuons des fusils à nos grands enfants et nous attendons des nouvelles, car rien de sûr.

Le jour et le lendemain s'écoulent et l'ennemi n'arrive pas. Que s'est-il donc passé? Bientôt on rapporte qu'un enfant de l'Ougoma ayant été saisi par un crocodile, les parents, les voisins et les amis avaient poussé les cris habituels sur la disparition de l'enfant, et que les Wayoas, ne comprenant pas bien, s'étaient imaginé que les ennemis accouraient. Ils avaient pris peur et le cri d'alarme avait causé cette fuite générale! Bien heureux d'en être quitte pour la frayeur, chacun des fuyards rentra dans ses foyers.

Traitons maintenant de choses plus consolantes.

VII. — *Premier baptême solennel*

Heureuses dispositions des baptisés. — Première communion. — Désirs du baptême chez les catéchumènes.

Depuis les premiers exercices de notre retraite annuelle clôturée le 8 décembre, le P. Moinet s'est occupé, d'une façon toute spéciale, de préparer nos premiers rachetés qui attendaient avec impatience le jour de leur baptême. Les instructions ne leur avaient pas manqué, et elles excitaient en eux un désir raisonné du baptême. L'examen qu'ils ont passé ces jours-ci en est une preuve, examen auquel ils ont répondu avec autant d'exactitude, plus peut-être, que la plupart des enfants de nos campagnes de France. Nous recueillons dans cette petite épreuve les fruits de nos instructions journalières depuis quatre années, et ils étaient capables de nous dédommager de nos soins. L'un de ces enfants surtout nous a surpris par ses connaissances approfondies de notre sainte religion, Gabriel Kissouroura. Déjà, dans un voyage qu'il fit comme courrier, au Massanzé, il trouva un enfant

frappé de plusieurs coups de couteau donnés par un pauvre insensé, et dont les plaies béantes laissaient échapper les entrailles ; n'ayant point d'autre remède à lui donner, il l'instruisit sommairement de notre religion et lui administra la grâce du baptême. Nous aurions bien voulu pour celui-là abréger l'épreuve, car il va sans dire qu'il désirait sincèrement pour lui-même la grande grâce qu'il avait procurée à un indigène.

Ce jour si désiré et attendu depuis quatre ans, est arrivé le 24 décembre. Ceux de nos enfants qu'on a choisis pour le baptême, entourés de soixante-dix de leurs frères, viennent à la porte de la chapelle et demandent à entrer. Nous avons mis à cette cérémonie le plus de solennité que nous avons pu, le rituel a été suivi à la lettre et nous n'avons trouvé aucun obstacle à ce que nos enfants qui désiraient y assister y fussent présents. C'était la première fois que le Tanganyka était témoin d'une pareille cérémonie qui a bien dû réjouir les anges.

Après les prières préparatoires, les avertissements, les exorcismes, les signes de croix prodigués comme à profusion sur tous leurs sens, sur tout leur corps, indice que le bon Dieu en prenait possession, l'eau sainte du sacrement coula sur leur tête et la marque ineffaçable du baptême s'imprima dans leur âme, dont la blancheur, vue des yeux de la foi, faisait un contraste frappant avec la couleur noire de leur enveloppe corporelle. Nous

étions tous émus à ce spectacle attendrissant, émus jusqu'aux larmes mêmes, et le ciel, à qui nous offrions les prémices de notre mission, nous payait, dès cette terre, le salaire des premières années de travail. Nos heureux choisis étaient tout entiers à leur bonheur, et leurs frères, plus jeunes, s'éloignaient de la chapelle avec un vif désir de les imiter et de posséder un jour le même bonheur.

Pendant l'action de grâces, ils ont demandé à Dieu de persévérer dans leur heureux état, de ne jamais souiller la blancheur immaculée de leur baptême; ils ont prié pour le Souverain Pontife, pour Son Eminence le cardinal Lavigerie, leur vrai père, pour les bienfaiteurs de la mission, et spécialement pour ceux qui ont procuré leur rachat; ils ont prié pour l'Eglise et pour la France. Prières ferventes que le ciel a entendues, nous en sommes persuadés !

A trois heures du soir, après un cantique en l'honneur de la sainte Vierge, chanté par nos enfants, comme ils en ont l'habitude, avant leur promenade, nos chrétiens prononçaient leur consécration à Marie qu'ils prenaient solennellement pour leur mère. Après avoir participé avec nous au banquet eucharistique, nos chrétiens partagent aussi avec nous le repas du missionnaire. Les voilà ces enfants qu'on nous accuse de faire esclaves ! Eh bien, oui, ils sont esclaves! Comme saint Paul, ils peuvent dire : *Servus Jesu Christi sum.* C'est

l'esclavage qu'ils ont choisi eux-mêmes, mais qui leur donne la plus grande liberté, la liberté des enfants de Dieu.

Le 28 décembre ; le R. P. provicaire arrivait avec le P. Coulbois, le P. Delaunay vient du Massanzé le 29, et aujourd'hui 31, les supérieurs réunis en conseil déterminent la fondation de deux nouveaux postes, dont l'un chez Roussavia, dans l'Ouzighé, et l'autre au sud, au Maroungou, ou dans l'Oufipa, après exploration de ces provinces, afin de pouvoir s'établir dans l'endroit le plus favorable. Le personnel est également désigné pour les quatre postes. Le R. P. provicaire restera à Kibanga ; le P. Coulbois ira à l'Ouzighé, le P. Delaunay reste au Massanzé, et le P. Moinet ira au sud.

Voici ce qu'écrivait, au sujet de cette même cérémonie de nos premiers baptisés, le R. P. Guillet à Son Eminence notre très vénéré Père, au mois de janvier 1884 :

« En passant à Kibanga, nous avons eu le bonheur de saluer les prémices de la mission du Tanganyka. Plusieurs de nos enfants, dont deux mariés, avaient été baptisés solennellement la veille de Noël et fait leur première communion le lendemain, jour de la fête. Ces enfants avaient régulièrement suivi les deux années de postulat et les deux années de catéchuménat requises par Votre Eminence avant l'admission au baptême. Ils avaient de plus pleinement acquis la science et les dispositions nécessaires. Jusqu'ici, nous confor-

mant respectueusement aux règles de la primitive Eglise, que Votre Eminence a eu l'idée si sage et si hautement approuvée du Saint Siége de faire refleurir dans nos missions d'Afrique, nous n'avions administré le baptême que dans les cas *in extremis*. Nous attendions presque impatiemment la fin de cette épreuve de quatre ans que nous-mêmes reconnaissions nécessaire.

« Aujourd'hui que la longue et salutaire période de l'épreuve est enfin passée, que nous avons enfanté à Dieu nos premiers-nés dans la foi, nous avons oublié du coup toutes les peines de l'attente; comme une mère, dès qu'elle a donné le jour à un fils, oublie toutes ses douleurs. La mission du Tanganyka est donc fondée depuis Noël 1883, date mémorable où elle a compté ses premiers chrétiens. Désormais leur nombre grandira vite. Pour plusieurs les années d'épreuve s'avancent et quelques-uns seront bientôt au terme. Les cérémonies solennelles de Noël, auxquelles tous ont assisté, ont allumé en leurs âmes un plus ardent désir du baptême. Presque tous disaient aux missionnaires :

« — Père, et moi ? quand serai-je baptisé ? »

« Comme nous avons déjà des chrétiens et un bon nombre de catéchumènes, lisons-nous dans le journal de Kibanga, nous avons voulu avoir ici une chapelle moins indigne de son hôte, et grande de façon à pouvoir y faire entrer deux cents personnes ; nous avons fait, à cette fin, une aile à no-

tre maison construite avec du bois, de la paille et de la terre.

« Ce n'est pas grandiose, n'est-ce pas ? et cependant, c'est la plus grande, sans contredit, de nos missions de l'Afrique équatoriale ; n'oubliez pas que nous sommes en pays sauvage. N.-S. J.-C. s'en contente, nous ne serons pas plus difficiles que lui.

« Nous attendrons avec impatience que nos bien-aimés et généreux bienfaiteurs nous envoient des ressources pour en bâtir une plus convenable. Toutefois, ce que nous pouvons vous assurer, c'est que cette chapelle, pour si modeste et si primitive qu'elle soit, consacrée, en quelque sorte, par le baptême de plusieurs de nos jeunes Noirs et embellie par leur présence aux offices, nous inspire facilement des sentiments de piété et de sainte joie. »

VIII. — *Pacte de sang entre le roi Poré et le Père Moinet.*

Motifs de ce pacte. — L'escorte du roi. — Présents réciproques. — Discours improvisés.— La cérémonie. — La fête.

Quelques jours après cette panique des Wayoas ou Wamassanzés dont nous avons parlé, Poré, notre vieux roi, jugeant que le sceau de la fraternité de sang le rassurerait davantage sur notre compte et augmenterait son prestige auprès de ses ennemis du dehors, est revenu, ces jours-ci, nous demander d'en faire avec nous la cérémonie solennelle. La date en est fixée à l'avance. Ce jour arrivé, tous les sauvages sujets du roi Poré, des villages les plus rapprochés, se pressent sur les sentiers qui aboutissent à Kibanga et, vers dix heures du matin, cinq cents nègres au moins sont réunis à la mission. Je vais au milieu d'eux et demande si l'opération doit bientôt commencer. On n'est pas pressé chez les nègres, aussi l'on me répond :

« — Attends, qu'on te regarde un peu. »

Tout le monde cause, rit, fume. C'est un jour de fête, il faut bannir la tristesse.

Ce n'est qu'à une heure de l'après-midi que commence la cérémonie. Poré a près de lui le remplaçant de Mounyé-Taré qui est retenu malade chez lui; d'autres petits chefs de villages l'entourent, et, à une certaine distance, cachée par un rideau, se trouve la famille des Kambas dont les chefs ne peuvent paraître devant le Mohami. Les causes de cet éloignement sont très curieuses. Poré ne peut rien prendre, rien manger des vivres qui sortent de leur pays, il ne peut visiter leurs villages, sans quoi il serait aussitôt ensorcelé. Ce sont les Kambas qui devront achever le Mohami, lorsqu'il sera sur le point de mourir, manger certaines parties de son corps et nommer un chef à sa place. C'est dans cette famille encore qu'on devra chercher l'auteur de la mort de Poré, car ce prince, moins que tout autre, ne mourra naturellement.

Je me suis donc assis au milieu de la foule, entouré de MM. le capitaine Joubert et Visser et de tous les enfants de la mission. Après une dernière consultation de ses Watémis, consultation qui est favorable à son désir, Poré invite le remplaçant de Mounyé-Taré à prendre la parole. Il apporte sur la scène deux petits esclaves qui nous sont destinés.

— « C'est aujourd'hui, dit-il, que Poré fait ami-

tié de sang avec les Blancs; son but est surtout de leur demander leur appui contre les Waorooros, et il saura, par la fermeté qu'ils mettront à le défendre, que ce sont des hommes de cœur. Poré leur donne ces deux enfants qui seront désormais les enfants des Blancs. Admettez-vous l'échange du sang ?... »

« — Oui, oui, qu'ils échangent !... »

Avant de répondre pour moi-même, je vois que le Mohami n'est réellement pas décemment vêtu. Je lui donne une chemise toute neuve, un manteau rouge couvert de perles, de bariolures, de coupures de drap d'or, un ancien manteau de théâtre dont nous n'avions pas encore trouvé le débit ; enfin une calotte rouge. A mesure qu'on habille mon nouveau frère et qu'il prend une forme un peu royale, des murmures de satisfaction, sourds d'abord, puis plus accentués, éclatent parmi la foule et finissent en un bruit assourdissant, lorsqu'il revêt la calotte. Poré se met à se regarder, à regarder son monde, à se tourner pour qu'on le voie mieux. Il veut prendre la parole; il est trop ému ; il s'assied et donne un coup d'œil à quelques autres étoffes posées à ses pieds.

Kalonda, un de nos enfants, improvise alors un discours, et, dans le langage imagé des nègres, que Kilouba, un sauvage de Poré, répète, en frappant avec une baguette sur une corne de buffle, avec tant de fidélité qu'il ne laisse pas même échapper un éternuement de l'orateur sans aussi le

répéter, il dit que les Blancs se montreront les amis de Poré et ses défenseurs.

Pour l'échange du sang, cérémonie qui a été très souvent décrite, il y a nécessairement les deux frères, puis deux opérateurs qui ont pour mission de faire une entaille à la poitrine à la hauteur du cœur et de recueillir le sang.

Le roi Poré et moi, sommes assis en face l'un de l'autre, les jambes entrecroisées et les pieds appuyés sur un arc couché à terre ; des flèches et des lances sont plantées en terre entre la corde et l'arc d'un côté, de l'autre on place un fusil, canon en terre, crosse en l'air. C'est dans cette position que Kalonda taillade le Mohami qui commence à trembler.

Quelques gouttes de sang des deux frères sont recueillies et mises dans un verre, puis mélangées à deux cuillerées de miel. Après un discours, dans lequel les nouveaux frères prennent l'engagement, sous peine de mort, de ne jamais se servir l'un contre l'autre, ni de l'arc, ni des flèches, ni de la lance, ni du fusil, donnant comme preuve de leur parole, les armes qu'ils foulent aux pieds, nous buvons, moitié par moitié, le sang ainsi mélangé.

Une salve d'applaudissements porte la santé des deux frères ; dix de nos enfants arrivent en courant et déchargent leurs fusils au devant de l'assemblée. Plus de 500 sauvages avec leurs lances les suivent et simulent un combat des plus intéressants.

La tempête passée, les danses, dans lesquelles le Mohami ne le cède à personne, commencent au son des tambours, des chants de la foule et des *you-you* des femmes, qui, comme partout, un peu curieuses, veulent assister à tout et tout voir.

La journée se termine par quatre heures de *maméno* (paroles); les sauvages ayant la manie de parler beaucoup pour ne rien dire, les paroles ne coûtent rien; aussi chacun en prodigue-t-il à profusion. Le Mohami n'est pas le moins loquace, mais son langage est toujours ému; il tousse, il balbutie d'une voix éraillée et fait même des gestes sans rien dire ; tout est fidèlement reproduit par Kalonda qui frappe toujours sur sa corne de buffle.

Nous prions Dieu de toute notre âme de tourner vers lui des cœurs qui viennent se livrer entre nos mains. Nous lui demandons de leur donner en nos instructions du catéchisme, au moins la confiance qu'ils veulent bien nous accorder à nous-mêmes pour des intérêts temporels ; car c'est uniquement pour leur faire connaître notre religion, pour les convertir, que nous sommes au milieu d'eux, et c'est dans cette intention seule que nous avons cédé à cette cérémonie un peu barbare en elle-même, mais que nous savons être la plus grande marque d'amitié que les nègres puissent se donner entre eux.

IX. — *Une histoire de sorcellerie qui commence mal et finit bien.*

MOUNYÉ KAMBA FAUSSEMENT ACCUSÉ PAR LES SORCIERS. — IL EST CONDAMNÉ MALGRÉ L'INTERVENTION DES MISSIONNAIRES. — INSTRUIT ET BAPTISÉ PAR EUX, IL VA D'UN PAS FERME A LA MORT. — HONTE ET RETOUR DU ROI PORÉ. — DÉLIVRANCE PAR LES PÈRES DU CHEF MBINGO, AUSSI INJUSTEMENT POURSUIVI.

A la date du 15 mars 1884, le P. Moinet écrivait les détails suivants, qui nous mettent sous les yeux les attaques et les défaites de Satan à la station de Kibanga :

« Au mois de février dernier, je vous adressais une lettre dans laquelle je vous disais quelques mots de notre mission de Kibanga. Depuis ce jour, nous avons continué en paix notre œuvre qui avance trop lentement, d'après nos désirs, mais qui cependant semble bénie de Dieu. Je vous annonçais dans ma lettre le baptême de nos chrétiens. Ces enfants continuent à se bien conduire ; nous

CARTE PARTIELLE
DES MISSIONS DE
L'AFRIQUE ÉQUATORIALE
Echelle
LÉGENDE
LAC VICTORIA NYANZA
LAC ALEXANDRA NYANZA
LAC KIVO
LAC MOUTA-NZIGHE
LAC WINDERMERA
GOLFE DE SPEKE
OUGANDA
OUSSOGA
AMARA
Baringo
OUSSONGORA
OUSSAGARA
OUNYORO
Rionga
Koki
Mpororo
ROUANDA
KARAGOUÉ
OUZONGORA
OUHAYA
I. Bambireh
Lac Salé
Nyamzi
OUGHEYEYA
OUROURI
KOUAVI
Ouadjikas
Outoutoua
Maganza
TOUZOU
OUSSOUI OR.
OUSSOUI OCC.
OUZINDJA
OUSSOUKOUMA
Miatou
Idamba
MASSAÏ
Itourou
Oubanarama
OUYANZI
Vouahoumba
Ourangoua
Ousomba
Rouhaga
OUHHA
OUVINZA
OUNYAMOUEZI
OUNYANYEMBE
TABORA
Oudjidji
Oubembe
Bakombe
MANYEMA
Oubondjoué
Maroungou
Itandé
TANGANIKA
OUFIPA
Massikamba
Karema
Oukonongo
Mpimboué
OURORI
OUKIMBOU
Mgounda Mkali
OUNYANGOUIRA
OUGOGO
MPOUAPOUA
OUSEGOUA
OUROUGOUROU
OUKAMI
OUKHOUTOU
OUKAMBA
N'gourou
OUSAMBARA
TCHAGA
Lac Tsava
TELTA
Ouzigoua
ILE DE PEMBA
ILE DE ZANZIBAR
ZANZIBAR
ILE DE MAFIA
EUROPE
MER MÉDITERRANÉE
MAROC
TRIPOLI
ÉGYPTE
ASIE
GUINÉE SEPT.
GOLFE DE GUINÉE
ANGOLA
OCÉAN ATLANTIQUE

avons formé deux d'entre eux à nous servir la sainte Messe.

« Je vous parlais en second lieu de l'amitié de sang avec Poré ; l'effet produit a été favorable à la mission. Depuis ce temps plusieurs événements dignes de remarque se sont encore passés. Je veux vous en faire part.

« D'abord nous avons envoyé trois protecteurs au ciel. Le premier est un de nos enfants, qui a reçu le nom de Léonce ; puis un sauvage que nous avons rencontré chez lui à la dernière extrémité, mais on ne peut mieux disposé à recevoir le saint baptême. Un troisième est un enfant de huit jours, né de nos sauvages, que nous avons appelé Henri.

« Le principal événement qui aurait pu avoir des suites fâcheuses pour la mission, mais qui heureusement en eut de bonnes, est une de ces histoires de sorcellerie, qui sont une source de querelle entre les sauvages, de haines inextinguibles et de toute sorte de combats entre les familles.

« Etant admis en principe ce mensonge affreux que l'homme ne peut mourir naturellement, il faut toujours rechercher la cause de la mort de chaque personne défunte. Nous commençons à être assez au courant des inventions diaboliques mises en pratique en ces circonstances, et il faut, certes, la plus grande faiblesse d'esprit pour croire à ces mensonges. Si un homme meurt, les parents du mort vont consulter au loin un Mganga (sorcier),

qui, sur les données de celui qui le renseigne et le paye, déclare un tel coupable, un tel sorcier. Une fois dénoncé, l'individu est déjà condamné, il est pris par ruse, lié et tué à la volonté des parents du défunt. Ses biens sont confisqués, ses femmes et ses enfants sont vendus au profit de l'accusateur. Ces jours-ci mourait, auprès de la mission, le mtémi de Poré, du nom de Kamba. Ses enfants accusèrent, avec l'assentiment de Poré, et même poussés par lui, un autre chef, neveu du mort, du nom de Mounyé-Kamba, ami de la mission et l'homme au jugement le plus droit que nous ayons vu parmi les nègres qui nous entourent. Il fut pris, lié et battu, puis on vint avertir Poré qui était logé dans notre village et prendre ses ordres sur l'état du prisonnier. Il n'y a aucun doute pour nous que ce ne soit Poré qui ait demandé sa mort, car Poré le détestait déjà avant notre arrivée ici, et sa présence de temps à autre à la mission lui fut imputée à crime.

« Poré était donc à la maison ; il se verse un pot d'eau sur la tête et charge les envoyés de massacrer immédiatement l'accusé. Cette nouvelle parvint à nos oreilles, nous résolûmes de sauver notre ami ou du moins de le baptiser avant sa mort. Mais il fallait détourner l'ordre du souverain, ordre qu'il avait donné par haine contre son vassal. Dans un premier bon mouvement, nous obtenons de Poré qu'il retarde l'exécution, pour que nous puissions écouter ceux qui l'entourent

MBOUSOU, ARBRE DONT L'ÉCORCE SERT A FAIRE DES ÉTOFFES ET DE PETITES MAISONS DE PAILLE POUR LES *mzimous* (ESPRITS).

et ceux qui le défendent. M. Joubert part aussitôt, avec cinq askaris chez Mounyé-Kamba, à une demi-lieue de la mission. Il était temps; la foule qui était sur le point de donner le coup de grâce à l'accusé, nous le laisse emmener plus mort que vif, sans aucune résistance. Il y eut bien cependant, parmi les intéressés à sa mort, un sentiment d'indignation contre nous qui prenions la défense d'un sorcier. Cela surpassait, en effet, tout ce que l'on avait vu jusqu'à ce jour; mais notre sang-froid, au milieu de l'effervescence des sauvages, formant un contraste frappant, arrête les plus animés.

« S'adressant alors à la foule qui fait aussitôt silence pour écouter, l'un de nous prend la parole en ces termes :

« Nous ne venons pas, ô habitants de l'Oubouari, vous empêcher de punir Mounyé-Kamba comme il le mérite, s'il est vrai qu'il soit coupable de la mort de son oncle, car nous aimons la justice, mais on nous dit qu'il est innocent; s'il en est ainsi, il ne vous est pas permis de le faire mourir. Nous désirerions donc connaître les accusations portées contre lui. »

« Plusieurs de ceux qui étaient intéressés à la mort de Kamba, s'avancent aussitôt en criant :

« — Oui, il est coupable, oui, il doit mourir, car il est allé s'entendre avec les ennemis pour battre notre roi Poré, il leur a porté de l'huile, il est venu chez vous acheter de l'étoffe pour faire la guerre, puis on l'a vu pendant la nuit danser sur la tombe de son oncle. »

« — Mais, répond le Père, où sont les témoins qui ont vu Kamba traiter avec vos ennemis ? qui l'a vu sur la tombe de son oncle ? »

« — Les témoins ne sont pas là, mais nous les trouverons, demain nous les amènerons. »

« — Eh bien ! à demain, » répondons-nous.

« Comprenant qu'il nous serait fort difficile de sauver le pauvre Kamba de la fureur de ses nombreux ennemis, nous lui parlons des principales vérités de notre sainte religion, du repentir de ses fautes, du moyen d'éviter le feu de l'enfer et d'être heureux pour toujours dans le ciel et nous lui proposons le saint baptême. La grâce divine a éclairé et touché notre sauvage. « Hâtez-vous, dit-il, de me donner ce grand remède qui lavera mon âme et m'ouvrira le ciel; quand je l'aurai reçu, s'il faut mourir, je mourrai content. » Nous accédons à son désir et nous lui disons que, si nous ne pouvons le sauver de la mort, nous lui administrerons ce baptême avant qu'il tombe au pouvoir de ses ennemis.

« Cependant, la foule armée de la veille est revenue en vociférant et réclamant Kamba pour le mettre à mort. Nous nous présentons encore et demandons où sont les témoins qu'on a promis de nous amener.

« Nous savons que Kamba est coupable, répondent-ils, nous n'avons pas besoin de témoins, ce Mganga a été signalé par d'autres Wagangas comme auteur de la mort du Mtémi du roi, cela

Le R. P. Guillet avec deux enfants nouvellement baptisés.

nous suffit; il faut qu'il meure. » En même temps on ouvre passage au Mohami qui, hors de lui-même, se couche par terre et, le couteau sur la gorge, jure de faire périr l'ensorceleur Kamba. Nous essayons encore, mais sans succès, d'obtenir la grâce de la victime; nous obtenons seulement un sursis de quelques instants, le temps de baptiser l'accusé, ce que nous faisons en présence de tous ses bourreaux. A peine avions-nous achevé que Kamba était enlevé et conduit au lieu du supplice. Ce cher néophyte, transformé et aidé de la grâce divine, marcha à la mort avec calme et avec une rare fermeté. Son corps fut enterré secrètement et le bruit se répandit que Kamba était allé avec le Dieu des Blancs.

« Quand Poré fut revenu de sa fureur, il parut honteux de sa mauvaise action, et, pendant plusieurs jours, il alla se cacher dans la montagne avec toute sa famille.

« Persuadé que nous étions mécontents de lui, il nous envoya des présents pour nous apaiser.

« Nous lui fîmes dire que, dans cette affaire, il s'était sans doute mal conduit, mais que, puisqu'il se repentait, il n'avait pas à avoir peur de nous; qu'il pouvait continuer comme autrefois à venir nous voir.

« Poré paraît avoir profité de la leçon que nous lui avons donnée. Quelques jours après la triste exécution que nous venons de citer, un autre chef nommé Mbingo nous fit dire que, lui aussi, était

accusé faussement, comme l'avait été Kamba, et que son voisin voulait le tuer, qu'il avait même donné de l'argent au roi pour obtenir cette permission. Informé que nous étions au courant de cette affaire, Poré donna des ordres pour empêcher la mort de Mbingo et nous fit dire qu'il ne voulait plus désormais nous déplaire en faisant ainsi tuer son monde pour quelques biens. Daigne le Seigneur, par notre humble ministère, achever d'éclairer ce pauvre roi et l'arracher à la tyrannie de ses pratiques superstitieuses et de sa cupidité! »

V

CHEZ LE ROI ROUSSAVIA

DANS L'OUZIGHÉ

—

LE PAYS. — ACCUEIL FAIT PAR LE ROI. — FONDATION D'UNE STATION

« J'ai fait mon voyage dans l'Ouzighé, pays de Roussavia, au Nord du lac Tanganyka, écrit le R. P. Guillet, afin d'étudier la possibilité d'un poste de mission. J'étais accompagné par le P. Dromeaux et le capitaine Joubert. L'Ouzighé est un pays très riche et très peuplé. La population est la plus considérable et la mieux groupée de toutes les rives du lac. Sur le rivage elle forme une véritable ville qui s'étend à une grande distance. Dans l'intérieur, entre le lac et les montagnes qui s'élèvent à deux ou trois kilomètres, il y a aussi de nombreux villages. C'est dans un de ces villages qu'habite Roussavia. Le matin, après avoir offert le saint sacrifice pour obtenir l'accomplissement de la volonté de Dieu, nous allâmes lui faire visite.

Nous l'avions prévenu de notre arrivée, et lui-même nous avait fixé cette heure pour notre entrevue. Roussavia nous attendait dans sa case de réception. Il était seul assis sur une belle natte du pays. Nous entrâmes avec notre suite. Il nous invita à nous asseoir au fond de sa case, place d'honneur, sur une natte neuve préparée pour nous.

« Roussavia conserva la gravité qui convient à un chef de son importance. Il ne fit paraître à notre vue ni crainte, ni étonnement, ni admiration. Il nous fit bien meilleure impression que le jeune Mvourouma, son rival sur la rive droite du Boussizi. Et, comme d'ailleurs ses sujets sont bien plus nombreux et son pays plus salubre, nous n'hésitâmes pas à lui donner la préférence. Nous lui exposâmes le but de notre visite.

« Si mon pays vous plaît, nous dit-il, il vous « est ouvert ; je vous verrai avec plaisir chez « moi. Demain je vous ferai montrer un endroit « que vous pouvez choisir pour vous établir, ou, « si vous préférez, cherchez vous-mêmes un lieu « qui vous plaise. »

« Le lendemain nous cherchâmes nous-mêmes et nous trouvâmes, à moins d'un kilomètre de la place du marché, une belle éminence inhabitée au pied de laquelle coule un ruisseau limpide. Ce lieu nous parut salubre, propre à la culture à cause du ruisseau qui arrose la plaine, et enfin très convenable pour la prédication, n'étant qu'à quelques

pas des villages des bords du lac. Nous le désignâmes aux envoyés de Roussavia, qui ratifia notre choix. Nous lui fîmes quelques présents et repartîmes pour le Massanzé en priant pour ces peuplades où se trouvent certainement les élus du bon Dieu. Dans quelques jours nous espérons y aller fonder une station. »

« Le 7 mars 1884, écrit encore le P. Guillet à Son Eminence le cardinal Lavigerie, le P. Coulbois s'embarquait pour l'Ouzighé avec le P. Randabel et le F. Gérard. Je n'ai pas eu de leurs nouvelles depuis; mais j'espère que, cinq ou six jours après, ils étaient à leur poste. Ils auront trouvé des cases prêtes à les recevoir et à les abriter durant les grandes pluies. Ils se construiront ensuite une résidence plus convenable. L'endroit choisi par le P. Coulbois et moi, est à trois kilomètres environ du rivage et à cinq minutes du village de Roussavia. Selon les ordres de Votre Eminence, nous avons recherché avant tout un site salubre. Enfin voilà donc la chère mission de l'Ouzighé ouverte, après un an et demi d'attente, faute de missionnaires. Daigne le bon Dieu la bénir et y établir son règne ! Nous avons ainsi trois postes au nord du Tanganyka : Moulouéva, Kibanga et l'Ouzighé. Nous sommes obligés de retarder la fondation des postes du sud par manque d'ouvriers pour travailler à ce vaste champ du Père de famille. »

Enfin, dans une lettre partie du Tanganyka, le 15 juillet 1884, et que nous venons de recevoir seule-

ment le 11 de ce mois de février, le P. Coulbois nous parle ainsi de son poste :

« Comme vous le supposez, votre lettre nous trouve dans le poste de l'Ouzighé, au milieu des mille tracas d'une construction, d'une installation et d'autres petites misères, qui crucifient bien dame nature.

« Hélas ! il faut s'y faire et s'attendre à mourir à tout et à ne voir plus que le ciel. Heureuse nécessité ! Pourquoi faut-il que nous ne l'acceptions pas toujours avec un peu plus de courage, un plus joyeux acquiescement aux adorables volontés de Dieu. Nos chers nègres sont d'une forte et noble race, à la belle couleur de bronze. Priez pour eux et faites prier. Nous allons, le P. Randabel et moi, leur annoncer le règne de Notre-Seigneur ; ce règne est devenu proche : *Appropinquavit in vos regnum Dei*. Hélas ! que ne sommes-nous des saints pour obtenir cette grâce qui incline à croire les vérités de la foi ! Je vous dirai donc comme l'ange de Macédoine à saint Paul : *Transiens in Macedoniam, adjuva nos*. Venez d'esprit, sinon de corps, au pays de l'Ouzighé et aidez-nous. Envoyez-nous de nombreuses caravanes d'apôtres ; qu'est-ce que neuf missionnaires pour la région du Tanganyka ?

« Le voyage, avec un bon chef de caravane et l'expérience du passé, n'est pas si terrible qu'autrefois. Avec un peu de précaution, on évite fièvre et dyssenterie ; ce qu'il faut, c'est de la patience

et un sans-souci que l'on trouve dans l'abandon à Dieu.

« Ce qu'il nous faut ici, vous le savez mieux que moi, c'est un grand fonds de vie intérieure, une vie de prières et une bonne provision de science. J'ajoute que les travaux matériels auxquels il faut s'astreindre au début d'une mission, joints à l'état d'accablement que cause parfois le climat, rendraient les hommes terre à terre, si l'on ne savait réagir. Puis il y a des jours où l'on est incapable de tout : étude, travail, prière, lecture ; tout ce que l'on peut faire est de se soumettre entièrement au bon Dieu. Il connaît bien notre misère et le néant dont nous sommes faits.

« C'est un beau pays que notre Ouzighé. Dans la saison sèche, ce ne sont que vapeurs, ciel terne et triste, atmosphère si chargée que l'on ne voit pas les gigantesques montagnes du Sambourizo, situées à quelques lieues d'ici. Quand arrivent les pluies, cette atmosphère se dégage un peu.

« Ici le Tanganyka est bordé sur toutes ses rives, à part quelques échappées, de chaînes de montagne qui l'étreignent et laissent tomber à pic, dans ses eaux, leurs flancs couverts de verdure. Rien de beau comme ces montagnes ! Çà et là un ruisseau qui s'échappe en cascades gracieuses ; là-haut, par crainte des pillards, les huttes des pauvres Noirs, cherchant à cette hauteur un peu de sécurité. Ces rives sont très belles. Combien elles le seraient encore davantage si l'incomparable lu-

mière de notre sainte religion les éclairait ! Le ciel de France est plus beau que celui-ci, mais il faut dire qu'il y a là une miséricorde du bon Dieu : si le terrible soleil de ce pays-ci pouvait rayonner à son aise, je crois qu'il nous tuerait tous.

« Le Manyéma est là-bas, derrière les montagnes dont je viens de vous dire un mot : quels sont les heureux missionnaires qui iront en faire la conquête ? Croiriez-vous qu'on supporterait ici que quelques-uns des anciens accompagnent les nouveaux venus ? Roussavia notre roi nous aime, il vient presque tous les jours nous voir. C'est un homme de quarante-cinq à cinquante ans, intelligent, droit et distingué. Puissions-nous plus tard le gagner à Notre-Seigneur !

« Savez-vous que nous sommes ici dans une faction de l'Ouroundi ? La race est la même que celle où s'établit autrefois le P. Déniaud. Tous les roitelets de ce pays ont pour suzerain le Mouéri, être quasi légendaire, au pouvoir mystérieux, qu'on nous dit résider au delà des montagnes qui nous bornent l'horizon à l'est. »

I. — *Les roitelets du Tanganyka recherchent l'amitié et la présence des missionnaires dans leurs Etats.*

Le mouvement qui se produit, surtout depuis deux ou trois ans, en faveur de nos missionnaires chez les souverains qui se partagent les rives du Tanganyka et les régions adjacentes est bien propre à encourager notre zèle, notre piété et notre générosité, à nous faire désirer instamment que de nouveaux ouvriers évangéliques aillent satisfaire au plus tôt aux pressantes réclamations de plusieurs autres de ces rois et de leurs peuples, comme on l'a fait l'année dernière pour le roi Poré et le roi Roussavia, auxquels on n'a pas donné la préférence sans faire quelques jaloux. Qu'on nous permette d'attirer un peu l'attention sur chacun d'eux, en exposant brièvement les démarches qu'ils ont faites dans le but d'amener nos Pères à aller s'établir chez eux.

1° *Le roi Roumougué.*

Nous avons appris qu'il regrettait vivement de

nous avoir laissé partir de l'Ouroundi, lors de la mort du P. Déniaud; tous ses voisins lui en font des reproches. Il a conservé notre terrain et les arbres que nous y avions plantés, dans l'espoir, sans doute, de nous attirer encore à lui. Nos confrères semblent nous inviter du fond de leur tombe ou plutôt du haut du ciel à retourner dans cette mission qu'ils aimaient tant, malgré les peines qu'ils y avaient endurées au commencement de leur installation.

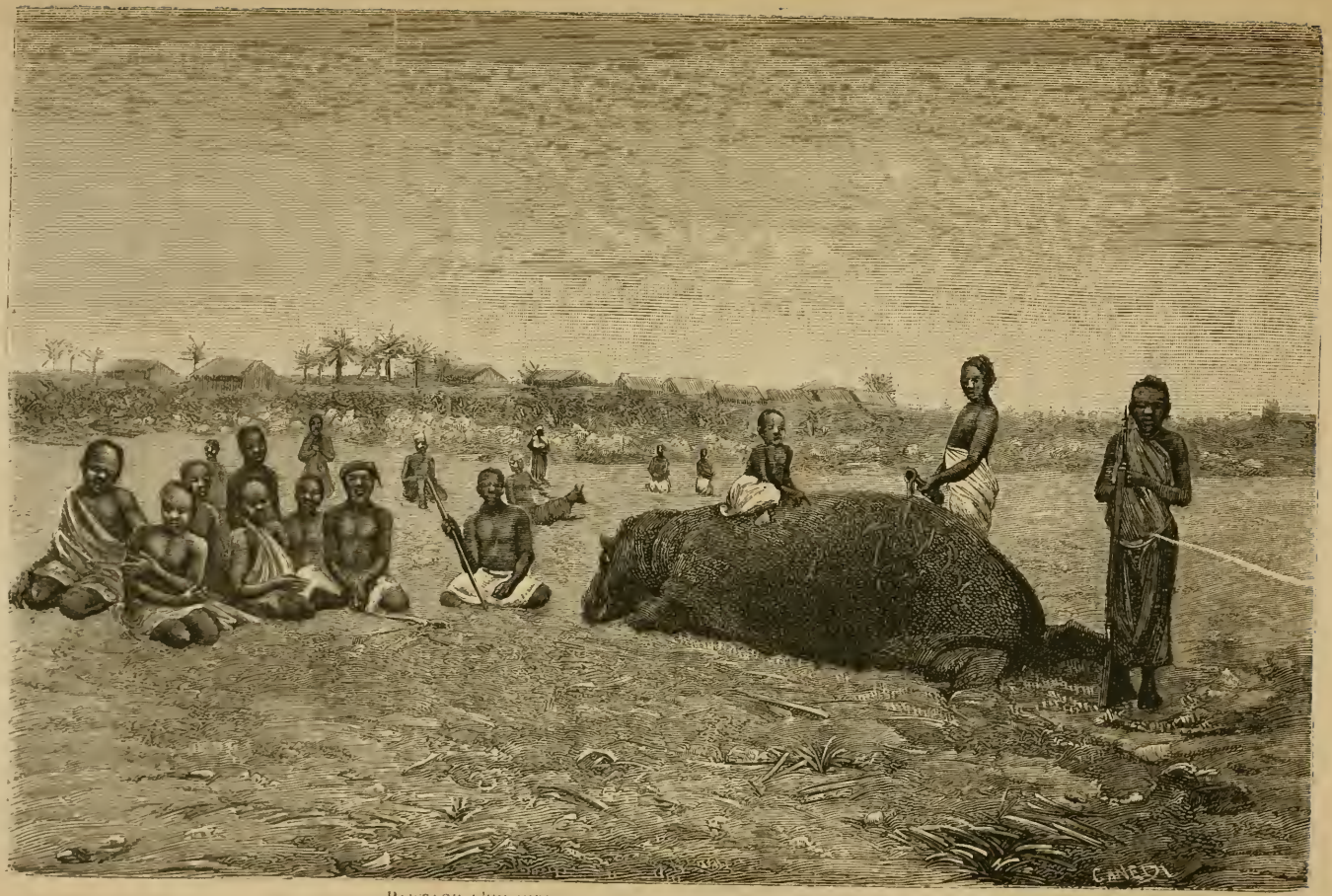
2° *Le roi Souima.*

Plusieurs fois déjà, le bon roi Souïma avait envoyé son fils nous voir et nous témoigner son amitié par des présents. Après notre malheur de l'Ouroundi, il nous avait offert une installation chez lui. L'année suivante, au mois de novembre, il venait lui-même nous voir et nous prier avec instance d'aller habiter à côté de lui.

« Je veux des Blancs chez moi. »

Voilà ses propres paroles. Pour nous prouver son amitié, il nous laissa des vivres et nous fit présent de deux enfants de six à sept ans et d'une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans destinée à un de nos plus grands jeunes gens, qui, à plusieurs reprises, nous avait demandé une épouse.

Avant de se retirer, Souïma voulut voir de près les objets que nous avions dans notre maison. Il fut comme stupéfait d'entendre les sons de l'har-



Partage d'un hippopotame devant le village de Kibanga.

monium, de voir des hommes très forts qui, répondant à notre appel, venaient tenir notre électro-aimant, saisis par le fluide qui leur enlevait toute force, leur tordait les bras et leur faisait pousser des cris de grâce.

Dans la pharmacie il voit beaucoup de bouteilles et nous demande en quoi cela pouvait être fait, on le lui dit et c'est pour lui une nouvelle surprise ; il s'enquiert de ce qu'elles peuvent contenir, nous lui répondons que ce sont des remèdes ; ce mot est bien vague pour lui et ne répond guère à l'idée qu'il s'était faite des remèdes dans son pays. Alors je prends un flacon d'alcali, je le lui présente et le prie de sentir. Les quelques pleurs qu'il ne put s'empêcher de verser lui démontrèrent, plus que toutes les paroles, l'efficacité de nos remèdes. Avant de partir, le roi Souïma se montra pleinement satisfait de sa visite et nous demanda une seule chose, en retour de ses présents, savoir : que nous allions nous-mêmes le visiter dans ses Etats. Après son départ, nous remerciâmes Notre-Seigneur Jésus-Christ de tout notre cœur d'avoir inspiré à ce roi, encore païen, tant d'intérêt pour notre mission, et nous le prions de le récompenser de ses bontés pour nous en lui accordant d'être un jour éclairé des lumières de la vérité.

3° *Le roi Mourouma.*

Le 13 janvier, nous étions à la lecture spirituelle, disent les Pères du Massanzé, lorsqu'une détona-

tion d'arme à feu se fait entendre au seuil de notre habitation, puis un Wangouana apparaît en nous annonçant que le roi Mourouma est campé près de Mouléva et qu'il nous fera visite le lendemain.

Le lendemain, en effet, Mourouma arrive avec sa suite nombreuse. Il nous fait cadeau d'un bœuf, d'une vache et de quelques chèvres en disant au Père supérieur : « Me voici, je suis ton enfant. » Comme nous l'avions fait pour Souïma, nous nous appliquâmes à intéresser Mourouma en lui montrant tout ce que nous avions de plus beau et de plus curieux parmi les objets venus de France, miroirs, allumettes, aimant, musique, jumelles, fusils, feu obtenu avec des loupes, etc. Tout fut exhibé et examiné en détail. L'effet produit fut au delà de toute expression. De petits riens tiraient de la bouche de ces sauvages de vives exclamations. L'un d'entre eux, se tournant vers ses frères, leur dit avec un profond étonnement: « Mais ils font tout, ces Blancs, vraiment il n'y a que Dieu à les vaincre. »

Nous profitâmes de ces paroles pour les entretenir un peu des vérités du salut : nous leur disons, entre autres choses, que tout ce qu'ils venaient de voir ne sortait que de l'intelligence humaine, mais que nous connaissions une autre science bien plus parfaite, celle de Dieu, qui conduit au bonheur, et que nous étions envoyés par lui pour les en instruire.

Quand le Père supérieur eut fini de parler, Mourouma le remercia, puis il lui dit :

« Vous savez que depuis longtemps je vous desire dans mes Etats, je vous répète aujourd'hui la même invitation. »

Sur le soir, il se retira, emportant de cette visite un souvenir ineffaçable. L'année suivante, au mois d'avril, il vint encore nous voir pour faire amitié plus intime avec nous par le *pacte de sang*.

4° *Le roi Mtamana.*

Le petit royaume de Mtamana est situé sur la côte du Tanganyka; le roi, comme c'est ici l'habitude, a donné son nom à ses Etats. Notre barque est passée souvent chez lui, soit de l'Ouroundi, soit du Massanzé, pour aller à Oujiji ; il y a un bon port, ce qui est la cause que souvent on s'y est arrêté.

Nos relations ont toujours été très amicales avec Mtamana. Aujourd'hui, 14 mars 1883, il ne se contente pas de ses bons sentiments à notre égard, il nous envoie une députation avec un présent de sept chèvres et un grand pot de beurre, en nous faisant prier d'aller nous établir sur son territoire, auprès de lui.

Son pays offre de belles positions : un orphelinat et un village chrétien, en particulier, pourraient s'y développer à l'aise sur des terres fertiles, irriguées par une petite rivière et dévorées en ce moment par de grandes herbes.

Aux présents de Mtamana, nous répondons par des présents ; à ses avances, nous ne pouvons ré-

pondre que par de bonnes paroles, sans prendre d'engagement, à cause de l'incertitude dans laquelle nous sommes de recevoir bientôt de nouveaux confrères.

Ne pourrait-on pas dire des missions du Tanganyka : « *Videte regiones, albæ sunt. — Messis quidem multa, operarii autem pauci, rogate ergo Dominum messis ut mittat operarios ?* »

VI. — *Au Manyéma.*

AVANTAGE D'UNE STATION AU MANYÉMA. — VOYAGE FACILE. — TIPO-TIPO S'OFFRE A Y CONDUIRE LES MISSIONNAIRES DU TANGANYKA.

(Extrait d'une lettre du P. Guillet à Son Eminence le cardinal Lavigerie.)

Le voyage au Manyéma, comme je l'ai écrit précédemment, est, d'ici, très facile et un peu coûteux, beaucoup plus facile et moins coûteux que celui de Tabora à Oujiji. Je crois qu'avec une subvention de vingt mille francs, nous pourrions, à trois, faire facilement le voyage et subsister pendant un an. Sans doute, ce sont de nouveaux frais à ajouter à ceux dont nous vous faisons déjà porter le poids écrasant ; mais la charité des vaillants catholiques de France voudra-t-elle nous faire défaut et reculer devant une œuvre si belle, si urgente, si consolante même, à laquelle les missionnaires consacrent généreusement leur santé et leur vie ? Non, non ; elle saura se maintenir à la

hauteur de nos besoins, et Dieu, en retour, conservera à notre chère patrie sa grandeur et sa foi.

Les bonnes relations que le P. Jamet a établies avec Tipo-Tipo à Zanzibar, et que j'espère fortifier dans quelques jours, lors de son passage pour Manyéma, nous aideront beaucoup et nous engagent à ne pas différer. Je vous rappelle que, de l'avis de tous les voyageurs européens et des Arabes, le Manyéma est un pays très salubre. Les Arabes qui, au Tanganyka, sont comme nous exposés à la fièvre, sont unanimes à dire qu'ils ne l'ont jamais au Manyéma.

Il serait donc urgent d'aller au plus tôt dans ce pays. Si nous tardons quelque temps, nous y arriverons, comme partout, après les ministres de l'erreur. Si nous y arrivons les premiers, nous pourrons occuper les meilleures places, et il est même à croire que les Anglais n'y viendront pas du tout. Je soumets cette remarque à votre haute sagesse et propose, à l'arrivée de la nouvelle caravane, de partir pour le Manyéma.

Votre Eminence a sans doute appris que les Anglais possèdent déjà sur le Tanganyka un beau bateau en fer à voiles, et en ont reçu un bien plus grand, en fer aussi et à vapeur, au sud du lac. M. Hore s'occupe en ce moment de le monter. D'ici quelques mois il le promènera sur le lac du sud au nord, à l'admiration des indigènes. Sans doute, ce n'est pas avec son bateau à vapeur qu'il fera des prosélytes ; mais il est certain aussi que

c'est en sa main un puissant moyen de faire prévaloir son influence.

J'ai eu occasion de voir ces jours derniers à Oujiji le fameux Tipo-Tipo, qui, comme vous le savez, parle en maître dans le Manyéma. Sur mon invitation, il est venu prendre le thé chez nous. Je lui ai parlé de notre intention de nous établir prochainement sur cette partie du Haut-Congo, lui ai exposé dans quel but, et lui ai demandé si nous pouvions compter sur son appui. « Notre but, lui ai-je dit, est d'instruire les indigènes, de leur apprendre à connaître, à aimer, à servir Dieu, et les sauver ainsi de l'enfer. »

Voici quelle a été, en substance, sa réponse :

« Vous pouvez compter entièrement sur moi, venez quand vous voudrez, je sais qui vous êtes, et ce que vous cherchez dans la droiture de votre cœur. J'étais à Zanzibar quand Saïd Bargache a été honoré de votre Bwana-Mkouboua (haut supérieur) d'un très beau cadeau en témoignage d'amitié (il voulait parler de la mosaïque que le Saint Père a envoyée au Sultan). Vous pouvez donc me regarder comme votre ami, je vous aiderai de toutes mes forces. Si vous voulez faire des excursions, aller jusqu'à la côté occidentale, je vous fournirai des hommes sûrs. Si vous voulez vous fixer dans le pays, vous me trouverez également à votre disposition ; mais je ne vous conseille pas de vous établir chez les Wangouanas, comme à Koua-Kasongo ou à Nyangoué, les Arabes ne reçoivent

pas volontiers votre doctrine, qui leur semble trop sévère. Il vous faut des sauvages, et beaucoup de sauvages ; je vous conseille donc de passer le Loualaba et de vous installer chez Roussouma ou chez Kaboura, à Mouavi ou à Imbani. Dans toutes ces localités, vous trouverez des populations très denses, vous y aurez tout de suite à vos instructions des milliers d'hommes. Dans ce pays vous n'aurez rien à craindre, ni des indigènes, ni des Wangouanas, parce que je suis maître, et seul maître. Dès que vous serez prêts, écrivez-moi à Koua-Kanougo, qui est à un jour environ de Nyangoué, où je réside habituellement. Si je n'y suis pas, je laisserai des ordres à mon frère, pour qu'il vous reçoive en ma place. Vous visiterez tout le pays dont je vous ai parlé, et choisirez l'emplacement qui vous conviendra le mieux. Quant aux enfants, vous en trouverez à racheter autant qu'il vous plaira, et pas cher. »

Je m'empresse, Eminence, de vous communiquer ces excellentes dispositions, que je crois sincères. Je regarde cette offre comme aussi avantageuse à notre mission que l'a été celle de Mirambo à nos confrères du Nyanza. Il importe donc d'en profiter le plus tôt possible ; aussi je n'attends que votre autorisation, ainsi que des missionnaires et des ressources, pour me rendre au Manyéma.

III. — *Nouvelles récentes de la mission du Tanganyka.*

Les lettres que nous avons reçues du Tanganyka le 19 février nous donnaient des nouvelles rassurantes de chacun de nos postes et nous annonçaient, en même temps, la fondation de la station Tchansa dans le Maroungou au sud-est du lac. Nous espérons que le prochain courrier nous apportera des détails sur cette fondation nouvelle.

Tel est l'exposé de la situation des missions du vicariat apostolique du Tanganyka, sur lequel j'ai l'honneur d'appeler votre bienveillante attention. Tout imparfait qu'il est, il suffira néanmoins, j'en ai la confiance, à satisfaire le désir bien légitime manifesté par vous d'avoir des renseignements détaillés sur ces missions établies et entretenues avec le secours indispensable de l'Œuvre admirable de la Propagation de la Foi et la paternelle bienveillance de ses dignes directeurs.

1517. — Lyon. Imprimerie Catholique, rue Condé, 30. — E. Paris, Philipona et Cie.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

BV
3520
P74

Pres des grands lacs